N° 348 — Tome XCIV 16 Décembre 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, GUSTAVE COHEN, JACQUES DAURELLE, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, FRANCIS JAMMES, GUSTAVE KAHN, GABRIEL DE LAUTREC, PAUL-LOUIS, JEAN MARNOLD, P. MAUREL, HENRI MAZEL, MICHEL MUTERMILCH, RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, E. SÉMÉNOFF, PAULINE VALMY, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | Étranger : 1 fr. 50.

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXI

SOMMAIRE

—

N° 348. — 16 DÉCEMBRE 1911

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ROBERT LOUIS STEVENSON

Il y a peu d'écrivains dont on puisse dire que leur vie fut mieux remplie que celle de Robert Louis Stevenson. Si courte fut-elle, puisque, né en 1850, à Edimbourg, il mourut à Samoa, dans l'Océanie, en 1894, il a eu le temps de se révéler tout entier. L'homme, chez lui, gagne, d'ailleurs, autant que l'écrivain, à être connu. Ils s'expliquent et se complètent l'un l'autre. Aucune lecture, à ce point de vue, n'est plus attachante, par l'accent de sincérité et l'abandon, que celle de sa correspondance dont Sir Sidney Colvin vient de nous donner une édition définitive. C'est en même temps l'histoire de ses ouvrages, et celle de sa vie si pittoresque, véritable pèlerinage à travers le vaste monde. Nous y assistons à ses débuts littéraires, dans les revues d'Edimbourg et de Londres. Puis nous le suivons en France, où il passe plusieurs mois à voyager à travers les canaux du Nord et jusqu'en Belgique. Peu de temps après il part pour l'Amérique. Il va rejoindre, en Californie, son amie Mrs Osbourne, devenue veuve, qu'il assistait de ses conseils, et qu'il devait ensuite épouser. Nous le retrouvons plus tard en France, dans les Cévennes, puis à Hyères, où il essaie de fortifier une santé toujours chancelante. Enfin, après des séjours intermittents en Angleterre, il part pour l'Océanie. Il visite successivement plusieurs îles de l'Archipel, s'arrête quelque temps à Tahiti, et se fixe définitivement à Vailima, à quelques milles d'Apia, le principal port

d'Oupolou, dans les îles Samoa. C'est là qu'il meurt, après sept ans de séjour, laissant une réputation qui depuis n'a fait que grandir.

La vie de certains écrivains est indifférente. Leur personnalité a pour ainsi dire quelque chose d'abstrait. Elle est toute dans leur œuvre. D'autres, au contraire, ont une existence, pourrait-on dire, littéraire, en plus de celle de leurs livres, avec des communications plus ou moins intimes entre les deux. Ils sont subjectifs. Nul ne le fut plus que Stevenson. C'est parce qu'il était Ecossais qu'à la suite de Walter Scott il s'est essayé dans le roman historique. Ses voyages en France et en Amérique lui ont inspiré des récits pleins d'intérêt, de passion délicate, de vivacité descriptive. A Samoa, il s'est occupé de la vie politique océanienne et l'a racontée. Il avait cette faculté du poète, de mêler son âme à celle des choses. Et il avait, surtout, comme beaucoup de ceux qui doivent mourir jeunes, cet esprit d'aventure, cette inquiétude charmante et incessante du nouveau, qui lui faisait trouver une joie dans le spectacle de la vie et se mêler ardemment à toutes ses manifestations. Dès le début de sa vie littéraire, et de sa correspondance (1), qui en est l'expression fidèle, nous trouvons cette préoccupation. Il s'intéresse non seulement à la vie, mais à sa transcription dans les ouvrages des auteurs qu'il aime. Dans ses lettres datées de France, au sortir même des écoles, il nous parle avec enthousiasme de Baudelaire et de Victor Hugo (2). Et cependant, tandis qu'il paraît tout en-

(1) *The Lettres of Robert Louis Stevenson*, edited by Sidney Colvin, a new édition, in four volumes, with 150 new letters, Methuen, London, 1911.

(2) Il a été par la suite en relations avec les plus éminents des esprits français contemporains. Les pièces les plus curieuses de sa correspondance sont certainenement les deux letttres suivantes, adressées quelques années après à Rodin, les seules, je crois, dans tout le recueil, qui soient écrites en français. C'est, en outre, la première fois qu'on les publie.

Skerryvore, Bournemouth, Décembre 1886

Mon cher ami,

Il y a bien longtemps déjà que je vous dois des lettres par dizaines, mais bien que je vais mieux, je ne vais toujours que doucement. Il a fallu faire le voyage à Bournemouth comme une fuite en Egypte par crainte des brouillards qui me tuaient et j'en ressentais beaucoup de fatigue. Mais maintenant cela commence à aller et je puis vous donner de mes nouvelles. Le printemps est arrivé, mais il avait le bras cassé et nous l'avons laissé lors de notre fuite aux soins d'un médecin-de-statues. Je l'attends de jour en jour et ma maisonnette en resplendira bientôt, je regrette beaucoup la dédicace, peut-être quand vous viendrez nous voir ne serait-il pas trop tard de l'ajouter ? Je n'en sais rien : je l'espère, L'œuvre c'est pour tout le monde ; la dédicace est pour moi. L'œuvre est un cadeau trop beau,

tier épris de ces jeunes admirations, en écrivant à son père, et à sa mère, et à son ami des premiers jours, Sidney Colvin, qui devait prendre un soin pieux de sa mémoire, il est obligé de leur parler de sa santé déjà chancelante, à la merci de la moindre influence de température. On sent, malgré la belle allure d'insouciance curieuse, l'impression incessante, l'abattement vite surmonté, mais toujours insistant, de la maladie. Dans une des lettres inédites, adressée à son père, et datée du café de la Source, à Paris, il parle curieusement du Christ, un des moins ascétiques de tous les docteurs. Et c'est dans la même lettre que se trouve cette révélation à la fois surprenante et naturelle : « Peut-être n'y a-t-il pas dans le

c'est le mot d'amitié qui me le donne pour de bon. Je suis si bête que je m'embrouille et me perds et vous me comprendriez je pense.

Je ne puis même pas m'exprimer en anglais, comment voudriez-vous que je le pourrais en français ? Plus heureux que vous la némésis des arts ne me visite pas sous le masque du désenchantement ; elle me suce l'intelligence et me laisse bâillant les corneilles, sans capacité mais sans regret, sans espérance, c'est vrai, mais aussi, cher merci, sans désespoir. Un doux étonnement me tient, je ne m'habitue pas à me trouver si bûche, Dieu mais je m'y résigne : même si cela durait ce ne serait pas désagréable, mais comme je mourrais certainement de faim, ce serait tout aumoins regrettable pour moi et ma famille.

Je voudrais pouvoir vous écrire, mais ce n'est pas moi qui tiens la plume — c'est l'autre, le bête, celui qui ne connaît pas le français, celui qui n'aime pas mes amis comme je les aime, qui ne goûte pas aux choses de l'art comme j'y goûte, celui que je renie, mais auquel je commande toujours assez pour le faire prendre la plume en main et écrire de tristes bavardages. Celui-là, mon cher Rodin, vous ne l'aimez pas ; vous ne devez jamais le connaître. Votre ami, qui dort à présent comme un ours au plus profond de mon être se réveillera sous peu, alors il vous écrira de sa propre main. Attendez-lui. L'autre ne compte pas, ce n'est qu'un secrétaire infidèle et triste, à l'âme gelée, à la tête de bois.

Celui qui dort est toujours, mon cher ami, bien à vous; celui qui écrit est chargé de vous en faire part et de signer de la raison sociale.

ROBERT LOUIS STEVENSON ET TRIPLE BRUTE.
(per T. B.)

Skerryvore, Bournemouth, décembre 1886.

Mon cher ami,

Je vous néglige et ce n'est véritablement pas de ma faute. J'ai fait encore une maladie et je puis dire que je l'ai royalement bienfaite. Que cela vous aide à me pardonner. Certes, je ne vous oublie pas et je puis dire que je ne vous oublierai jamais. Si je n'écris pas, dites que je suis malade — c'est trop souvent vrai ; dites que je suis las d'écrivailler — ce sera toujours vrai, mais ne dites et ne pensez pas que je deviens indifférent. J'ai devant moi votre portrait tiré d'un journal anglais (et encadré à mes frais; et je le regarde avec amitié ; je le regarde même avec une certaine complaisance, dirai-je de fauxe aloi ? comme un certificat de jeunesse. Je me croyais trop vieux — au moins trop quarante ans — pour faire de nouveaux amis ; et quand je regarde votre portrait et que je pense au plaisir de vous revoir, je sens que je m'étais trompé. Ecrivez-moi donc un petit mot, pour me dire que vous ne gardez pas rancune de mon silence et que vous comptez bientôt venir en Angleterre. Si vous tardez beaucoup, ce serait moi qui irai vous relancer.

Bien à vous, mon cher ami.

R. L. STEVENSON
Skerryvore
Bournemouth.

monde beaucoup de gens plus tristes que moi. » Il faut avouer, d'ailleurs, que ces aveux pessimistes sont rares chez Stevenson. Et en outre ce ne serait pas un paradoxe de prétendre que, par leur désenchantement primitif, et leur joie stupéfaite devant les bonheurs de la vie, les pessimistes, s'ils sont doués d'imagination et de cœur, sont de tous les hommes les plus optimistes.

Le monde est si plein d'une foule de choses
Que je suis sûr que nous devrions tous être heureux comme des rois,

dit Stevenson dans le *Child's Garden of Verses*, l'un des recueils poétiques où se trouvent peut-être les plus délicieux des poèmes ingénus, et que l'on peut vraiment préférer à son volume de *Ballades*, dont la plupart, d'ailleurs, écrites en dialecte écossais, ont un charme plus difficile à saisir. M. Graham Balfour, son historiographe, dont l'ouvrage paru en 1901 est un hommage remarquable à la mémoire du romancier, en même temps qu'un précieux document d'information, raconte qu'il écrivit la plupart des poèmes qui composent le *Child's garden of Verses* durant l'été de 1883. Il était alors malade, à Nice, menacé de perdre la vue, et tourmenté par d'incessantes hémorragies. Et ne pouvant se livrer à un travail plus sérieux, il écrivit la plupart des pièces qui composent le volume avec sa main gauche, dans l'obscurité. La vision poétique se rit de la nuit :

Il pleut, il pleut tout alentour.
Il pleut sur les champs et les arbres,
Il pleut ici sur les parapluies,
Et sur le navire en pleine mer.

Toujours la pensée de Stevenson fuit du côté de la mer. Il est inutile de citer la délicieuse poésie d'enfant « My bed is like a little boat ».

Mon lit est comme un petit navire.
Ma nourrice m'aide à m'embarquer.
Elle me met mon habit de matelot
Et me lance dans la nuit...

C'est la meilleure définition des poètes qu'ils restent enfants toute leur vie. Ils ont une fraîcheur d'impression toujours neuve, en même temps qu'une insouciance naturelle de ce qui n'est pas la fête de leur imagination.

Stevenson, dans sa jeunesse, fut une sorte de bohême, aussi peu préoccupé que possible des nécessités matérielles. M. Edmund Gosse, l'éminent critique, et qui fut de ses amis, nous trace un portrait pittoresque de Stevenson vers sa vingt-huitième année. Il avait formé le projet, avec M. Lang, de lui acheter un nouveau chapeau, celui qu'il portait n'ayant plus aucune apparence civilisée.

Stevenson, docile, les accompagna chez le chapelier, eut l'air de s'intéresser aux divers modèles qu'on leur proposa, puis enfin acquiesça au choix qu'ils firent, qui leur parut le plus convenable. Ils se tournèrent un moment vers le chapelier pour lui demander le prix. Une fois l'affaire faite, quand ils cherchèrent Stevenson, celui-ci avait disparu. Il n'avait pu supporter l'idée de se séparer de son vieux chapeau.

Cette insouciance, jointe à son apparence physique, faisait un personnage assez particulier. Il était grand et maigre, les jambes longues, la poitrine étroite, l'allure nerveuse, sans rien de banal dans son extérieur non plus que dans sa physionomie morale. C'était un pur romantique, dans le sens le plus romanesque du mot. Son originalité n'était pas faite pour plaire aux partisans du réalisme. M. Georges Moore, le chef de l'école réaliste, lui reproche d'être le champion de l'art pour l'art, et de négliger la représentation de la vie telle qu'elle est. Il est certain que l'œuvre de Stevenson apporte un élément caractéristique dans l'évolution du roman anglais. Toute une littérature peut se réclamer de lui. L'idéalisme pittoresque de Walter Scott avait dû céder la place au modernisme naturaliste qui s'était développé sous l'influence de Balzac, un des écrivains français dont l'œuvre a eu le plus de portée sur le roman anglais moderne, par une contradiction d'ailleurs singulière, car Balzac appliqua à l'observation réaliste les procédés du romantisme le plus exaspéré. Mais les Anglais ont vu dans Balzac ce qu'ils ont voulu y voir, et son influence, même imaginaire, fut décisive. Balzac s'était inspiré des traditions réalistes dont Richardson et Fielding avaient été en Angleterre les représentants autorisés. Les romanciers anglais du milieu du dernier siècle furent les disciples fidèles de Balzac. Il y a vingt-cinq ou trente ans, le courant qui portait le roman anglais vers le réalisme augmentait de force chaque jour. Un accident pouvait seul arrêter ce mouvement. Cet

accident heureux, ce fut l'œuvre de Robert-Louis Stevenson. Après lui, d'autres écrivains, comme Rudyard Kipling et H.-G. Wells, pour ne citer que les plus connus, ont lancé le roman anglais dans le domaine de la fiction, ont revendiqué, avec un rare bonheur, les droits de la fantaisie profonde et de l'imagination.

Mais nul, peut-être, ne fut mieux doué que Stevenson, pour donner des modèles parfaits de cette littérature, qui, depuis que le monde existe, amuse les hommes et les enfants, en leur faisant de la vie un tableau chimérique et séduisant. Non pas que Stevenson fût incapable de voir la réalité et de la représenter vivement. Ses récits de voyages sont d'un observateur pénétrant et pittoresque. Ses *Notes sur Edimbourg*, la relation de ses pérégrinations dans l'ouest Amérique, *l'Emigrant amateur*, le volume intitulé *Dans les mers du Sud*, le récit de ses incursions dans le nord de la France et dans les Cévennes, tous ces ouvrages qui représentent les divers feuillets du journal d'un voyageur doublé d'un poète, sont de l'intérêt le plus attrayant. Stevenson a le don de voir et d'évoquer ce qu'il a vu. Ses *Lettres de Samoa* sont une indication précieuse de la faculté qu'il possède de vivre avec intensité la vie de ceux qui l'entourent. Il a laissé des volumes de critique, *Etudes familières sur les hommes et les livres*, *Mémoires et Portraits*, qui prouvent que l'imagination, chez les écrivains les plus heureusement doués, ne fait aucun tort à l'excellence du jugement, lui donne au contraire plus de vivacité pénétrante. Son ouvrage, intitulé *Huit ans de troubles à Samoa*, est la contribution la plus curieuse à l'histoire des îles de l'Océanie. Dans cet ouvrage, comme dans les *Lettres de Samoa*, il se montre le plus sagace des observateurs, en même temps que, par le pittoresque du style, il évoque merveilleusement les pays étranges où il avait décidé de finir sa vie. Mais enfin ce n'est que l'application, à d'autres sujets, d'un talent qui devait trouver son épanouissement le plus heureux en des thèmes de pure imagination. Stevenson est, avant tout, suivant l'expression de M. Téodor de Wyzewa, « le plus parfait conteur de la littérature contemporaine » et il résume admirablement toutes les qualités du conteur.

Son hérédité littéraire le rattache aux plus puissants et aux plus originaux des écrivains illustres du genre, sans que sa

personnalité en reçoive la moindre diminution. *L'Ile au Trésor* fait songer, par certains côtés, au *Scarabée d'Or* d'Edgar Poe. La découverte du trésor se rattache au même procédé. Mais quelle différence, dans la forme de l'inspiration, dans le développement et la manière de conter ! Non pas que l'imagination de Stevenson soit d'une fécondité et d'une richesse extraordinaires. C'est plutôt, dans cette matière, la qualité qui importe. Bien des romanciers, d'essence inférieure, ont fait preuve de plus d'invention. Wilkie Collins, par exemple, chez les Anglais, et certainement, en France, MM. Fortuné du Boisgobey ou Gaboriau. Sans parler des innombrables écrivains qui, depuis dix ans, nous racontent les plus laborieuses histoires de policiers. Nous n'en demandons pas tant. Il nous suffit que l'invention de Stevenson forme la trame sur laquelle son imagination délicate tissera les plus heureuses et les plus personnelles fantaisies. A certains moments, le développement de l'action sera puissant et serré. A d'autres moments, il s'abandonne avec un aimable nonchaloir. Stevenson avait un tact admirable. Il savait quand il fallait insister, ou, au contraire, passer, en laissant l'esprit en suspens; il savait aussi entrelacer habilement les diverses formes du récit, le direct et l'indirect, en mettant la narration, suivant le cas, dans la bouche de tel ou tel personnage.

— Prenez le livre de Robert Louis Stevenson, dit Marcel Schwob dans son *Spicilège* en parlant de l'*Ile au Trésor*. Qu'est-ce ? Une île. Un trésor. Des pirates. Qui raconte ? Un enfant à qui arriva l'aventure. Odysseus, Robinson Crusoë, Arthur Gordon Pym ne s'en seraient pas tirés autrement. Mais ici, il y a un entrecroisement de récits. Les mêmes faits sont exposés par deux narrateurs, Jim Hawkins et le docteur Livesey. Robert Browning avait déjà imaginé quelque chose de semblable dans *The Ring and The Book.* Stevenson fait jouer en même temps le drame par ses récitants ; et au lieu de s'appesantir sur les mêmes détails saisis par d'autres personnes, il ne nous présente que deux ou trois points de vue différents. Puis l'obscurité est faite à l'arrière-plan, pour nous donner l'incertitude du mystère. Nous ne savons pas exactement ce qu'avait fait Billy Bones. Deux ou trois touches de Silver suffisent pour nous inspirer le regret ardent d'ignorer à jamais la vie du Capitaine Flint et de ses compagnons de fortune... Ces espèces de silence du récit... Stevenson a su les employer avec une extraordinaire maîtrise...

Il excelle à ménager l'intérêt de son histoire, et à ne nous

en révéler que ce qui est juste suffisant pour piquer notre curiosité. C'est qu'il connaît les lois de la composition littéraire, sans que jamais on puisse supposer chez lui la moindre pédanterie. Il sait que ce que l'on soupçonne est toujours plus émouvant que ce que l'on voit. Dans *The Pavilion on the Links*, tout l'intérêt du récit, c'est le mystère d'un pavillon fermé, solitaire au milieu des dunes, avec des lumières errantes derrière ses volets clos. Il construit la réalité du conte autour d'une image irréelle. L'histoire du *Sire de la porte de Malétroit* n'est que l'explication d'une vision évoquée aux premières pages. Une grosse porte de chêne, solidement encastrée dans le mur, cède sous la pression d'un homme qui s'y appuie, et l'enferme automatiquement dans des ténèbres inconnues. Tout ce que l'on pourra, par la suite, raconter sur les mystères cachés derrière la porte ne vaudra pas en horreur émouvante cette ignorance et cette obscurité. *The New Arabian Nights* sont construites autour de l'image d'un jeune homme qui entre la nuit dans un bar avec un plateau chargé de tartes à la crème. L'explication serait d'ailleurs inférieure à ce mystère bizarre. Même quand on la connaît, et qu'elle est logique, effrayante, justifiée,elle n'atteint pas en intensité l'émotion de l'inconnu qui précède. C'est une loi naturelle, semble-t-il. Et les classiques sont pleins d'exemples qui pourraient venir à l'appui de la théorie. Nous sommes tragiquement remués par l'aventure fatale d'Œdipe et la peste qui s'est abattue sur la cité. Mais il faut le génie de Sophocle pour que la révélation du double crime du roi nous touche autant que le mystère qui couvre les premières scènes du drame. Stevenson nous amène, à la suite de son héros Florizel, dans le vestibule du *Suicide Club*. Nous entendons un bruit de voix derrière une porte. Et nous savons que de l'autre côté de la porte sont réunis les membres de ce club bizarre. A des jours déterminés, ces désespérés de la vie, qui veulent mourir, mais qui cherchent dans la mort une suprême émotion, se réunissent et jouent une partie de cartes. Le perdant doit mourir dans les vingt-quatre heures, exécuté par des membres désignés, et de telle sorte que sa mort paraisse aussi naturelle qu'elle est infaillible. Nous sommes ensuite introduits, avec le héros, dans la salle des séances, et nous assistons à une partie de cartes, où on l'admet, par faveur spéciale. La

scène est admirablement racontée. Mais,malgré l'émotion tragique qui s'en dégage, elle ne nous touche pas autant que le mystère qui nous étreignait, quand nous étions encore de l'autre côté de cette porte fermée. D'ailleurs, dès que notre héros a été reçu dans le club, et qu'il prend part au jeu funèbre, ne savons-nous pas d'avance, avec une certitude un peu irritante, que c'est lui qui sera désigné par le sort des cartes ? Cette péripétie fatale a quelque chose d'enfantin.

C'est que Stevenson s'intéresse, comme les enfants, aux histoires qu'il se raconte à lui-même. Sans doute, il serait désolé si l'aventure prenait un tour imprévu, et si la catastrophe que l'on attend avec un frisson d'effroi délicieux ne se produisait pas au moment voulu. Il a, de l'enfant, les impressions vives, la joie de s'égarer dans les méandres d'une histoire amusante ou fantomatique. Lui qui déteste les longueurs de Walter Scott, il ne laisse pas, à certains moments, de se laisser aller à développer son récit, avec une complaisance qui rappelle un peu la facilité familière de Montaigne. Dès lors que ce récit l'intéresse, nous aurions mauvaise grâce à ne pas nous y plaire aussi. C'est une faiblesse qui nous séduit, parce qu'elle est faite d'un abandon délicieusement spontané, et d'une sorte de confiance qui rapproche l'auteur de nous.

La personnalité véritablement originale et exquise de Stevenson, dit M. Arthur Symons dans ses *Portraits Anglais*, n'a pas la force et la profondeur du génie. Mais tel qu'il était,il se donna entièrement. On ne sent pas chez lui, comme chez les écrivains réellement grands, de la force réservée, des richesses infinies où puiser encore. Avec une certaine séduction de la forme, qui est bien personnelle, il reste, cependant, parmi ces hommes secondaires de la littérature, qui nous attirent avec plus de fascination instinctive que les grands écrivains ; ainsi que, dans une femme, une certaine grâce capricieuse et bohémienne fait quelquefois bondir tout notre sang plus intimement et plus immédiatement que la perfection auguste de la beauté classique.

La sentence est un peu sévère, mais l'image est juste. L'épihète qui convient le mieux, pour caractériser le talent de Stevenson, est celle de « séduisant ». Une insouciance mystérieuse et pleine de la joie de vivre ait le fond de sa personnalité, joie de vivre qui s'accor , par antithèse, avec la mélancolie de la mort prochaine. Il y a toujours eu en lui quelque

chose d'un peu fou, si c'est être fou que de regarder la vie comme le jeu le plus amusant et le plus absorbant. Les réalités ne suffisent point à cette âme éprise d'étrange. Avec une maîtrise merveilleuse, il évoque les fantômes, effrayants parfois, et cependant agréables. Suivant l'expression de Beddoes, « Stevenson était fatigué de n'être qu'humain ». — Ce qui l'intéresse dans la vie, c'est l'illusion des trésors cachés, c'est l'existence aventureuse, avec ses confusions et ses malheurs fantastiques, et la touche de folie qui s'y trouve quelquefois. La passion, au sens amoureux du mot, est le seul pays inconnu où sa fantaisie n'aborde jamais ; il n'y a même pas de femmes dans la plupart de ses romans, de femmes du moins jouant un rôle important, pas plus que dans les histoires extraordinaires où se plaît l'imagination des enfants. Sans doute, c'est un romancier anglais, et, à ce titre, ses ouvrages doivent être chastes. Mais, plus rigoureux que tout autre, il s'interdit la représentation de l'amour, même sous les couleurs les plus légitimes. Il néglige, volontairement ou non, la note de romantisme que la peinture de la passion amoureuse aurait pu mettre dans ses récits. Bien mieux, lorsqu'en d'autres de ses ouvrages il vient à parler de l'amour, ses théories sur le sujet sont assez déconcertantes. C'est ici que son caractère apparaît dans toute sa singularité. Il y a un livre de lui, *Virginibus puerisque*, qui est une sorte de recueil de réflexions morales, où nous trouvons, entre autres, ses opinions, à la fois très personnelles, et un peu banales, sur l'amour. Il ne nie pas que l'amour soit une chose excellente, mais il le dit en des termes qui sentent trop la dissertation. Les féministes frémiraient d'horreur en constatant le peu de progrès que leurs idées semblent avoir fait depuis Molière, pour Stevenson. « Une femme, dit-il, doit avoir les qualités propres à la femme. Il importe peu qu'elle n'ait pas d'autres qualités ou d'autres talents. Elle doit connaître son métier de femme et avoir de la délicatesse dans l'affection. Elle n'a pas besoin de parler la langue des anges, mais, ce qui est bien plus important, elle doit être capable de converser, honnêtement et aimablement, avec tous les gens de son entourage. »

Ailleurs, il s'exprime avec enthousiasme sur le compte d'une femme à laquelle, malgré tous ses efforts, il n'est jamais parvenu à faire comprendre le sens du mot « politique ». Ses

idées sur le mariage sont naturellement en accord avec ses théories sur les femmes. Elles sont aussi chimériques et aussi fausses que possible. Il semble vraiment avoir considéré la question au point de vue purement humoristique. Et peut-être ne dévoilent-elles pas sa véritable pensée. Rappelons-nous qu'il partit d'Angleterre pour aller retrouver en Californie la femme qu'il aimait et qu'il comptait épouser. Mais rappelons-nous aussi que Stevenson est un Anglais et que ses idées sur le mariage aussi bien que sur l'amour sont différentes des nôtres. Sur les choses essentielles. les idées changent suivant les peuples. Les sentiments sont les mêmes. Mais pour les manifestations extérieures, chacun s'exprime suivant les habitudes de la race à laquelle il appartient. Quel est le meilleur mari, pour Stevenson, romancier anglais et aventureux ? « Il est excellent, dit-il, pour une femme, de faire un mariage d'amour avec un capitaine de navire, car l'absence conserve l'amour dans sa fleur. » Peut-être voulait-il dire, avec le moraliste français, que l'absence éteint les petites passions et augmente les grandes. Quoi qu'il en soit, c'est être un peu pessimiste. A ce compte, l'amour le plus fort serait entre époux qui ne se verraient jamais. Ce n'est vraiment pas la peine, dans ces conditions, de se marier.

Il semble que Stevenson traite la question avec une légèreté singulière, et que nous n'ayons pas là toute sa pensée, que ce soit par une sorte de pudeur qui se dissimule sous une aimable raillerie, ou pour toute autre raison. La vérité est peut-être que l'amour, comme aventure, paraît médiocre à un esprit aussi aventureux que le sien. Il ne cherche, en toute chose, que le rare et l'imprévu. Ce qu'il peut aimer dans l'amour, du moins comme littérateur, c'est l'étrange. Nous n'avons pas à nous préoccuper de ses sentiments réels. Il est fort possible que, sur ce sujet, le plus réservé de tous, l'homme, chez lui, se sépare du littérateur. Ou du moins qu'il ne nous donne, sur ses impressions intimes, que quelques vagues lueurs, qui nous permettent de conjecturer, et qui sont d'ailleurs en accord avec la tournure d'idée générale que nous connaissons de lui. Il a quelques notations délicieuses sur le mystère de l'amour. En songeant à la femme aimée, dit-il, on éprouve une répugnance invincible à se souvenir qu'il y eut un long temps, avant la rencontre, où on ne la connaissait pas. Qu'a-t-elle

fait pendant ce temps ? Comment admettre, quand une femme est tout pour vous, qu'à un moment donné de sa vie, elle ignorait votre nom et que vous ne soupçonniez même pas le sien ? C'est le mystère des existences qui se croisent par hasard, et qui auraient pu suivre une route parallèle, éternellement. Mais c'est un mystère. Et c'est là la seule chose qui soit intéressante pour Stevenson, sinon pour l'homme, du moins pour le littérateur. Il aurait pu, peut-être, écrire une histoire émouvante sur cette donnée. Mais Stevenson est mort à l'âge où les poètes, plus précoces à la fois et plus tardifs que les autres hommes, ont à peine pris possession du domaine merveilleux de leur imagination. Il est pareil au voyageur des Mille et une nuits, qui parcourt le monde à la recherche de prodiges toujours nouveaux. Il faut aller découvrir le trésor de l'île. Il faut s'armer de pistolets redoutables pour lutter contre les boucaniers révoltés. L'imagination de Stevenson, si puissante qu'elle soit, demeure enfantine; la femme, quelle qu'elle ait été pour son cœur, n'a rien à faire dans les soucis de son âme romanesque. Rappelez-vous, quand vous étiez enfants, et que vous jouiez aux pirates, au fond du jardin, dans une vieille caisse d'emballage qui représentait à souhait un redoutable navire corsaire, avec quel mépris vous renvoyiez les filles, si elles tentaient de se mêler à vos jeux !

Cet esprit d'aventure, un peu farouche, cette recherche de l'inconnu, si puissante dans une imagination jeune, est la caractéristique de Stevenson. Il a été tenté, lui aussi, par l'idée des terres lointaines, par le mirage des îles qui jouent un rôle si merveilleux dans la littérature romanesque de tous les pays. Pour ceux que la civilisation moderne , administrative et si dénuée d'imprévu, lasse et rebute, les îles ne sont-elles par le refuge admirable de la vie fantaisiste et libre ? C'est une tradition lointaine et qui a inspiré depuis des siècles des ouvrages que tout le monde connaît. Le plus célèbre est sans doute l'histoire de Robinson. Il serait intéressant de se demander par quel charme subtil les îles lointaines séduisent l'imagination pareille des enfants, des poètes et des voyageurs. C'est le désir de s'évader hors de la monotonie d'une existence toujours pareille, étroitement enfermée entre des limites conventionnelles. C'est l'espoir de voir de nouveaux rivages et de nouveaux cieux. C'est surtout l'idée de la liberté, au delà des

océans qui sépareront l'aventureux d'un monde déjà connu. Ajoutez-y la perspective délicieuse de l'effort à réaliser pour se créer une autre existence qu'on fera soi-même tout entière, sans oublier l'attrait du danger, si puissant sur les âmes courageuses. Et celui de la richesse que l'on suppose toujours dans des pays inexplorés. Pendant des siècles, les esprits audacieux se sont tournés vers les îles de l'archipel du Mexique. Les Français, les Anglais, les Espagnols ont rêvé des fruits merveilleux, des trésors cachés, des animaux fabuleux que leur courage devait aller découvrir. Toute une littérature correspond à cet état d'âme. Comptez les histoires de pirates, de matelots abandonnés sur une plage déserte, de vaisseaux-fantômes, de caisses mystérieuses pleines d'or et de pierreries. Rappelez-vous les voyages de Simbad le marin et la légende de Thulé. Encore aujourd'hui, des récits semblables sont ceux qui plaisent le plus aux imaginations puériles. Parmi les ouvrages de Jules Verne, le plus populaire des conteurs français pour enfants, aucun n'a atteint le succès de *l'Ile mystérieuse*. Si l'on comptait le nombre des îles qu'enferme la littérature romanesque de tous les pays, on en trouverait plus qu'il n'en faut pour couvrir de terre ferme toute la surface de l'Océan. Et l'on n'aurait garde d'oublier les deux ou trois rives chimériques où la fantaisie de Stevenson se fit un jeu d'aborder, avant que, décidé à vivre son rêve dans toute sa réalité, il fût allé demander la prolongation d'une existence précaire aux îles de l'Océanie.

Chose curieuse, et qui montre bien l'âme nostalgique de Stevenson, une fois qu'il eut fixé sa résidence définitive à Samoa, il semble qu'il fut hanté par le souvenir de l'Ecosse qu'il avait abandonnée pour toujours. Les ouvrages qu'il écrivit durant cette période sont tout à fait caractéristiques de cette préoccupation. Lorsqu'il était encore en France, à Hyères, il avait déjà publié un roman d'allure historique, *The Black Arrow, la Flèche noire*, dont la scène se passe en Ecosse, et que, par certains traits caractéristiques, on peut rapprocher des récits de Walter Scott. Ce roman n'est d'ailleurs pas un de ses meilleurs. En 1890, l'admirable et subtil écrivain que fut Marcel Schwob lui avait écrit pour lui proposer de le traduire en français. Il lui répondit avec une modestie un peu justifiée cette fois, mais que l'on s'étonne de trouver chez un homme

de lettres : « Vous avez naturellement toute autorisation, mais je tiens à vous dire que je n'aime pas ce livre. » Il dit ailleurs qu'il s'amuse souvent à relire ses autres ouvrages, mais *la Flèche noire*, jamais. Au contraire, il éprouvait de la sympathie pour les romans de même nature qu'il composa ou qu'il termina durant ses années de Samoa : *The Master of Ballantræ*, *Catriona*, *Weir of Hermiston*. Le premier de ces ouvrages est peut-être le plus parfait et le plus puissant de Stevenson. Il en avait eu la première idée à la suite d'une nuit passée dans la petite ville de Ballantræ, du comté de Ayr. Le nom sans doute avait résonné agréablement à ses oreilles, comme celui de Hernani, la petite ville espagnole, à celles de Victor Hugo. C'est un des rares ouvrages de l'auteur où l'on trouve quelques personnages de femmes, consciencieusement et heureusement dépeints. Mais les caractères d'hommes leur sont supérieurs. Celui du héros de l'histoire atteint à la perfection classique. Et nulle part Stevenson ne s'est montré plus remarquable dans l'art de la description pittoresque et vigoureuse. Les paysages de l'Ecosse surgissent dans son récit, avec autant d'intensité que s'il les avait sous les yeux, dans cette Océanie lointaine dont le contraste donnait une vivacité magique à ses souvenirs puérils.

Il est impossible d'analyser en quelques mots un roman de si longue haleine, aussi bien que cet autre de ses ouvrages, demeuré malheureusement inachevé, *Weir of Hermiston*, qui se rattache à la même source d'inspiration. C'est la vie écossaise du XVIIIe siècle, dans la vieille cité d'Edimbourg. Le héros de Stevenson a pour prototype un personnage réel, Lord Braxfield, sénateur du Collège de Justice, et lord juge président de la cour criminelle. Dans une remarquable étude, M. Francis Watt a indiqué les emprunts que l'auteur a faits à la vérité historique pour composer son personnage imaginaire. Il n'a pu d'ailleurs terminer le portrait qu'il nous en donne, puisque le roman s'arrête à l'entrée du neuvième chapitre, interrompu par la mort de Stevenson. Mais en dehors de l'intérêt mélancolique qui s'attache à la dernière œuvre d'un écrivain si original, il faut reconnaître, avec Sir Sidney Colvin, que son importance littéraire est plus grande que celle de tout autre ouvrage inachevé d'un auteur célèbre, Dickens, par exemple, ou Thackeray. « Il avait rêvé, dit M. Teodor de

Wyzewa, de faire de ce roman le plus parfait de ses livres. *Weir of Hermiston* a été, durant les quatre ou cinq dernières années de sa vie, sa préoccupation constante. Il en parlait dans toutes ses lettres, et manifestait un enthousiasme pour ce personnage de justicier austère et terrible, son « juge-pendeur », comme il l'appelle. Un chroniqueur du XVIIIe siècle nous donne le portrait de Braxfield, « homme brun, fortement bâti, avec des sourcils épais, des yeux cruels, des lèvres menaçantes, une voix caverneuse, l'apparence d'un formidable forgeron ». « Illettré et sans le moindre goût des plaisirs raffinés, la force naturelle de son intelligence ne faisait qu'aggraver son dédain pour toute nature moins rude que la sienne. Jamais il n'était aussi bien dans son élément que lorsqu'il pouvait repousser l'appel désespéré d'un accusé et l'envoyer à la potence avec un sarcasme insultant. »

Stevenson a copié sur ce modèle la figure et le caractère de son Adam Weir, lord clerc de justice au tribunal d'Edimbourg. Mais il l'a modernisé, sans rien lui enlever de sa terrifiante grandeur. Le caractère du juge s'oppose heureusement à celui de son fils Archie, qui ne partage pas les idées inflexibles de son père. Il y a peu de scènes plus émouvantes que celle où tous deux discutent sur l'application de la peine de mort, dont Archie n'est pas partisan. Mais il faut insister surtout sur les passages descriptifs du livre. Le véritable héros, ce n'est pas Weir de Hermiston, c'est l'Ecosse. De la première à la dernière page, on sent que l'imagination de l'auteur continuait de hanter les froides vieilles collines couvertes de bruyères. Paysages, peintures de mœurs, légendes et traditions, tout concourt à répandre sur ces chapitres une couleur si locale que les plus écossais des romans de Walter Scott, en comparaison, perdent un peu de leur caractère national.

Cette évolution, que l'on constate dans les dernières de ses œuvres, indique assez que Stevenson aurait pu devenir un peintre éminent de la vie réelle, si la mort ne l'avait interrompu en plein développement de son talent. Et peut-être eût-il regardé, plus tard, avec une curiosité émue les pages où sa fantaisie juvénile s'évadait à la recherche de l'étrange et du mystérieux. M. Andrew Lang, dans ses souvenirs, raconte que Stevenson lui parla un jour d'un projet de roman qu'il avait. Il était hanté par l'idée d'un « homme double »,

dont il voulait développer, d'une manière évidemment assez macabre, les deux personnalités. M. Andrew Lang lui dit que c'était déjà le sujet du « William Wilson », d'Edgard Poe. Il y a en effet quelque ressemblance entre les deux ouvrages, mais cette ressemblance est beaucoup plus vague que ne le supposait M. Lang, qui ne pouvait d'ailleurs établir de comparaison que d'une façon conjecturale puisqu'il ignorait de quelle manière l'écrivain interpréterait ce thème. Et il eût été fâcheux que Stevenson se laissât arrêter par cette considération. Car le conte du *Docteur Jekyll et de M. Hyde* est une des plus émouvantes et des plus terrifiantes histoires qu'on puisse rêver. L'un des personnages de cette histoire, le docteur Jekyll, est un homme d'âge mûr, médecin estimé, dont la vie est un modèle de respectabilité. Et l'on s'étonne de savoir que le docteur a pour ami M. Hyde, individu de moralité douteuse, à l'existence pleine de mystère, dont le seul aspect inspire une irrésistible répulsion. Quels liens unissent ces deux personnages si différents ? Le docteur Jekyll a recommandé à ses domestiques de recevoir, quand il est absent, M. Hyde, qui doit être, dans la maison, abolument comme chez lui. Bien mieux, le testament du docteur l'institue légataire universel. Après diverses péripéties, M. Hyde commet un assassinat, à la suite duquel on le poursuit vainement. Il a mystérieusement et définitivement disparu. Cependant, le docteur, affligé sans doute de l'indignité de son ami, commence à fuir la société. Il s'enferme de longues heures dans son cabinet. Bientôt même, il n'en sort plus. Ses domestiques en sont réduits à lui faire passer sa nourriture, sans le voir. Ses amis s'inquiètent et viennent aux nouvellles.Le docteur refuse de les recevoir. Ils constatent d'autre part que sa voix, qu'ils entendent à travers la porte est étrangement modifiée. On a l'impression que c'est une autre personne qui parle. Enfin, devant ses refus multipliés, pressentant quelque épouvantable et mystérieuse catastrophe, les gens se décident à enfoncer la porte. Elle résiste, et pendant ce temps on entend un cri désespéré. La porte cède, on entre, et on trouve, au milieu du cabinet, le corps d'un homme étendu. Ce cadavre est celui de M. Hyde. Du docteur on ne trouve trace nulle part.

Une confession écrite, laissée dans le cabinet, dévoile tout le mystère. Le docteur Jekyll et M. Hyde n'étaient qu'une seule

et même personne. Souffrant de la dualité qui se trouve dans toute créature humaine, ayant en lui des instincts opposés, les uns nobles, les autres pervers et bas, le docteur a consacré de longues veilles à résoudre le problème redoutable de la séparation de ces deux natures. Il a réussi à trouver une substance dont l'absorbtion réalise ce prodige. Quand il en prend une dose, après quelques minutes d'agonie, il se trouve transformé, physiquement et moralement. Ce n'est plus le docteur Jekyll. C'est un personnage différent, de mentalité surtout, mais aussi de corps, d'allure, de gestes. Le docteur Jekyll a la main blanche et longue, et fine, d'un praticien et d'un homme du monde; Hyde a la main velue et crispée qui symbolise ses mauvais instincts. Cette vie en partie double dure quelque temps, vie sauvagement criminelle et basse, d'un côté, vie correcte et honorable de l'autre côté. Chaque fois que le docteur Jekyll absorbe une dose du breuvage mystérieux, il devient Hyde. Quand Hyde est las de ses débauches, il n'a qu'à reprendre la même dose pour redevenir Jekyll. Cela explique et le testament, et les venues de Hyde chez le docteur toujours en l'absence de celui-ci. Jusqu'au jour où, le matin, en se réveillant après s'être couché sous sa forme correcte, et sans avoir repris du breuvage, le docteur, au milieu de sensations insolites, aperçoit sur son drap la main velue et crispée de Hyde. Entre les deux natures contraires, la mauvaise commence à prendre le dessus, spontanément. Peu à peu, ce n'est plus qu'en doublant les doses que Hyde peut, pour quelques instants, redevenir le docteur Jekyll. Il est toujours à la merci de la transformation fatale qui peut se produire n'importe où. Il s'enferme dès lors chez lui, refuse de voir personne, redevient Jekyll de temps en temps, mais pour des laps de plus en plus courts, et après avoir écrit la confession de son aventure effroyable, se tue devant le miroir où il épiait nuit et jour ses tragiques transformations.

C'est une idée morale presque ingénue qui se cache sous ce symbole aux allures de cauchemar ; dualité de la nature humaine, et triomphe définitif des bas instincts, dès que l'on cherche à leur faire leur part, au lieu de les combattre incessamment.

Nul écrivain n'était plus capable que Stevenson de sentir et d'exprimer ce qu'il y a de tragiquement opposé dans l'âme

de l'homme. Comme le dit M. Colvin, dans l'admirable introduction à la Correspondance de l'auteur, il était « ondoyant et divers » — les mots sont en français dans le texte, — et il enfermait en lui toute une cohorte de caractères singulièrement assortis, le poète et l'artiste, l'homme de grand cœur et d'ardente curiosité, le romancier pittoresque et le moraliste prêcheur. Durant les années de Samoa, il se lia d'amitié avec les missionnaires résidents des diverses confessions, et travailla avec eux à l'amélioration morale des habitants. Lorsqu'un des nombreux serviteurs de la résidence de Vailima s'était rendu coupable d'un larcin ou de quelque autre faute grave, Stevenson réunissait toute la maisonnée et adressait au coupable un discours qui était un véritablesermon et dont quelques spécimens curieux nous ont été conservés. Dans cette solitude lointaine, où tous ceux de son entourage devaient le considérer un peu, parents, amis, et serviteurs, comme une sorte de chef de tribu, il avait pris au sérieux ce rôle de patriarche, et la gravité avec laquelle il avait assumé ces fonctions morales lui valut rapidement le respect et l'amitié des indigènes. D'ailleurs, il eut ce don enviable de se faire aimer par tous ceux qui l'approchèrent. Il possédait, nous dit M. Andrew Lang, « le pouvoir d'exciter l'admiration et l'affection passionnée ». Son caractère était d'une extrême beauté. Il n'avait pas les faiblesses même très naturelles chez un homme supérieur. Aucune ambition maladive, aucune estime exagérée de soi-même, et surtout aucune jalousie des autres. Cette absence de jalousie est, d'ailleurs, la meilleure marque d'un grand talent. Il avait, dans son naturel, toutes les qualités de l'homme et toutes celles de l'enfant, sans presque aucun défaut de l'un ou de l'autre. « La gaîté, remarque M. Edmund Gosse, était sa qualité essentielle. Une joie puérile dansait en lui. Il semblait bondir par-dessus les collines de la vie. » « Cette gaîté, ajoute le même écrivain, empruntait quelque chose d'émouvant à la fragilité de sa santé. » On pourrait le rapprocher de Henri Heine, pour cette raison. Mais il n'avait pas dans sa gaîté l'amertume ironique du poète allemand. Son âme très haute ne connut guère d'autres préoccupations que celles du rêve et de l'art. Il éprouva le désir de plaire à tous ceux qui l'entouraient, ou plutôt, il les séduisit spontanément, comme un enfant qui attend en souriant

qu'on lui raconte de belles histoires, et qui n'est pas embarrassé pour raconter, à son tour, celles, plus merveilleuses, qu'il connaît. Il met dans son récit toute la fièvre que lui-même a ressentie en l'imaginant. Son art prodigieux d'évocation, ses qualités descriptives, son amour du pittoresque ne sont que la transcription fidèle de cette impression personnelle, forte et profonde, qu'il cherche à nous rendre présente pour nous communiquer son plaisir. Il ne néglige rien pour y réussir. Comme l'a dit ingénieusement M. Robertson Nicoll, « son souci du style était une expression de sa courtoisie ». Il a passé en étant aimable pour la vie et pour les hommes, et en se livrant à l'une et aux autres, ingénument, en même temps que, par réciproque, il avait hâte de cueillir toutes les sensations, de réaliser tous les fantômes de son imagination délicate, pour laisser après lui le tableau parfait de son âme et de sa vision du monde extérieur. Cette vision est une des plus complètes et des plus colorées que l'on ait depuis longtemps évoquée. Et celui qui dort, dans l'exil, sur la plage lointaine de Samoa, a su, sans doute, avant de mourir, que son nom subsisterait dans la mémoire des hommes comme celui d'un des plus charmeurs parmi les magiciens qui bercent, au rythme des belles histoires, depuis que le monde existe, cet enfant éternel, l'humanité.

GABRIEL DE LAUTREC.

LES GÉORGIQUES CHRÉTIENNES

—

CHANT CINQUIÈME

L'arbre généalogique. —Dialogue entre la fille et le père.—L'annonce de la vocation. — Louanges. — Les plaintes de la nature jusqu'au lever du jour. — Les cultures célestes. — Le poète s'élève contre les proscriptions religieuses. — La chasse au lièvre. — Rappel des temps héroïques. — Le retour du pauvre. — Le pauvre s'adresse à la fille du maître. — Réponse de la fille du maître. — Le poète termine le chant cinquième et en dénonce les difficultés.

On croirait que frappant sur la terre d'airain
Un ange apiculteur rassemble son essaim.

De longs rayons de feu sur les forêts qu'ils criblent
Tombent du ciel comme des flèches sur des cibles.

Aux froments somptueux de l'ancien Eté
Ne le cèdent en rien ceux qu'on va récolter.

Le chef de la maison voit ces plaines immenses
Qui sont aussi des traits de feu mais bien plus denses.

Il est dessous un arbre aussi large que haut
Qui dicte à son esprit les pensers les plus beaux.

Tel Jacob dans un songe aux images réelles
Quand tous les siens montaient à une grande échelle ;

Tel ce père évoquait ceux qui sortaient de lui
Et semblablement ceux dont il était sorti.

Les racines de l'arbre habitaient des cavernes
Ainsi qu'aux temps premiers les existences ternes.

Puis son tronc s'élevait, encore confondant
Les cent rameaux qui vont ensuite en divergeant.

Le chef de la maison voyait là ses ancêtres
Tous pareils d'un seul bloc à la base apparaître.

Ils chassaient, ils pêchaient, ils allumaient du feu,
Cultivaient quelques fruits, mais n'adoraient pas Dieu.

Cependant ce besoin faisait croître les branches
De tendre au ciel les bras et aux colombes blanches.

Le plus grand des rameaux au milieu persistait
Où les agriculteurs étaient représentés.

Chaque division formait la souche d'autres :
Maçons, forgeurs de fer, boulangers ou apôtres.

On entendait quand son feuillage ruisselait
S'égoutter des pêcheurs primitifs les filets.

L'arbre semblait encor lié comme une gerbe
Que l'on aurait posée toute droite sur l'herbe.

Des humbles artisans revivaient les métiers
Dans l'effort sous le vent de ce tronc tout entier.

Enfin sa cime murmurante de prières
Bénissait l'étendue de ses palmes légères.

Ainsi travaillait-il à l'illustration
De ce qu'avaient parfait les générations.

Tandis que rêve ainsi le noble patriarche,
Sa fille bien-aimée vers lui se met en marche.

Elle arrive sous l'arbre où l'ombre fait un rond
Et sous la barbe vénérable met son front.

Ma fille, dit celui dont elle est née, tu pleures?
Mon père, répond-elle, en effet; voici l'heure.

Ma fille, lui dit-il, de quoi veux-tu parler?
Mon père, répond-elle, il me faut m'en aller.

Ma fille, lui dit-il, tu vas là-bas sans doute?
Mon père, répond-elle, il est une autre route.

Ma fille, lui dit-il, quelle route veux-tu?
Mon père, répond-elle, où marche la vertu.

Ma fille, lui dit-il, n'est-ce point ma demeure?
Mon père, répond-elle, il est vrai; mais tu pleures...

Ma fille, lui dit-il, penses-tu trouver mieux?
Mon père, répond-elle, il faut que j'aille à Dieu.

Ma fille, lui dit-il, mes champs sont-ils stériles?
Mon père, répond-elle, ils rendent cent pour mille.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mon froment?
Mon père, répond-elle, il sert au Sacrement.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mes abeilles?
Mon père, répond-elle, aux cierges elles veillent.

Ma fille, lui dit-il, renies-tu mes doux fruits?
Mon père, répond-elle, en croix ils ont mûri.

Leurs sanglots ineffablement se répondirent
Comme les vers sacrés qui montent de deux lyres.

Elle avait à sa mère, à la mort de l'aieul,
Confié qu'on la mettrait toute vive au linceul.

Et voici maintenant que ses mains desserrées
L'attestaient à celui qui l'avait engendrée.

Et lui, faisant un geste auguste et protecteur,
Semblait tendre un abri sur ce col de douceur.

Il se laissa tomber à genoux et la terre
Supporta le martyre et la gloire d'un père.

Tel Abraham devant le bûcher d'Isaac,
Son sang tumultueux battait comme un ressac.

Il sentit s'émouvoir les récoltes promises
Où le Seigneur d'Elie passait comme une brise.

Il releva le front vers l'oiseau de son nid
Et s'écria : Que l'Eternel Dieu soit béni !

Quelque soir la maison réunissait encore
Des gens nombreux autour du chef que l'on honore.

Tous avaient terminé la prière en commun
De telle sorte que leurs cœurs ne faisaient qu'un.

Le maître alors fit part du dessein de sa fille.
On vit des larmes luire ainsi que des faucilles.

La mère témoigna d'abord et les plus vieux
Que cette âme était née pour les travaux des Cieux.

Tous s'avançaient l'un après l'autre pleins d'argile
Et comme s'ils allaient jurer sur l'Evangile.

Chacun se tint devant la fiancée de Dieu
Et lui tendit la main, puis s'essuya les yeux.

Le marin-laboureur lui dit : quant aux naufrages
Vos prières seront l'huile qui rend l'eau sage.

Le tonnelier lui dit : vos prières mettront
Sur la vigne un manteau et la protégeront.

Et le chasseur lui dit : l'Automne, vos prières
Nous garderont de chute en haut des plombières.

Les frères et les belles-sœurs un long moment
L'embrassaient dans un haut et doux gémissement.

Et le père et la mère. Et l'ombre de la porte
Semblait asseoir au seuil une servante morte ;

Cependant que toujours présents à nos destins
Des anges en pleurant riaient aux séraphins.

A ces adieux prit part la nature elle-même
Qui reflète toujours le visage qu'elle aime.

On entendit gémir les chars d'autant plus lents
Qu'ils sont chargés de blé davantage opulents :

C'est ainsi que s'en vont les voitures qui traînent
Couronnés d'or les rois lourds de gloire et les reines.

Tandis qu'on transportait aux lointaines maisons,
Ce soir-là, les derniers butins de la moisson :

La gerbe la plus nette et vers le ciel dressée
A la vierge en prière adressait sa pensée :

Ma sœur, on a coupé mes tresses d'épis mûrs ;
Le service de Dieu est suave mais dur.

Ma sœur, on fauchera aussi ta chevelure ;
Songe à moi, je te prie, au jour de ta vêture ;

Un mystère insondable attache le froment
Au voile qui ceindra tes tempes chastement.

Les chars ne gémissaient pas seuls dessous les gerbes
Mais les sources aussi qui sourdaient parmi l'herbe:

L'avez-vous vue lavant le linge sur nos bords
Comme Nausicaa mais bien plus pure encor?

Elle n'attendait pas quelque héros d'Homère,
Trempant la nappe sainte au fond de nos eaux claires.

C'est pourquoi nous voulons, puisqu'elle est loin de nous,
Essayer d'imiter ses accents les plus doux.

La nuit se déroula ainsi qu'un saint chapitre
D'astres ornementé, majuscules du titre.

Aussi bien on eût dit des branches d'un rouet,
Ces constellations, et son cri enroué :

Car le palustre chœur des grouillantes grenouilles
Copiait les mots plaintifs du chanvre qu'on dépouille.

Et ce chœur demandait à ce ciel étoilé :
La vierge n'aurait-elle ainsi que toi filé?

N'aurait-elle pas eu plus tard alors qu'épouse
Le goût de composer des langes et des blouses?

S'il est beau de donner ses nuits aux oraisons
Quoi de celle qui peine et quand dort sa maison?

Un regret s'échappait du sein de la nature
Encor qu'elle louât la professe future.

Mais passant par-dessus ce qu'on voit ici-bas
La nuit parachevait la courbe du compas.

Et quand parut enfin l'Aurore au signet rose
Le sceau de mon Soleil marqua la page close.

★

Il arrive souvent, lorsqu'on se met en Croix
Que les clous vont blesser autrui derrière soi.

D'elle-même et des siens triompha le courage
De cette enfant, la digne sœur du labourage.

Sans se plaindre jamais notre sol nourricier
Se donne en holocauste au tranchant de l'acier.

Elle avait établi les justes parallèles
Que fait l'angle du soc avec l'angle de l'aile.

C'est l'aile qui meurtrit l'argile qu'elle sert,
Saint ou poète ou bien navigateur des airs.

La fiancée de Dieu planait sur les collines;
A ces hauteurs régnaient de profondes ravines.

C'était des plaies de toutes sortes rappelant
Les glèbes retournées sous un azur brûlant.

Ayant considéré les labeurs de la terre
Elle les reprendrait dans la pure lumière.

De riches fruits naîtraient à portée de ses mains,
Fruits qu'elle donnerait aux plus pauvres humains.

Les mots en s'exhalant de son âme si pure
Sauraient mettre du baume à tant de meurtrissures.

Sa vie serait alors comme un divin miroir
Reflétant les travaux et l'âme du terroir:

Si bien que ressemblant à la charrue de France
Sa cornette poindrait dans le champ des souffrances.

O toi que j'ai nommé ici, ô mon Pays
Tout parsemé de blé, de vigne et de maïs!

Berceau de Jeanne d'Arc de la Gaule fermière,
Vas-tu donc exiler celle dont je suis frère?

Tous savent cependant combien sa charité
Est féconde, telle est une pluie de l'Été.

La vierge dont la tête au-dessus des batailles
Comme un ange volait faut-il qu'elle s'en aille?

Qui t'a rendue aussi ingrate, ô Nation?
Tu chasses ta meilleure enfant de ta maison.

Il semble quand tu la renvoies à tes frontières
Que Dieu la veuille encor du côté de la guerre.

Tu fais mal à mon cœur. Voici que mon pipeau
Pleure de voir bannir les célestes Troupeaux.

Ne sont-ils pas issus de belles Géorgiques?
Répondez, ô mauvais pasteurs des Républiques!

Croyez que quelque jour nos saintes reviendront
A l'heure où les fusils de nouveau parleront.

Plus d'un vieillard de la province béarnaise
Garde l'œil vif et aucune arme ne lui pèse.

C'est pourquoi l'on eût vu chasser de grand matin
Père, fils, oiseleur et laboureur-marin.

Comme quelqu'un qui donne aux cloches la volée
La brume longuement balance la vallée.

La meute en serpentant monte au flanc du coteau
Vers le maître et ses fils déjà postés en haut.

Un seul chien crie avant que les autres ne donnent.
On croirait, quand l'écho reprend l'aboi, qu'il tonne.

Seul mon rythme au vol sûr peut suivre sans faiblir
Ce lièvre que l'on lance et qui vainc le zéphyr.

Les courants hurlent, puis se taisent, puis reprennent;
Sur une fausse piste il semble qu'ils s'entraînent.

Le taïaut prolongé du piqueur en retard
Les détourne du pied probable d'un renard.

Saint Hubert les conduit enfin à la conquête
De la proie au poil fauve : ils retrouvent la quête.

Le lièvre trop pressé au sentier tourne court.
Il est mort. On perçoit un coup de fusil sourd.

Le brouillard est levé ainsi qu'un grand couvercle :
L'étendue azurée maintenant fait un cercle.

Le maître vénérable en embouchant son cor
Apprend aux compagnons qu'il sait viser encor.

Ses fils sourient de voir le vieillard si ingambe
Parmi les jeunes troncs moins fermes que ses jambes.

Montagnes et coteaux à présent découverts
Ressemblent à la fable inégale en ses vers :

Fable qui s'envola jusques aux Pyrénées;
Humble alouette ici, là aigle déchaînée.

Ici l'appel léger d'une trompe s'entend;
Là mugira toujours le souffle de Roland.

Cette colline d'où mes amis s'en reviennent
Ne supporte que l'arbre à la taille moyenne.

Il fallait pour couvrir l'impérial Neveu
Le hêtre qui élève un front audacieux.

Pourtant cette contrée d'Orthez connut la guerre :
Le sang du catholique en a baigné la terre;

Elle a vu Foy blessé; Wellington triomphant;
Mais rien n'aura sonné plus haut que l'Olifant.

Telle était la pensée du maître de la ferme.
Il regardait là-bas de la France le terme :

Les hauts puys caverneux de Saint-Jean-Pied-de-Port
D'où le Comte sortit pour entrer dans la mort.

Il se disait encor, le vieux tueur de lièvres,
Qu'il saurait au besoin brûler de jeune fièvre.

Il allait et laissant pendre hors du carnier
Les pattes arrêtées de l'agile gibier.

La cuisine trouva les femmes réunies
Pour régler du civet la savante harmonie.

Il fut comme un bouquet de l'âme du jardin :
D'ail, de laurier, d'oignons, d'échalote et de thym.

Des vins pourpres, un peu d'eau-de-vie complétèrent
Les produits odorants qui viennent de nos terres.

Mais afin que Virgile ici soit rappelé
J'ajoute le citron dont il a su parler.

Ce fruit est comme un cœur dont l'écorce est remplie
De l'huile et du soleil qui dorent l'Italie.

Je ne méprise pas les plus humbles détails;
Je n'ai craint de nommer si misérable l'ail.

N'en a-t-on pas frotté la bouche de ce prince
Qui fut Henri, plus tard roi de cette province?

Et l'hysope qui est la plus obscure fleur
N'est-elle pas montée aux lèvres du Seigneur?

D'aucuns de leur talent trouvent le monde indigne.
Dieu me donne une amphore : un vers aux belles lignes.

Tout ce que j'y renferme est à jamais scellé,
Que ce soit le nectar ou que ce soit le lait.

Le pauvre que l'on vit passer au chant troisième,
Tel un ruisseau réapparaît, reprend son thème.

Il arriva la nuit dans le stérile Hiver;
Il nous revient le jour dans cet Été de fer.

Il franchit d'un pas sûr la porte grande ouverte
A l'heure où le soleil rend la plaine déserte.

Le maître avec les siens achevaient leur repas.
Quand il parut chacun se levant se signa.

Personne n'ignorait de Qui était l'image
Cet errant qui parlait comme du miel sauvage.

Il s'avança vers celle au cœur fidèle et doux
Qu'avait choisi le Christ pour être son Epoux.

Et lui tendant la main il lui dit : jeune fille,
Il paraît que bientôt tu quittes ta famille.

Absent j'étais le seul dont te manquât l'adieu
Mais reçois aujourd'hui mon vœu avec tes vœux.

Il se saisit d'un peu de blé sur une table
Et : j'ai vu, reprit-il, des contrées admirables ;

Les jardins ne sont plus que de vastes paniers
Et déjà la moisson fait ployer le grenier ;

Pour le remplir des bœufs couronnés de fougères
Tournent dans le soleil constellé de poussières ;

Il meuvent la batteuse et ils la font gronder
Et le grain comme un flot qui s'épand est ridé ;

Surplombée de ciel bleu et de chênes antiques
La ferme danse au son de la large musique ;

Vers les bestiaux parfois une interjection
S'envole accompagnée d'un coup vif d'aiguillon ;

Et que dirai-je aussi des prochaines vendanges?
Des calices profonds chargent les bras des anges ;

Dans les ports qu'ont ornés les marins on entend
Frémir les ailes des vaisseaux impatients ;

Ils veulent emporter entre leurs flancs splendides
Et ce Pain et ce Vin dont Dieu même est avide ;

Et l'on croirait lorsque, la voile parle au vent,
Que la foudre encor bout et que ronfle le van :

Pour qui ce remûment de la ruche du Monde?
Il est pour celui-là dont la foi est profonde ;

C'est afin que le sang circule dans son cœur
Et c'est afin qu'il puisse adorer le Seigneur ;

L'immensité des Mers, leur solennel empire,
Tout concourt au dessein de l'homme qui respire ;

Et les docks, les marchés, ô fille de Sion!
Préparent ton Hostie de consécration.

Il dit. Et aussitôt comme pleurent ensemble
Des fleurs lorsque la brise passe et qu'elles tremblent :

Cette rosée qui prend sa source dans les Cieux
Goutte à goutte tomba des pétales des yeux.

La professe future alors au misérable :
Soyez béni, dit-elle, et mettez-vous à table;

Devant ceux-ci qui sont les miens je vous dirai
Ce qui fit que pour Dieu désormais je vivrai;

Je n'étais qu'une enfant dans le champ de mon père ;
Un jour qu'on moissonnait j'ai su votre misère ;

Je m'amusais au pied de quelque arbre tandis
Que devant moi la terre offrait un paradis ;

L'aïeul mort au Printemps dernier, parmi les gerbes
Commandait la récolte avec un front superbe ;

Et l'on voyait penchés comme des anges d'or
Les épis sur les chars que traînaient des bœufs forts ;

Les joues des nourrissons, telles des pommes rondes,
Demeuraient suspendues à des gorges fécondes.

Tout n'était que liesse et que gloire et qu'amour
Et de l'éther tombaient des cascades de jour ;

Une outre se perça tout autour de laquelle
Bondirent à l'envi les pieds des jouvencelles ;

Tout à coup au tournant du stérile chemin
Vous surgîtes sans même un bâton à la main ;

L'aïeul vous ayant vu trancha de sa faucille
Du pain et le tendant à sa petite-fille :

Va, me dit-il, donner de quoi manger là-bas
A celui-là qui passe et n'a point de repas ;

Et moi, j'allai vers vous parmi tant de richesses,
Triste que vous fussiez dans cette sécheresse ;

Je vous tendis la main et, le cœur palpitant,
Vous demandai : ami, dites où sont vos champs ?

De la main restée libre alors vous indiquâtes
Les cieux nus où de Dieu la pauvreté éclate ;

Alors et vous voyant entouré de lueur
J'oubliai la moisson et tous les moissonneurs.



Ici finit le chant cinq d'un art difficile.
Mêler au sentiment le métier c'est habile.

Et qu'est-ce alors que le sujet religieux
Vous engagea plus haut dans la Sphère des Cieux ?

Qui pourrait dire tout ce qu'une œuvre a d'insigne ?
L'Avenir seul embrasse un ensemble de lignes.

Quand le Chantre doux entre tous donne la main
A Dante qu'il conduit dans l'infernal Chemin :

Le Temps creuse entre nous et eux un tel abîme
Que l'on n'aperçoit plus que des sommets sublimes.

Je ne sais pas jusqu'où mes héros grandiront ;
S'il leur faudra subir, moi mort, un long affront.

Que survive du moins du vieux maître la fille
Qui fit son auréole ici de sa faucille !

Nous l'avons vue gravir dans le sentier du Ciel
Sans qu'il nous ait fallu des regards immortels.

Ainsi considérant le sommet d'une côte
S'élève ma pensée jusqu'à être aussi haute :

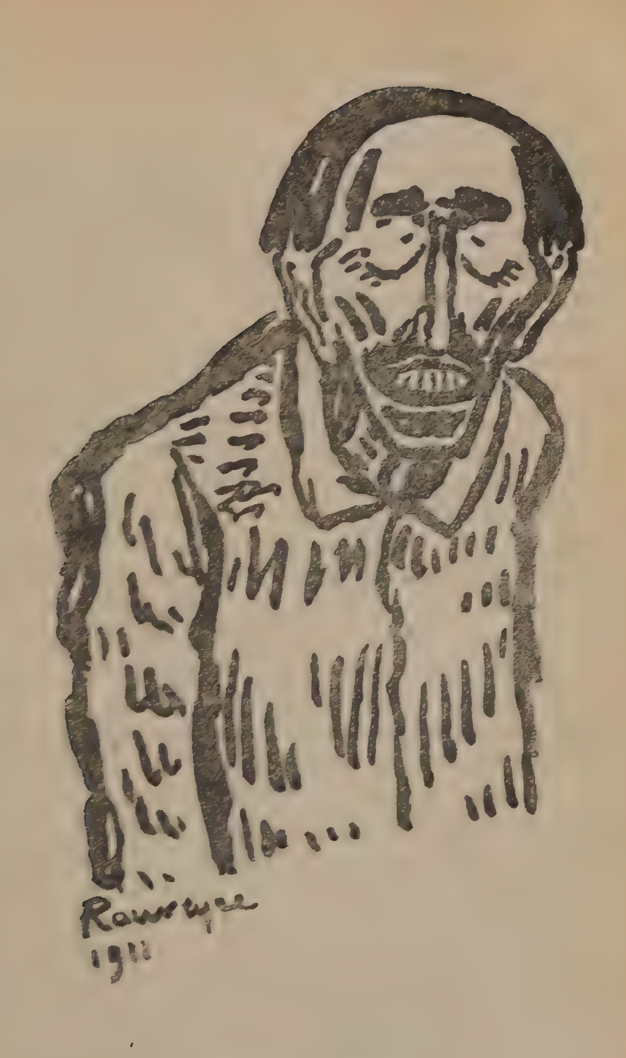
C'est quand le laboureur que l'on voit de profil
Ne semble plus tenir au sol que par un fil.

Nous sommes dans le bas, il est près de l'espace.
Droits comme le devoir sa charrue et lui passent.

On dirait tant ils sont sur l'arête du champ
Qu'ils s'élèvent parfois dans le soleil couchant.

Ainsi, et je suis fier d'avoir trouvé l'exemple,
Ta servante, Seigneur, est montée à Ton Temple.

FRANCIS JAMMES.



ÉLÉMIR BOURGES

LE DROIT DU PLUS FORT

—

Comme aux temps barbares, comme à l'âge bismarckien, le droit du plus fort triomphe à notre époque. Il faut se bercer de la pire, de la plus fallacieuse des métaphysiques, pour s'imaginer que la morale politique ait évolué depuis Alexandre le Grand, ou depuis Gengis Khan. De même que le travail interne des sociétés se ramène à un conflit de forces, de même les rapports des sociétés entre elles aboutissent à la suppression, à l'assujettissement des plus faibles par les plus vigoureuses. Si la Belgique, et la Suisse, et la Hollande n'étaient point placées sous la garantie de puissances qui ont intérêt à sauvegarder leur autonomie, et même à mettre éventuellement leurs armées au service de cette autonomie, il y a bien longtemps que les Belges auraient perdu leur indépendance, que la neutralité Helvétique aurait eté violée et que les Néerlandais subiraient la loi d'une autre nation. L'Autriche-Hongrie, en 1909, aurait noyé la Serbie sous l'afflux des trois cent mille hommes qu'elle avait concentrés à proximité de Semlin, si elle n'avait redouté l'intervention de la Russie.

La crise d'impérialisme qui sévit, en ce moment, sur les deux mondes, nous reporte aux dates les plus fâcheuses de l'histoire. Beaucoup de gens de notre génération seront très étonnés, lorsqu'ils apprendront que les Français, les Allemands, les Anglais, les Italiens de 1911 ne procèdent guère autrement que les Visigoths, les Hérules ou les Francs à la fin de l'Empire Romain. Je veux bien que l'on y mette aujourd'hui un peu plus de discipline, et que les invasions de troupes s'accompagnent de moins de brutalités sur les personnes, encore que j'aie des doutes sérieux à cet égard. Je veux bien aussi que les gouvernements européens du XXe siècle, devenus fort habiles, grâce à l'expérience, dans l'art de rédiger des manifestes, invoquent les droits de la civilisation supérieure, et affirment leur désir de rattacher les hordes subjuguées à une culture plus raffinée; — il est certain que l'objectif des expéditions poussées, en ces derniers temps, au Maroc ou en

Tripolitaine n'était point de faire progresser les Medakra de la Chaouia, et les Bedouins du Fezzan, dans la science astronomique. En réalité les conquêtes, que tous les Etats, grands et petits, ont entreprises dans le dernier tiers de siècle, en Afrique et ailleurs, naissaient du même principe que les expéditions barbares, que les irruptions gothiques ou germaniques ou parthiques, seize ou dix-huit cents ans plus tôt. Il s'agissait de s'enrichir des dépouilles d'autrui.

Les dernières années nous ont offert toute une série d'épisodes historiques, qui projettent une extraordinaire lumière sur la structure même de nos sociétés dites civilisées. Ces épisodes, comme nous le verrons, se déduisent les uns des autres avec une admirable logique. Lorsqu'on les relie par un fil conducteur, qui n'est point malaisé à trouver, ils forment un tout très cohérent. Ce qui serait surprenant, ce serait que l'un d'eux manquât à la chaîne. Comment concevoir que l'impérialisme pût sévir ici, être éliminé là, franchir certaines frontières, s'arrêter devant telles autres? Ce phénomène n'est pas arbitraire et accidentel; il n'est pas issu du tempérament d'un peuple déterminé, plus passionné pour les aventures guerrières, plus réfractaire à la modération et à la prudence, plus insouciant du droit à la vie et à la liberté d'hommes d'autre souche, d'autre couleur, d'autres croyances. Il se révèle comme la résultante d'une série de conditions, qui ont surgi sur toute une partie du globe, et qui l'engendrent avec un frappant automatisme:

La crise impérialiste, à l'heure même où j'écris, se manifeste par la mainmise de la France sur le Maroc, par celle de l'Allemagne sur le Moyen-Congo, par celle de l'Italie sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque, par celle de la Russie et de la Grande-Bretagne sur la Perse. Remarquez que j'aurais pu prolonger — et de beaucoup — cette nomenclature, élargir — et de beaucoup — mon enquête dans l'espace et le temps. Mais à quoi bon multiplier les exemples, alors que chacun d'eux, pour ainsi dire, enferme en soi les caractères qui se retrouveront dans tous les autres, — et qu'après en avoir envisagé quelques-uns on sera documenté sur tout un ensemble de faits concordants?

Le cas du Maroc est typique. La France, depuis qu'elle a soumis l'Oranie, est limitrophe, en Afrique, de cette contrée.

C'est seulement dans les débuts du xxe siècle que ses gouvernants, ayant réalisé presque partout ailleurs les convoitises des colonialistes, ont songé à se l'approprier. A l'origine, on hésitait, et pour deux raisons : la première était que l'on restait mal fixé sur le degré de cohésion de l'empire chérifien, et sur la vigueur de résistance qu'il pourrait opposer ; la seconde était que des complications internationales risquaient d'éclater, qui eussent provoqué une longue et redoutable répercussion sur notre continent. Le gouvernement français négocia donc avec l'Angleterre d'abord, avec l'Espagne ensuite. Il mena ces pourparlers sans consulter le pays, usant et abusant des tractations secrètes, qui ont retrouvé, dans la crise la plus récente de l'impérialisme, le crédit illimité dont elles jouissaient sous Louis XV. Il n'avait pas compté avec l'Allemagne qui, brusquement, intervint en 1905, et le contraignit à accepter la conférence d'Algésiras. On eût pu croire que cet acte diplomatique réfrénerait l'élan des colonialistes français : point. Ils saisirent toutes les occasions propices, — d'aucuns disent qu'ils les créèrent, — pour préparer une opération qu'ils souhaitaient ardemment ; et c'est ainsi que, d'expédition en expédition, agissant tantôt pour venger des Européens et tantôt pour sauver d'autres Européens, la France se trouva concentrer dans l'Empire chérifien, ou à la frontière de cet Empire, quelque 50.000 hommes. Grâce à la supériorité de son artillerie, elle brisa les obstacles, terrorisa les tribus, enleva les capitales : elle avait usé du droit du plus fort. Le Maroc était sa conquête. Il restait à faire sanctionner cette conquête par l'Europe. C'est alors que surgit l'incident d'Agadir.

Suivons toujours le déroulement des faits. Les Allemands ont jadis placé le Maroc sous un contrôle international, en vertu de l'acte d'Algésiras ; mais trois ans après la ratification de ce traité, ils ont conclu avec la France, — et en apparence au profit de la France, — un accord qui en est la négation. Ils n'avaient pas prévu, en 1909, ni même au début de 1911, que le général Moinier arriverait presque sans coup férir sous les murs de Fez et de Mequinez, et que les tribus refuseraient presque systématiquement le combat. Il est certain que M. de Bulow avait apporté quelque machiavélisme dans la négociation qui avait abouti à l'entente de 1909, et qu'il avait

escompté une explosion de guerre sainte à la première apparition d'un pantalon rouge dans l'intérieur du Maroc. Mais passons. Quand le cabinet de Berlin apprit que les colonnes françaises avaient atteint au cœur de l'Empire chérifien, il sentit que son heure était venue. N'était-il pas, lui aussi, fort de la puissance numérique de son armée, et n'aurait-il pas avantage à faire blanc de son épée? *La Panther*, puis *le Berlin* vinrent croiser en rade d'Agadir. On se demanda d'abord ce que signifiait cette démonstration navale de médiocre envergure. Avec un peu de réflexion, on comprit. L'Allemagne voulait sa part. Elle consentait bien à voir la France user, au Maroc, du droit du plus fort, mais à condition que son droit d'Etat militaire fût aussi reconnu, et que son désintéressement fût acheté. Si la France eût refusé de la dédommager, la guerre eût-elle éclaté ? Il faudra nous résoudre à ne jamais posséder sur cette matière, si passionnante soit-elle, des données concluantes, mais elles importent assez peu ici, puisque la France entama la conversation, et offrit, à l'impérialisme germanique, la cession d'un morceau du Congo.

L'Espagne, par elle-même, n'est pas une « grande » puissance, elle ne saurait lutter du moins avec les puissances de premier plan. Mais lorsqu'elle sut que les colonnes françaises arpentaient le Maroc Central, elle pensa que les Marocains avaient un peu usurpé leur réputation de guerriers terribles. Quelques milliers de ses soldats s'en allèrent prendre Larache et El Ksar, couper la route de Fez à Tanger. Elle se découvrit suffisamment valide pour affirmer ici son droit, qui n'était autre que celui du plus fort.

Et la série se développe encore, car il existe, entre tous les Etats, une telle communauté ou, si l'on préfère, une telle rivalité d'aspirations, une solidarité ou une insolidarité d'intérêts si vigoureuse, qu'ils considèrent un progrès du voisin, du concurrent, comme une injure pour leur propre influence et une menace pour leur propre sécurité. Lorsque l'Italie, à la fin de septembre, manifesta sa volonté d'obtenir de la Porte la satisfaction de certains griefs d'apparence anodins, nul ne s'y trompa. Elle réclamait, en réalité, un abandon de territoire. Sur le sol d'Afrique, elle se savait plus forte que l'Empire ottoman, qui ne disposait que d'une marine inférieure, et qui ne pouvait prétendre à la domination de la Méditerranée. Le

jour où les hostilités éclateraient, aucun soldat turc ne pourrait plus passer de Constantinople, de Salonique ou de Smyrne à Benghazi ou à Derna. Le cabinet de Rome brusqua le débat ; il refusa de continuer la controverse engagée avec le grand-vizir, et à l'heure même où il proclamait la rupture avec la Turquie stupéfaite, une armée de 30.000 hommes, sous la protection d'une escadre nombreuse, traversait la mer. Depuis l'invasion de Frédéric II en Silésie et l'irruption des troupes prussiennes, russes et autrichiennes en Pologne à la fin du règne de Louis XV, jamais expédition n'avait été plus foudroyante, plus inattendue, plus dépouillée de la traditionnelle hypocrisie. On peut dire que la Péninsule a conquis, du coup, une impressionnante primauté.

A l'affaire Tripolitaine, succède l'affaire Persane. Ici ce sont les gouvernements anglais et russes qui sont en jeu. Comme la France et l'Espagne « réalisent » le Maroc, que l'Allemagne obtient le Congo et que l'Italie s'annexe la Tripolitaine, ils brisent eux aussi avec la temporisation, et foulent aux pieds les formalités. Les Cipayes de l'Inde pénètrent par le Sud dans l'Empire des Shahs, tandis que les Cosaques y entrent par le Nord. A la vérité, ce double cheminement n'avait rien d'inattendu, puisque, dès 1907, Londres et Pétersbourg se partageaient ce large morceau de l'Asie Centrale. La série des phénomènes, que nous avons déjà évoqués, a pourtant contribué à hâter l'échéance, et à précipiter l'assujettissement d'un pays jusque-là indépendant.

Trois grandes puissances n'ont pas participé à la plus récente distribution des terres barbares : l'Autriche-Hongrie, l'Union Américaine et le Japon. Mais c'est qu'elles étaient déjà nanties. Le cabinet de Vienne avait, en annexant la Bosnie-Herzegovine, il y a un peu plus de trois ans, suspendu sur les Balkans la menace d'une formidable conflagration. Cuba, Porto-Rico, les Philippines avaient été le lot des Etats-Unis, qui ont jeté les bases de leur empire colonial. Le Japon s'est installé en Corée, et organise Formose, en attendant sans doute mieux. La poussée colonialiste a donc été universelle, et elle s'est affirmée à un degré à peu près égal dans tous les pays qui avaient atteint à une même expansion du système capitaliste.

Ce n'est pas sans intention que j'écris ces mots. De même

que la série des conquêtes exotiques, qui marque la phase strictement contemporaine, affecte un caractère logique, et en quelque sorte fatal, de même la raison de ces conquêtes est partout identique : elles dérivent du mécanisme interne de nos sociétés, et à les étudier de près on ne conçoit point qu'elles aient pu être évitées. Si la France, l'Angletèrre, l'Italie ont usé, sans mesure, du droit du plus fort, si elles ont violé la liberté des peuples qualifiés d'inférieurs, établi leur tutelle sur des millions d'hommes qui n'aspiraient qu'à demeurer libres, elles cédaient aux exigences de leur régime social.

Nul ne croira, un seul instant, — et au reste les puissances conquérantes elles-mêmes n'ont pas osé s'abriter derrière ce prétexte — que toutes les entreprises des dernières années aient été provoquées par les groupements humains dont l'autonomie allait être abolie. La France a pu dire qu'en intervenant au Maroc elle avait été appelée par Mouley-Hafid ; mais les Marocains, qui étaient précisément révoltés contre leur Sultan, n'avaient nullement sollicité son concours, et ils n'ont jamais prétendu abdiquer leur indépendance à son profit. Les Turcs et les Bédouins de Tripolitaine ont attesté, par leur résistance acharnée, qu'ils préféraient leur statut antérieur à celui dont l'Italie voulait les doter. Quant aux Persans de toute catégorie, ils ont protesté trop haut contre l'intrusion russe et anglaise, pour qu'on leur attribue la moindre connivence avec les deux chancelleries intéressées. Nul ne se hasardera donc à soutenir que ces opérations un peu rudes, qui ont eu pour théâtre, les unes l'Afrique, les autres l'Asie Centrale, se soient inspirées du fameux principe des nationalités. Elles iraient plutôt à l'encontre de ce principe, si la civilisation supérieure des Etats de race blanche admettait qu'il s'exerçât hors d'Europe, et contre leurs propres convoitises.

Le colonialisme contemporain invoque beaucoup de motifs à l'appui de ses violences, mais, depuis fort longtemps, ils n'ont plus d'autre valeur que celle de clauses de style. Toute puissance qui assouvit sa rapacité sur un morceau de Continent noir éprouve le besoin de lancer un manifeste, sous une forme ou sous un autre, et d'affirmer son respect des thèses morales les plus élevées. De même que les Camorristes ou les Siciliens de la Maffia prient la madone, lorsqu'ils partent en campagne, de même les gouvernements rendent publiquement

jour où les hostilités éclateraient, aucun soldat turc ne pourrait plus passer de Constantinople, de Salonique ou de Smyrne à Benghazi ou à Derna. Le cabinet de Rome brusqua le débat; il refusa de continuer la controverse engagée avec le grand-vizir, et à l'heure même où il proclamait la rupture avec la Turquie stupéfaite, une armée de 30.000 hommes, sous la protection d'une escadre nombreuse, traversait la mer. Depuis l'invasion de Frédéric II en Silésie et l'irruption des troupes prussiennes, russes et autrichiennes en Pologne à la fin du règne de Louis XV, jamais expédition n'avait été plus foudroyante, plus inattendue, plus dépouillée de la traditionnelle hypocrisie. On peut dire que la Péninsule a conquis, du coup, une impressionnante primauté.

A l'affaire Tripolitaine, succède l'affaire Persane. Ici ce sont les gouvernements anglais et russes qui sont en jeu. Comme la France et l'Espagne « réalisent » le Maroc, que l'Allemagne obtient le Congo et que l'Italie s'annexe la Tripolitaine, ils brisent eux aussi avec la temporisation, et foulent aux pieds les formalités. Les Cipayes de l'Inde pénètrent par le Sud dans l'Empire des Shahs, tandis que les Cosaques y entrent par le Nord. A la vérité, ce double cheminement n'avait rien d'inattendu, puisque, dès 1907, Londres et Pétersbourg se partageaient ce large morceau de l'Asie Centrale. La série des phénomènes, que nous avons déjà évoqués, a pourtant contribué à hâter l'échéance, et à précipiter l'assujettissement d'un pays jusque-là indépendant.

Trois grandes puissances n'ont pas participé à la plus récente distribution des terres barbares : l'Autriche-Hongrie, l'Union Américaine et le Japon. Mais c'est qu'elles étaient déjà nanties. Le cabinet de Vienne avait, en annexant la Bosnie-Herzegovine, il y a un peu plus de trois ans, suspendu sur les Balkans la menace d'une formidable conflagration. Cuba, Porto-Rico, les Philippines avaient été le lot des Etats-Unis, qui ont jeté les bases de leur empire colonial. Le Japon s'est installé en Corée, et organise Formose, en attendant sans doute mieux. La poussée colonialiste a donc été universelle, et elle s'est affirmée à un degré à peu près égal dans tous les pays qui avaient atteint à une même expansion du système capitaliste.

Ce n'est pas sans intention que j'écris ces mots. De même

que la série des conquêtes exotiques, qui marque la phase strictement contemporaine, affecte un caractère logique, et en quelque sorte fatal, de même la raison de ces conquêtes est partout identique : elles dérivent du mécanisme interne de nos sociétés, et à les étudier de près on ne conçoit point qu'elles aient pu être évitées. Si la France, l'Angletèrre, l'Italie ont usé, sans mesure, du droit du plus fort, si elles ont violé la liberté des peuples qualifiés d'inférieurs, établi leur tutelle sur des millions d'hommes qui n'aspiraient qu'à demeurer libres, elles cédaient aux exigences de leur régime social.

Nul ne croira, un seul instant, — et au reste les puissances conquérantes elles-mêmes n'ont pas osé s'abriter derrière ce prétexte — que toutes les entreprises des dernières années aient été provoquées par les groupements humains dont l'autonomie allait être abolie. La France a pu dire qu'en intervenant au Maroc elle avait été appelée par Mouley-Hafid ; mais les Marocains, qui étaient précisément révoltés contre leur Sultan, n'avaient nullement sollicité son concours, et ils n'ont jamais prétendu abdiquer leur indépendance à son profit. Les Turcs et les Bédouins de Tripolitaine ont attesté, par leur résistance acharnée, qu'ils préféraient leur statut antérieur à celui dont l'Italie voulait les doter. Quant aux Persans de toute catégorie, ils ont protesté trop haut contre l'intrusion russe et anglaise, pour qu'on leur attribue la moindre connivence avec les deux chancelleries intéressées. Nul ne se hasardera donc à soutenir que ces opérations un peu rudes, qui ont eu pour théâtre, les unes l'Afrique, les autres l'Asie Centrale, se soient inspirées du fameux principe des nationalités. Elles iraient plutôt à l'encontre de ce principe, si la civilisation supérieure des Etats de race blanche admettait qu'il s'exerçât hors d'Europe, et contre leurs propres convoitises.

Le colonialisme contemporain invoque beaucoup de motifs à l'appui de ses violences, mais, depuis fort longtemps, ils n'ont plus d'autre valeur que celle de clauses de style. Toute puissance qui assouvit sa rapacité sur un morceau de Continent noir éprouve le besoin de lancer un manifeste, sous une forme ou sous un autre, et d'affirmer son respect des thèses morales les plus élevées. De même que les Camorristes ou les Siciliens de la Maffia prient la madone, lorsqu'ils partent en campagne, de même les gouvernements rendent publiquement

vernement qui la voulait pratiquer ne brandissait pas, à l'appui de ses prétentions, le droit du plus fort; si bien qu'en dernière analyse, c'est toujours le droit du plus fort qui explique les modifications, plus ou moins grandes, plus ou moins déplaisantes, qui s'opèrent, à intervalles presque réguliers, sous nos yeux.

A aucun moment de l'histoire, les traités lentement négociés, et signés avec de multiples précautions, n'ont été violés avec autant de désinvolture qu'à notre époque. La bonne foi diplomatique n'a pour ainsi dire jamais existé, mais nos ancêtres ne se piquaient pas des raffinements de loyauté dont se targue volontiers notre génération. Les conventions les plus solennelles ont toujours correspondu à des conjonctures fuyantes, et étaient destinées, plus ou moins, à disparaître avec les circonstances qui les avaient engendrées; mais les hommes du passé apportaient souvent des formes aux reniements les plus criants, et dissimulaient, sous des tractations équivoques, les manquements les moins honorables à la parole donnée. Le cynisme de la diplomatie contemporaine n'a guère d'égal dans les siècles écoulés. De même que, froidement et sans se soucier de donner avis préalable, les puissances se ruent les unes sur les autres, — l'exemple du Japon, dans sa guerre avec la Russie n'est point le seul qui se puisse signaler, — de même elles abrogent, sans se soumettre à une négociation élémentaire, les accords qui ont cessé de leur plaire. Il est admis qu'on peut faire désormais la guerre sans recourir à la traditionnelle déclaration : il est non moins admis que, lorsqu'une chancellerie dispose d'une bonne armée et d'une bonne flotte, elle a licence de passer outre aux stipulations qui la gênent. L'Autriche-Hongrie, en 1908, a notifié purement et simplement qu'elle entendait remanier l'acte de Berlin, conclu trente ans plus tôt, et qui contrariait le libre exercice de ses convoitises sur la Bosnie-Herzégovine. L'Italie, en 1911, a lacéré d'une main résolue tous les articles qui garantissaient l'intégrité du territoire ottoman. L'acte d'Algésiras paralysait l'expansion de la France au Maroc; elle a cru pousser la probité jusqu'au bout, en rendant hommage à cet instrument diplomatique, tout en en violant systématiquement la lettre, et plus encore l'esprit; et si ses ministres successifs ont pris quelques précautions purement formelles, c'est qu'une confla-

gration européenne eût pu sortir d'un rejet trop manifeste et trop audacieux des conditions jadis acceptées. Mais j'ajoute que si la France a froissé le contrat auquel elle avait été, en 1906, l'une des principales parties prenantes, l'Allemagne, en passant avec la France l'entente marocaine de 1909, n'avait pas été plus fidèle aux signatures échangées à Algésiras. La politique internationale, — aujourd'hui comme auparavant, — n'a que des affinités très vagues avec l'honnêteté vulgaire. Prodigue de grands mots, éprise de formules retentissantes, elle ne recule, dans les faits, ni devant les spoliations les plus éhontées, ni devant les machinations les plus condamnables. Mais pourquoi vouloir la discuter du haut d'une morale transcendantale? Et n'est-elle pas réglée et dominée comme toute activité humaine, dans une société où tous les intérêts se combattent et s'entrechoquent, par l'appétit et les possibilités du moment ?

Les contingences y jouent un rôle qu'on ne saurait trop mettre en lumière et que les événements les plus récents, ceux auxquels je m'attache exclusivement ici, suffisent à mesurer dans toute son ampleur. De toute certitude, l'Allemagne, méfiante à l'égard de toute opération exotique sous Bismarck, mais peu à peu adaptée, sous Bülow, aux exigences et aux grandes pensées de la politique mondiale, méditait, depuis quelques années déjà, de s'approprier quelque nouveau fragment du continent noir. Elle s'y jugeait beaucoup trop mal partagée à proportion de la France, de l'Angleterre ou même du Portugal. Selon toute apparence aussi, l'Italie aspirait, depuis la période crispinienne, ou mieux depuis l'établissement du protectorat français sur la Tunisie, à planter son drapeau sur la Tripolitaine et la Cyrénaïque. Mais, en temps normal, il eût été très malaisé au cabinet de Berlin de venir réclamer au cabinet de Paris un dédommagement territorial dans le bassin de l'Oubanghi-Congo, — et au cabinet de Rome de débarquer 80.000 hommes dans la seule possession que la Porte eût conservée en Afrique. L'Allemagne et l'Italie sont de grandes puissances, mais qui ont à compter avec d'autres grandes puissances. Les opérations entreprises par la France au Maroc fournirent à ses rivales les moyens de satisfaire aux revendications de leurs classes dirigeantes. L'entrée du général Moinier dans Fez fut le signal de toutes les aventures que nous

avons énumérées. L'Allemagne profita des soucis que l'Empire chérifien valait à la France; l'Espagne bénéficia des difficultés diplomatiques qui commençaient à surgir entre Paris et Berlin. L'Italie agit, dès qu'elle vit l'Allemagne, protectrice de l'Islam, aux prises avec les laborieux pourparlers qui suivirent l'apparition de *la Panther* à Agadir. Et la pénétration anglo-russe en Perse s'accomplit à l'ombre des événements plus importants qui retenaient l'attention européenne. Chacun exerça, dans sa sphère, le droit du plus fort, en exploitant l'indifférence toute provisoire du voisin occupé, lui aussi, à abuser de sa vigueur.

Ce n'est pas seulement dans ses rapports avec l'étranger que la diplomatie a gardé intacts ses procédés d'autrefois. Elle continue partout à s'ériger en caste autonome et absolue, et limite au minimum de contacts avec la nation sa subordination à l'opinion publique. Dans chaque pays, elle est inféodée étroitement à la catégorie sociale dominante; et protégée par cette minorité restreinte, puissante et avide, elle ne rend compte de ses actes qu'à l'heure des crises ouvertes. En dépit des étiquettes constitutionnelles, elle se meut dans le secret; elle engage sur un traité la sécurité, la vie, l'avenir de tout un peuple, sans que ce peuple soit consulté; elle signe des contrats qui peuvent engendrer une guerre, sans que la masse des soldats futurs aient pu prévoir, jusqu'à la minute de l'ultimatum, les périls qui s'accumulent sur eux.

Toutes les manifestations colonialistes des derniers temps, toutes les entreprises de conquête que j'ai évoquées, ont eu lieu sur l'initiative et par la volonté d'une simple oligarchie. Jamais les Français, les Espagnols, les Allemands, les Italiens n'ont été appelés à se prononcer pour ou contre les opérations militaires qui allaient s'effectuer en leur nom. C'est un traité secret, et connu peut-être d'une dizaine de personnes, tout au plus, qui partagea le Maroc entre la France et l'Espagne; un autre traité secret, conclu par un ministre français, à l'insu du pays, autorisa l'Italie à conquérir la Tripolitaine. Soixante-cinq millions d'hommes furent surpris, quand M. de Kiderlen-Waechter envoya *la Panther* sur le littoral atlantique de l'Empire chérifien, car l'immense majorité des Allemands se désintéressaient complètement du sol du Maroc. Mais c'est en France sans doute que les gouvernants bernèrent le plus, — ou

le moins élégamment, l'opinion.— Combien de fois les ministres des Affaires Étrangères et les Présidents du Conseil avaient-ils répété, dans l'enceinte parlementaire ou ailleurs, que le Maroc demeurerait indépendant, que l'acte d'Algésiras serait respecté, et qu'ils n'iraient pas se fourvoyer en une aventure grosse de dangers et de complications de toute espèce, et leurs protestations, à cet égard, se faisaient d'autant plus fréquentes et sonores qu'ils s'engageaient davantage dans la grave entreprise de la conquête. Abus de la force et diplomatie secrète : telle est la double formule qui résume l'action des puissances européennes dans les premières années du xx[e] siècle. Rien n'a changé, en fait, depuis les temps très anciens.

Faut-il souligner le contraste qui surgit, manifeste, brutal, pénible entre les événements et les idées? Le recours à la violence, qu'on légitime toujours en dernière heure par des nécessités discutables et d'ailleurs provoquées, choque fâcheusement des conceptions qui ont été répandues par une civilisation superficielle et fertile en conventions mensongères.

On enseigne, dans nos écoles, que le « droit » tout court,— sans d'ailleurs préciser le sens de cette entité, —doit prévaloir sur les visées égoïstes de la force. Mais les mêmes notions sont inculquées aux écoliers allemands, anglais, italiens, etc. On montre aux petits Allemands que l'Allemagne s'est toujours inspirée, dans le passé, de la défense de ce « droit » tout court, et que les ennemis du peuple allemand ont cédé, à l'inverse, aux convoitises les plus criminelles. On veut prouver aux petits Français que la France, même sous Charles VIII, sous Louis XIV et sous Napoléon I[er], fut toujours respectueuse de ce « droit » et qu'elle agit, vis-à-vis de ses adversaires, avec une générosité constante. Et dans les classes primaires, dans les collèges, lycées, gymnases, facultés du monde entier, le devoir des instituteurs et des professeurs est d'exalter, à travers l'histoire, le rôle de la politique nationale, en la ramenant aux aspirations les plus hautes. Il devient alors extrêmement malaisé de concilier tous ces aperçus particuliers, puisque chaque peuple, ou plutôt chaque Etat, s'affirme irréprochable, et rejette la responsabilité de tous les conflits armés sur son voisin. Et ces innombrables contradictions suffisent à attester, pour l'observateur impartial, combien est faussé,

vicié par la base, l'enseignement distribué, dans le monde entier, aux élèves de tout âge.

Ces élèves ne tardent pas, au surplus, pour peu qu'ils soient clairvoyants, à percer ces mensonges conventionnels de notre civilisation, et à découvrir les différences qui existent entre les réalités immédiates et les théories métaphysiques. Il leur suffit, par exemple, de jeter un regard sur l'enchaînement des phénomènes d'expansion coloniale, qui se succèdent sans trêve.

L'abus de la force est d'autant plus criant, en ce début du xxe siècle, que, du milieu même de la classe dirigeante, des personnalités se sont levées pour s'insurger contre la conquête et prêcher le pacifisme. Les gouvernements, qui s'appliquent à dépecer l'Afrique et l'Asie, à asservir des populations, à détruire des milliers d'hommes, siégèrent en grande pompe dans les conférences de la Haye. Ils voulaient, disaient-ils, en reprenant une formule heureuse, déclarer la paix à l'Univers, instaurer un régime arbitral solidement constitué, et qui, au moindre péril de conflit, rétablirait la concorde et proclamerait le droit. Or le monarque qui avait convié le monde à ces grandes assises, le Tsar de Russie, soutint la guerre d'Extrême-Orient, qu'il avait largement contribué à provoquer, dans l'intervalle de la première et de la seconde conférence ; et les stipulations arrêtées à cette seconde conférence ne l'ont pas dissuadé d'expédier coup sur coup deux ultimatums à la Chine et à la Perse.

Que si les Marocains s'étaient avisés de renvoyer la France et l'Espagne devant les magistrats de la Haye, ils auraient reçu pour toute réponse un éclat de rire formidable, — ou bien on leur aurait répondu, du côté français tout au moins, que le Sultan Mouley Hafid avait provoqué et sollicité l'intervention. Les Turcs, brutalement attaqués par les Italiens, firent mine d'en appeler à la magistrature suprême de la Paix : mais ils apprirent immédiatement que seule la magistrature du canon trancherait le débat. Il en est des institutions arbitrales comme du « droit » tout court. Les Etats ne songent à elles que lorsqu'ils ont conscience de leur faiblesse. Ce ne sont pas elles qui pourront soustraire notre Continent aux périls de conflagration qui s'accumulent, et que la pratique sans trêve aggravée de la force a étrangement accrus dans ces derniers mois.

L'expansion colonialiste a multiplié les frontières, les points de frottement entre les Etats européens. Ils se touchent maintenant en Afrique sur des milliers de kilomètres ; et cette juxtaposition augmentée ajoute aux causes de conflit qui s'exerçaient déjà contre eux. On ne lutte plus seulement pour le Rhin, pour les Balkans ; on lutte encore pour le Niger, pour le Congo, et l'on a failli se battre, au temps de Fachoda, pour le Haut-Nil. Le champ des hostilités éventuelles s'est démesurément élargi. Il se peut que les entreprises exotiques aient momentanément fourni un dérivatif aux ambitions et aux velléités belliqueuses, qui sévissaient chez les vieilles nations ; mais elles ont préparé, entassé pour l'avenir les raisons de discorde et les éléments d'incendie. Aussi longtemps que des terres lointaines sont restées en friche, — je veux dire : que des groupements humains y ont gardé leur autonomie, plus ou moins frôlés par les entreprises du capitalisme européen, — une concurrence s'est établie entre les gouvernements, pour les absorber au plus vite. Mais la carrière des annexions, — qui ne nécessitaient que des expéditions coloniales, — est désormais fermée, car les dernières indépendances ont succombé. C'est au prix de guerres véritables, et qui mettront aux prises des armées nationales, que les empires exotiques pourront seulement s'agrandir. Le remaniement de la carte d'Afrique ne peut plus s'opérer qu'au lendemain de batailles sanglantes sur le sol ou sur les mers d'Europe.

Je ne veux point envisager les antagonismes qui s'accusent après s'être dessinés, et peu à peu précisés, dans les quinze dernières années. Je ne m'attacherai même pas à l'antagonisme fondamental de notre époque, à celui de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne, les deux plus puissants Etats industriels de l'ancien continent. Si l'Allemagne entend arrondir ses possessions d'Afrique, elle ne saurait, sans risquer des sacrifices colossaux, renouveler ce qu'on a appelé le « coup » d'Agadir ; et les révélations de la presse britannique nous ont assez suffisamment enseigné que la flotte du Royaume-Uni se tint prête, durant deux mois cet été, à entrer en ligne.

En usant du droit du plus fort vis-à-vis des populations barbares, les Etats dits civilisés s'exposaient, un jour ou l'autre, eux-mêmes aux attentats de la force. Les événements des dernières semaines nous ont forgé une période nouvelle de

paix armée, où les dépenses militaires et navales subiront une poussée accrue, où s'aggravera l'insécurité des relations, où la moindre étincelle pourra allumer la conflagration universelle. Nous avons traversé une première alerte : nous ne tarderons sans doute pas à en connaître d'autres. Il reste à savoir si la résistance prolétarienne, qui s'est déjà marquée en août et en septembre 1911, et la crainte de profondes subversions sociales qui anime les classes dirigeantes constitueront un frein suffisant, et refouleront l'impérialisme agressif. La lutte entre la paix et la guerre est désormais un épisode de la lutte des classes.

PAUL LOUIS.

LA
RENAISSANCE DU THÉATRE BRETON
ET L'ŒUVRE DE L'ABBÉ LE BAYON

—

I

LE PASSÉ

Sur deux points de notre territoire, mais en dehors des limites linguistiques du français, au pays Basque et au pays Breton, notre ancien théâtre religieux s'est conservé. Bien plus, transplanté en terre étrangère, revivifié par des greffons nouveaux, il a porté des fruits nombreux. Hier desséché en apparence, il se prépare aujourd'hui à refleurir.

Ceux qui ont suivi, depuis quelques années, la lente et progressive résurrection du théâtre celtique en Bretagne en auront été moins surpris, s'ils connaissaient le passé dramatique de ce pays.

Non pas que les races celtiques aient été les premières à enfanter un art théâtral. Magnifiquement douées pour le lyrisme et l'épopée, amoureuses des symboliques légendes, ayant doté l'Europe d'un riche répertoire de thèmes poétiques (qu'on songe au Graal, à Arthur, à Tristan), elles semblent n'avoir pas pu concevoir seules la possibilité de matérialiser sur une scène leurs rêves peut-être trop fantastiques.

Toujours est-il que les dialogues si nombreux dans l'épopée irlandaise n'ont point abouti à des drames et que le théâtre gallois, pauvre d'ailleurs, semble bien calqué sur celui des Anglo-Normands.

Plus riche, le théâtre de la Cornouaille anglaise, avec ses longs mystères cycliques des XIV[e] et XV[e] siècles sur l'Origine du Monde, la Passion et la Résurrection, n'est aussi qu'une transposition des « pageants » anglais.

Comment s'étonner dès lors qu'en Basse-Bretagne également le foyer dramatique ne se soit allumé que sous l'étincelle française ?

On sait combien les origines littéraires de notre Bretagne sont obscures. Que cette terre d'élection de la poésie n'ait pas cessé, depuis le VIe siècle, date des premières immigrations venues d'outre-mer, jusqu'au XVe, de dire ou de chanter ces légendes qui ont survécu jusqu'à nos jours, cela n'est pas douteux, mais aucun manuscrit ne nous en a conservé la trace.

S'y est-il joué des pièces dans l'église ou sur la place publique? C'est probable, mais, encore une fois, nous n'en avons pas de témoignage précis.

Il vaut la peine de souligner cependant que le plus ancien monument littéraire qui nous ait été conservé est un drame : *la Vie de Sainte Nonn* (1), dont le manuscrit est de la fin du XVe siècle.

La vie de cette sainte armoricaine est puisée dans la légende latine et traitée par des recettes identiques à celles dont aurait usé un « fatiste » français. C'est le même manque d'unité, le même enchevêtrement de scènes, une diversité troublante, plus semblable à celle de la vie qu'à celle de l'art.

Sainte Nonn va trouver l'abbesse pour servir désormais Dieu, « le vrai roi des Etoiles ». Le Roi Kérétrik, étant parti en chasse avec ses veneurs, sur un avis venu du ciel, rencontre la jeune novice et la viole. Lorsque, enceinte, elle écoute de derrière un pilier le sermon de saint Gildas, le prédicateur se voit forcé de s'interrompre, parce qu'il a pressenti que l'être qu'elle porte en elle aura « plus de grâce que lui-même ». L'enchanteur Merlin — car la Bretagne mêle volontiers ses réminiscences païennes à sa foi chrétienne — a prédit aussi les vertus de l'enfant. Une source jaillit miraculeusement pour le baptême du jeune Devy. A l'école, une colombe blanche, « si jolie, descend sur sa tête, avec des chants », pour l'instruire. Saint Devy guérit son maître et ressuscite les bestiaux. Nonn est tuée par la Mort sur l'ordre de Dieu. Des miracles se produisent. Au tribunal (occasion d'intéressantes scènes d'observation), les parties qui se parjurent en invoquant la sainte meurent aussitôt.

« Maintenant il s'agit de saint Devy » et de ses vertus. Les aveugles sont « enluminés », les éclopés marchent, les plaies des lépreux se sèchent. Le mystère finit par un coup d'aiguillon de la Mort à saint Devy, qu'on enterre solennellement.

(1) Publiée et traduite en dernier lieu par M. Ernault dans la *Revue Celtique*, au t. VIII.

Tel est ce premier drame breton dans toute sa naïveté et sa nudité.

Comme les mystères du xv[e] siècle, il est écrit dans des mètres très variés, dont la caractéristique est cette rime intérieure (1), sorte d'allitération vocalique, semblable à l'allitération consonantique de la vieille poésie allemande, et qui est commune aux Celtes de la Grande-Bretagne et à ceux du continent. C'est une première originalité. La seconde est d'avoir fait paraître la Mort.

Cette figure, qui grimace dans les *Danses Macabres* du moyen-âge mais paraît étrangère à nos mystères, est commune au drame cornique et au mystère breton sous le nom d'« ANKOU ».

M. Le Braz, dans l'Introduction de sa « Légende de la mort chez les Bretons armoricains » (2), a dit poétiquement combien ceux-ci avaient la hantise de la mort et combien ils appréhendaient la rencontre de l'ANKOU, l'homme à la faux, très grand et très pâle, avec ses cheveux longs et blancs, sous son large feutre, et son chef branlant.

L'ANKOU dit au vieux Runiter (3) :

Toi, Runiter, crois en cette parole,
Je vais te tuer sur le champ ;
D'un petit coup je t'abattrai ;
Je te frapperai droit au cœur,
Car je suis une furie aveugle.
Je te terrasserai de mon dard.

Vis-à-vis de sainte Nonn l'ANKOU s'excuse avec politesse de la liberté qu'il prend :

Vous, religieuse courtoise,
Votre temps est venu de mourir ;
Le terme est inévitable,
Je ne suis perfide envers personne,
Je vous frapperai ouvertement en face.
Tenez ! un bon coup au cœur !

Nous retrouverons ce tragique personnage, si cher à l'imagination celtique, dans bien des drames ultérieurs (4).

(1) En voici un exemple emprunté au Mystère de sainte Barbe, éd. Ernault, p. VII : « *Dan bihan han bras ez groa sent* ».
(2) Nouv. édition en deux volumes. Paris Champion, 1902.
(3) *Vie de Sainte Nonn. Revue Celtique*, t VIII, p 247.
(4) Par exemple dans *Cognomerus et Sainte Tréfine* (seconde moitié du XVII[e] siècle), édité par A. Le Braz. Paris, Champion, 1904, pp. 73 et suivantes.

Du XVI[e] siècle, il nous en est resté deux, que l'imprimerie a heureusement conservés : la *Passion*, dans une édition de 1530, la *Vie de Sainte Barbe*, dans une édition de 1557.

Le comte Hersart de la Villemarqué a publié le premier, en 1865, sous ce titre romantique « le Grand Mystère de Jésus », avec un luxe de commentaires fantaisistes (1), et en le faisant remonter, sans l'ombre d'une preuve, au XIII[e] siècle.

Comme la vie de sainte Barbe, la *Passion* est certainement inspirée des mystères français. La scène des adieux de Jésus et de sa mère, le dialogue de Judas et de « Désespérance », les noms des « tyrans » décèlent assez l'imitation de la Passion d'Arnoul Greban ou même de celle de Jean Michel, qui, étant au plus tôt de 1486, ne permet pas d'assigner à la Passion bretonne une date plus ancienne.

De cette imitation, que M. Le Braz a surabondamment démontrée dans son admirable *Essai sur l'histoire du théâtre celtique* (2), on a trop facilement conclu à une absence complète d'originalité.

Prendre des sujets ailleurs n'est pas plagier. La littérature de tous les peuples est pleine de ces recommencements, de ces « refaçons », comme disait G. Paris, et, si l'on voulait réduire l'apport littéraire de chaque nation à ses inventions proprement dites, cet apport s'en trouverait singulièrement réduit. Encore ces inventions reposent-elles souvent des lieux communs.

N'est-ce pas le vrai rôle des poètes de traiter différemment les mêmes thèmes, et tout le travail littéraire des générations successives ne ressemble-t-il pas, en quelque manière, à celui des trois grands tragiques grecs Eschyle, Sophocle, Euripide, concourant sur la même légende, devant un peuple qui la savait par cœur?

Ainsi de nos mystères. Un mystère breton me semble par son *esprit* presque aussi différent d'un mystère français (3) que la *Phèdre* de Racine de l'*Hippolyte* d'Euripide.

(1) Dont M. Paul Meyer a fait bonne justice dans un compte-rendu resté fameux de la *Revue Critique*, 1866, pp. 221 et suivantes.

(2) Paris, Calmann-Lévy, 1904. Il faut y joindre, pour le Morbihan, la récente étude de l'abbé Le Goff : *les Mystères bretons*, extrait de la *Revue Morbihannaise*. Vannes, Lafolye, 1911.

(3) Cela ne tient pas à la langue, parce que les *Passionsspiele* allemands, par exemple, sont très semblables aux drames français.

Je m'attendais, sur la foi des celtisants, à trouver un pâle décalque, j'entrevois ou plutôt je sens, malgré la trahison des traducteurs et à travers les gaucheries de la forme, *une autre âme;* je m'attendais à de la curiosité, je ressens de l'émotion; j'appréhendais des longueurs, je trouve la sobriété; je craignais des grossièretés, je vois de la délicatesse. N'est-ce rien que tout cela?

Combien la *Passion* bretonne est plus profondément émouvante, plus sincère, moins bavarde, moins tourmentée dans la forme, moins abstraitement théologique dans le fond!

En France ou en Gascogne, le sacrifice de Jésus apparaît comme le résultat de sa condamnation à la suite du *Procès de Paradis*, plaidé contradictoirement devant le tribunal de Dieu par les quatre vertus, Miséricorde, Justice, Paix, Vérité, après des discours de plusieurs milliers de vers.

Ici, au contraire, Jésus se donne volontairement, simplement parcequ'il aime les hommes et veut souffrir, en sa chair et en son esprit, toute la somme de leurs souffrances pour les sauver.

Au lieu de prologues interminables, avant chaque « Journée », le « *Test* », le témoin, saint Luc, vient, au début de chaque scène, en quelques lignes sobres et belles comme l'Evangile, annoncer ce qui va se jouer.

C'est d'abord le Repas chez Simon, où l'on interroge Lazare le ressuscité, qui a gardé sur son visage le reflet des terreurs d'au-delà.

Lorsque saint Patrice voulut prouver aux Celtes que le royaume des ombres n'était pas, comme ils le croyaient, un prolongement du royaume de la vie, mais un domaine redoutable, où des parts étaient assignées à chacun selon ses vertus, il ne put les persuader qu'en leur entr'ouvrant les portes. Il fit creuser une fosse et un Irlandais y disparut. C'est le « puits » ou « Purgatoire de saint Patrice ». Quand il revint, il était pâle par l'épouvante des supplices entrevus (1). Dante lui-même connut ce témoignage et s'en inspira.

Comment atteindre mieux l'âme des spectateurs qu'en attribuant à Lazare ce récit qui les avait fait souvent frémir à la veillée? Gréban lui fait aussi raconter sa visite en enfer, mais sans lui faire décrire les cercles des orgueilleux, des envieux,

(1) Voyez Le Braz, *la Légende de la Mort*, t. I, p. XXV.

des lâches, des luxurieux, etc. Nous sommes ici plus près des sources de Dante.

C'est dans la scène des adieux de Jésus à Notre-Dame que se marque surtout l'originalité du texte celtique. Certes, le modèle était dans Jean Michel (1), qui l'emprunte à Gréban, où on l'a justement admiré ; cependant la comparaison est à l'avantage du pauvre clerc breton. D'ordinaire celui-ci raccourcit et élague; ici il est ému, il développe, il double le nombre de vers, étant plus inspiré.

Notre-Dame supplie Jésus de ne pas mourir, de ne pas l'abandonner pour ce peuple maudit :

JÉSUS

Ma mère, il faut, sans que rien s'y oppose, que je conforme avant tout ma conduite aux infaillibles Ecritures, car c'est certainement pour souffrir cette passion que j'ai pris une forme humaine dans votre chaste sein, croyez-le bien (2).

Marie insiste :

Nous avons été si étroitement unis ensemble, pendant notre vie, vous le savez bien, moi et vous, et dans une telle intimité que si la mort, par un coup de sort, vient nous séparer, que ferons-nous, ô mon ami ?

Après la réplique de Jésus, Marie se résigne à cette mort si nécessaire, mais qu'au moins ce ne soit pas une fin « aussi infâme, aussi horrible, aussi cruelle, aussi injuste, aussi désordonnée, aussi publique ». « Je ne puis vous accorder cela non plus », répond le Dieu.

Vous me verrez étendu en croix, flagellé, battu, fouetté durement de la tête aux pieds, tellement que ma chair et ma peau seront arrachées par lambeaux, tellement qu'on pourra voir à nu mes côtes et mes nerfs, dès le début de ma passion.

Il semble que cette cruauté à l'égard de sa mère, dont les souffrances lui sont une horrible torture, fasse partie de sa passion, car, comme elle lui demande au moins de mourir la première, il ne peut même le lui concéder : où donc irait-elle pour l'attendre, elle qui doit s'asseoir immédiatement « sur le siège éternel de la fidélité » ?

(1) Le mistere de la passion Jesucrist jouée à Angiers. In-folio gothique. Bibl. Nationale. Réserve Yf 13.
(2) Traduction de la Villemarqué, 2e éd., 1866, pp. 23 et suivantes.

Eh! quoi ! ne pourra-t-elle s'évanouir pour ne pas entendre l'affreuse chose? Non! car il ne serait pas convenable qu'elle ne fût point, à ce moment, hors d'elle-même de douleur et qu'on la vît sans pitié durant la Passion.

Elle revient à ses inquiétudes : que ce soit au moins le supplice le plus léger, la mort la moins dure !

JÉSUS

Je souffrirai la plus rude mort qu'on puisse ordonner ou même imaginer...

MARIE

Que ce soit de nuit; ne me refusez point cela.

JÉSUS

Ce sera au contraire au milieu du jour et tous ceux qui passeront par le pays me verront attaché durement à une croix, les pieds et les mains percés de grands clous, entre deux voleurs; folie de mon choix (1).

Je ne dis pas que Jean Michel lui-même ne s'émeuve ici et qu'il n'y ait de la beauté dans ces répliques un peu sèches (2) :

NOSTRE DAME

Au moins veuillés de vostre grace
Mourir de mort bresve et légière.

JÉSUS

Je mourray de mort très amère.

NOSTRE DAME

Non pas fort vyllaine et honteuse.

JÉSUS

Mais très fort ignominieuse.

. . . .

NOSTRE DAME

Soit doncques de nuyt, je vous pry.

JÉSUS

Mais en plaine heure de midy.

NOSTRE DAME

Mourés doncques com(me) les barons !

JÉSUS

Je mourray entre deux larrons !

Ce n'est pas fini. Le procédé devient de plus en plus visible ; mieux vaut l'ingénuité celtique.

(1) Trad. de la Villemarqué, p. 42.
(2) Incunable, f° B1 v° de la IIIe journée.

C'est avec un art véritable, art du cœur surtout, que l'anonyme breton rapproche de cette émouvante entrevue la Sainte Cène, tandis que plus de mille vers l'en séparent dans la *Passion* de Gréban.

Il est injuste de ne voir dans ces coupures que le résultat d'une néçessité matérielle, l'impossibilité de réunir, dans une petite ville du Vannetais ou du Trégorrois, autant d'acteurs qu'à Paris, à Poitiers ou à Angers, ou encore de n'y voir qu'un essoufflement du poète, arrêté par les difficultés de la prosodie bretonne. Il y a choix, il y a goût, il y a donc originalité. S'il émonde ici, il enrichit ailleurs.

Jésus hésite devant la mort, mais Raison le persuade :

Pour n'avoir point suivi exactement la voie ordinaire de la nature, comme une créature purement humaine, tu n'en as pas moins pris la chair de l'homme avec toutes ses misères, quand tu es venu dans ce monde. Ensuite tu as souffert la douleur ; or, la dernière douleur c'est la mort.

Dans la *Passion* de Gréban (1), ce dialogue, si vivant, est remplacé par un froid monologue, encombré d'abstractions scolastiques (v. 18737-9) :

> Je suis tout prest et à toy me submès
> Le sensuel qui n'y consent jamès ;
> Raison survaint et le corps n'y rebelle.

De même dans la scène entre le traître Judas et « Désespérance », dont il cherche en vain à implorer la pitié et qui lui montre que, malgré la miséricorde divine, il ne peut obtenir son pardon, puisqu'il a vendu Dieu lui-même, il y a une éloquence pressante que le texte français ignore.

On sait que, dans la *Passion* de Gréban, qui pourtant est bien plus sobre à cet égard que celle de Jean Michel, les incidents comiques occupent une place énorme. C'est même la partie la plus intéressante, la plus grossière aussi de nos mystères. Aux bourreaux, aux « tyrans », comme on les appelle, aux messagers, aux hérauts, aux ouvriers et aux marchands, qui peuplent le « parc » d'une foule grouillante et bariolée, sont confiés ces hors-d'œuvre.

Or on retrouve presque tous ces types, mais un peu bretonnisés, sur la scène armoricaine : seulement leur langage est

(1) Editée par G. Paris et G. Raynaud. Paris, F. Vieweg, 1878. In-4.

combien plus décent. Leur comique est plus atténué, moins truculent aussi d'ailleurs. « Ça faulx paillart, sautez en place », dit Griffon à Jésus (Gréban, v. 22906) et plus loin (v. 22988) :

> Regardez le sang rideler
> Qui le museau lui ensanglante,

dit un autre.

Les bourreaux bretons sont bien plus convenables. Peut-être les spectateurs les eussent-ils écharpés, s'il en avait été autrement. Y a-t-il dans Gréban un marchandage cocasse entre Joseph d'Arimathie, la Marchande de soie et l'Epicier, au milieu des funèbres préparatifs de l'ensevelissement de Jésus, il le supprime.

Dans toute la crucifixion pas une tache :

MARIE

Mon cœur est froid comme un glaçon ; je fais mal à regarder en face ; tout mon bonheur s'évanouit ; je perds ce qui faisait ma plus grande joie, ma seule joie, mon fils, mon espoir, mon époux !

En voilà trois qui marchent au supplice ; viens, dis clairement, Jean, mon neveu, dis-moi lequel est-ce ?

JEAN

C'est celui d'entre eux qui succombe sous le poids de cette lourde croix : il a été si défiguré par les coups que personne ne le reconnaît (1).

Admirable mouvement qui n'est pas dans le drame français. Elle est bien bretonne aussi la plainte de la Vierge après la mort. Ah ! il ne lui fallait pas de modèle au scribe breton, là où pouvait parler son cœur :

Ah ! mon cher enfant, la bonté même ; mon attente, douceur de ma vie ; mon âme, tout mon bonheur, toute ma joie ; mon cœur, mon espoir, mon consolateur, mon ami et tout mon tourment.

Mon bien aimé, ma beauté, mon souci, celui qui était à moi, celui qui était tout pour moi, et plus que tout ! Ah ! votre visage, tout votre corps je veux le baiser partout où mes lèvres trouveront place, je veux soulager par tous les moyens ma douleur.

Maintenant voici l'original, joli sans doute, mais trop joli, trop fignolé, trop compliqué dans la manière des grands rhétoriqueurs :

(1) *Op. cit.*, p. 130.

NOSTRE DAME, *en tenant Jésus sur son giron.*

Jhésus, mon cher enffant Jhésus,
M'amour, de mon bien le seurplus
Et rien plus
Qui tant plus,
Vivant à ta mère très chière,
Mon bien, ma parfaicte lumière,
Ma joye dernière et première,
Las ! quel chière,
Quel manière
Tient mon cueur plein de desconfort, etc.(1).

La sobriété que l'on trouve dans les parties tragiques on la reverra là où le comique s'introduit, c'est dans la scène des Pèlerins d'Emmaüs, dont j'ai ailleurs raconté l'histoire (2).

Gréban n'a pas voulu y faire recevoir les pèlerins dans une auberge par l'hôte et sa servante, comme c'est le cas dans la Passion bourguignonne, qu'a publiée M. Roy (v. 9372 et suiv). Je ne sais si notre auteur armoricain a connu celle-ci, mais en tout cas voici cette scène de comique atténué, tel que le tolère le théâtre religieux breton :

L'HOTELIER

Holà ! hô ! écoutez-moi donc : vite, qu'on prépare à manger ; le pays est plein de voyageurs.

RÉBECCA

Que voulez-vous que nous préparions ?

L'HOTELIER

Toute espèce de choses, des poulets, des canards, car les voyageurs les voici, et il nous en arrivera d'autres ce soir ici, faites vite de la soupe au lait.

LE SERVITEUR DE L'HOTELIER

Du lait ? vous n'en trouveriez pas une goutte, car la servante le prend tout.

L'HOTELIER

Et pourquoi faire ?

LE SERVITEUR

Pour faire le teint de Rébecca !

RÉBECCA

Tu mens effrontément ! C'est faux ! Est-ce qu'on peut le rendre uni avec autre chose que des blancs d'œufs ! Laisse donc là toutes tes sornettes.

(1) Gréban, *Mystère de la Passion*, édit. G. Paris et Raynaud, p. 354.
(2) *Mélanges Wilmotte*. Paris, Champion, 1910, t. I, pp. 105-129.

L'HOTELIER

Ainsi s'en vont, pour faire le teint, toutes les provisions d'un ménage. Œufs, pots de lait, tout y passe. C'est bien avantageux d'avoir une servante.

RÉBECCA

Passez votre chemin ; ce n'est pas notre gargote qui vous appauvrira, par ma foi ; mais encore faut-il que, pour tenir votre rang, vous ne regardiez pas à un peu de fleur de farine.

L'exemple est d'autant plus intéressant que c'est cette même note de comique de bon aloi, le comique du sourire, si l'on peut dire, que nous retrouvons dans le théâtre contemporain chez l'abbé Le Bayon.

Mais il est temps de faire porter notre comparaison entre les drames bretons et leurs modèles français sur *le Mystère de Sainte Barbe*, la seconde des grandes tragédies sacrées que nous a laissées le XVIe siècle. M. Ernault affirme que cette pièce, qu'il a publiée (1), ressemble plus à l'incunable français (2). Je lui trouve, quant à moi, plus d'analogie avec le manuscrit (3).

Sainte Barbe est la fille du puissant Dioscorus, qui veut la faire instruire, mais la « pucelle » en remontre bientôt à son maître et est rebelle à son enseignement. « Qui étaient les dieux? » demande-t-elle dans la pièce bretonne.

« Des hommes éminents », lui répond-on.

Ils n'ont pas de pouvoir, pas d'appui, ils ont passé par la froide mort.

LE MAITRE

Quand ils l'auraient fait, entendez-le bien, la froide mort est imposée à tous ceux qui naissent en ce monde.

SAINTE BARBE

Et par quelle cause a été établi ce terme fatal de la mort? C'est là, certes, croyez-moi, une grande œuvre d'avoir ordonné que la mort moissonnât l'espece humaine. Qui donc a porté cette loi ?

Il y a nécessairement un Dieu qui a créé le soleil, la lune et la vaste terre.

La Sainte Barbe française et bien plus verbeuse. La Sorbonne l'inspire sans qu'elle l'ait fréquentée :

(1) Nantes, 1885, in-4°.
(2) *La Vie et Histoire de Madame Sainte-Barbe*, pet. in-4° goth. Bibl. Nat. Yf. 1652 réserve.
(3) Manuscrit fr. 24335 à 24339 de la Bibl. Nationale

Quant est du sens métaforique,
Anagogicque, allégorique,
Vous ne m'en baillez pied ni alle (aile) (1).
... Il est un Dieu en simple essence,
Premier par voye d'éminence,
Par voye de rémotion
Et aussi par causation.

. . . .

Secondement je veux prouver
Par rémotion, vous voyez,
Que tous hommes qui sont créez
Ont imperfection en eux.
L'un est froid, l'autre chaloureux,
L'un impotent, l'autre boiteux,
L'un aveugle, l'autre gouteux,
L'un dessolé et l'autre bault,
L'un habile, l'autre lourdault,
L'un est pauvre et l'autre inutile,
L'un méchant et l'autre inhabile,
L'un orgueilleux, furibondeux,
L'autre criminel, rabicundeux... (2).

Notez que l'auteur n'a pas voulu produire un effet comique. Avec une élève aussi bavarde, on comprend que la leçon soit longue. On dirait que le « recteur » breton, au contraire, a voulu mettre la leçon à la portée de son public; il veut parler à son esprit, tandis que, pendant ce déluge théologique, le public français regardait les décors ou bayait aux corneilles.

Dioscorus fait faire un sacrifice solennel aux idoles, occasion pour l'auteur français d'épanouir dans l'offrande sa verve plaisante (3).

BOURLE

Je vous requiers affectueusement
Que ma femme n'ait jamais mauvaise tête!
Faites cela miraculeusement...

GALATHIA

Dieux puissants, donnez-moy ou vendez
Un peu de sens pour en garnir ma tête (4)!

Au contraire dans le mystère breton domine l'imprécation de sainte Barbe contre les idoles :

(1) Manuscrit, t. I, p. 53.
(2) Manuscrit, t. I, p. 86.
(3) Dans l'incunable, le prêtre qui porte l'idole sur ses épaules dit entre autres.

Haro! Je cuyde que il ch..,
Il y a m..., en quelque voye.

Voilà le ton des mystères français.
(4) T. I, p. 161 du manuscrit.

Ouvrage artificiel, machine coloriée, tu n'as ni vie, ni être, ni bouche, ni dent, ni organe sensible, je te hais grandement et ne le cache pas. Le diable sensuel, par un art perfide, pour tromper bientôt, sans ménagement ni distinction, et nobles et vilains, te composa d'une vile matière, te tailla en bois ou en pierre et te fit sotte, ne pouvant mieux (1).

Dioscorus, pour mieux garder sa fille, la fait enfermer dans une tour. Le père a ordonné deux fenêtres. Elle en fait faire trois, « parce qu'il y a trois personnes dans le ciel brillant qui ont une seule nature, une seule majesté, une seule pensée, une seule divinité ».

Nouvelle discussion de Barbe, cette fois, avec son père. Il veut la tuer, un rocher s'ouvre et engloutit la jeune fille !

Pendant la poursuite, un berger, pour l'avoir dénoncée, est changé en marbre et ses brebis en sauterelles.

Amenée devant le prévôt, Barbe subit avec constance les pires supplices : on la fustige, on la roule dans un tonneau garni de pointes de fer, on verse du sel dans ses plaies, on la frotte d'une robe de crin, on la frappe avec des marteaux, on lui arrache le sein ; elle sort victorieuse des épreuves. Dieu panse ses blessures et lui apparaît en personne dans la prison.

Comme on ordonne de la promener nue à travers la ville, l'ange la vêt miraculeusement.

Tout cela est identique dans le drame breton et les originaux français, mais toujours les bourreaux bretons sont moins mal embouchés que leurs collègues des bords de la Loire.

L'entrevue entre Barbe et une femme de mauvaise vie, qui tente de la séduire, n'existe pas ici comme dans l'incunable (2), occasion de verve gauloise et de propos inattendus :

LA FOLLE FEMME

Gardez comment je me rigolle !
Vrayement je ne suis pas si folle
Que ne sçay bien mon fait entendre
Et que l'argent ne sache prendre
De ces gentils gallans de joye !

Ne croyez pas que Barbe soit plus délicate en ses propos, bien au contraire :

Tu as une povre charogne
Plaine de gros poux et de rogne !

(1) Ed. Ernault, p. 65.
(2) F° D I r°

Charmante enfant ! Amenée devant son père, elle l'injurie comme une poissarde, il est vrai qu'il y a de quoi :

Ha ! faulx tirant, beste enraigée !
Faulx chien cruel sans pitié !

En breton, elle n'oublie pas, malgré l'énergie de sa plainte, le respect qu'elle lui doit :

Aussi je ne crois pas, sache-le bien. que tu sois aucunement mon père, car si tu l'étais, assurément tu ne voudrais point, entends-tu, faire l'office du valet d'un bourreau ni toucher à un de mes cheveux, toi qui m'as nourrie... (1). Les pourceaux, les chiens et les lions et toutes sortes d'animaux sont toujours, le fait est sûr, tendres et doux envers leurs petits et ils ont bien soin de les nourrir.

Tout ce qui va suivre appartient en propre à l'auteur breton. Dioscorus, affolé devant le meurtre qu'il va accomplir, hésite entre son amour paternel et ce qu'il croit être son devoir de roi. Les mystères français, où les caractères sont tout d'une pièce, ne connaissent guère ces nuances :

Je n'avais d'autre consolation ni d'autre joie qu'elle, point d'autre affection ni d'autre souci...

Hélas ! abîme aux profondeurs immenses et épouvantables, ouvre-toi vite pour me damner, ouvre-toi entièrement pour m'engloutir et me dévorer. Mon cœur est si triste que l'on me voit misérable, infâme et maudit, exposé à être le meurtrier de mon sang et de ma race ; ah ! je suis bien malheureux !

Ces hésitations ne rappellent-elles pas celles d'Agamemnon avant le sacrifice d'Iphigénie et quel honneur pour l'humble auteur inconnu d'éveiller seulement en nous ce souvenir !

Voici maintenant que les doutes, et c'est encore une originalité, vont se matérialiser devant lui. La Conscience et Beelzebut apparaîtront :

LA CONSCIENCE *parle.*

Cette action serait un péché qui vous attirerait d'autres malheurs.

DIOSCORUS

Qui êtes-vous et de quelle famille ?

LA CONSCIENCE

Je suis la conscience qui suis accourue pour vous détourner de

(1) Traduction Ernault, pp. 161 et suivantes.

cette mauvaise et coupable résolution, que vous avez prise, de cette action mal avisée, injuste et illégitime.

DIOSCORUS

N'est-elle pas d'accord avec la raison, la convenance et la justice ?

LA CONSCIENCE

Ce serait pour vous une chose inouïe, un crime odieux et repoussant que de chercher à tuer votre fille vierge. Ce serait une méchanceté désespérée, un excès contraire à toute raison.

BEELZEBUT *parle contre* LA CONSCIENCE

D'où venez-vous, Madame, avec votre mine fanfaronne ? Allez prêcher vos sottises ailleurs et taisez-vous.

Dioscorus suit les conseils de l'esprit du mal et tue sa fille. Il est ausitôt foudroyé et la pièce est terminée. En français, au contraire, elle continue : nouvelles batailles, nouveaux miracles.

Il apparaît bien que les auteurs bretons, tout en faisant se succéder les tableaux les plus divers, ont eu davantage le sens de la composition que leurs collègues français.

Alors que le genre périssait en France sous les coups du Parlement, en 1548, et du classicisme naissant, vers la même date, les « clercs » d'Arvor, insensibles aux arrêts du Parlement, continuaient à écrire des mystères et à les faire jouer par les paysans et les citadins. En vain le Parlement de Rennes, dès 1565, leur fait « deffences de jouer aucuns misterez, farces ni moralités (1) ». Les prohibitions se succèdent, provoquées par tel évêque janséniste. Rien n'y fait. On ne parvient pas à persuader à ces braves gens que jouer la vie des saints et de Dieu soit œuvre impie :

Par ordonnance de l'évêque dom Guyon Le Borgne, proteste un épilogue de 1763 (2), les tragédies sont absolument défendues. On a même ajouté à la liste des cas réservés le péché qui consiste à réciter des Vies de saints. Or, vous aurez beau feuilleter les livres et l'Écriture Sainte la plus ancienne qui soit dans le pays, vous n'y trouverez pas que ce soit un péché même véniel de réciter les vies saintes.

L'entêtement des Bretons, leur foi robuste dans la vertu de

(1) A. Le Braz, *Histoire du théâtre celtique*, p. 493.
(2) Cité d'abord par Luzel, puis par Le Braz, *op. cit.*, p. 503.

leurs vieilles tragédies sacrées, eut raison des interdictions des recteurs, des évêques et des parlements.

A travers le XVIIe, le XVIIIe et même le XIXe siècle, c'est une succession ininterrompue de pièces, dont les manuscrits délabrés attestent le long usage.

La tradition reste à peu près la même. Comme on n'a plus guère de modèle dramatique français, on emprunte une histoire quelconque, un roman de chevalerie de la Bibliothèque bleue, les Quatre Fils Aymon, par exemple, ou une histoire du Père Cerisier, *Hirlande ou l'innocence couronnée* (1640), qui donnera naissance au chef-d'œuvre du théâtre breton, *Sainte Tryphine et le Roi Arthur* (seconde moitié du XVIIe siècle).

Encore une fois si la source est française (1), l'œuvre n'en est pas moins originale et bretonne et par les noms des héros et par l'esprit qui l'inspire.

M. A. Le Braz, qui n'a pas eu pour son sujet cet excès de tendresse que Tite-Live reprochait déjà aux historiens de son temps, est forcé de reconnaître que l'imitateur est toujours supérieur à son modèle et que, « pour la solidité de l'action, la variété des caractères, la richesse de la substance dramatique, elle vaut d'être placée très au-dessus de ce que la Bretagne a produit de meilleur en ce genre (2) ».

Malgré la naïveté de la pièce dans le traitement des caractères et la conduite de l'action, il est impossible, même à un lettré, de ne pas suivre avec quelque émotion ces personnages de mélodrame : une pauvre reine (Tryphine), innocente et persécutée ; un mari débonnaire (le roi Arthur), que d'astucieuses manœuvres transforment en tyran et en bourreau ; un traître enfin (Kervoura), qui est le propre frère de sa victime.

Mais ce qui sauve ce mélodrame, c'est une émotion vraie et qui n'a rien de théâtral. Qu'on lise seulement cette plainte de Tryphine qui va mourir, injustement condamnée pour adultère, et l'on aura une idée de ce que peut produire d'émotion un être simple qui parle simplement (3) :

(1) Et elle l'est, si l'on admet la démonstration de M. A. Le Braz, *op. cit.*, pp. 35[illegible] et suiv. ; mais qu'est-ce que ce manuscrit d'Arthur qu'invoque le P. Cerisier ? N'est-il pas d'origine bretonne ? et au surplus a-t-il jamais existé ?

(2) A. Le Braz, *op. cit.*, p. 380.

(3) *Sainte Tryphine et le roi Arthur*, édité et traduit par Luzel, acte 7, Quimperlé, 1863. Je ne parle pas de *Louis Eunius ou le Purgatoire de Saint Patrice*, récemment édité par M. G. Dottin (Paris, Champion, 1910), qui est amplement analysé dans Le Braz, ni du Mystère de saint Crépin et saint Crépinien, édité par V. Tourneur (Champion, 1906).

Comme mon cœur palpite et m'aiguillonne ! Mon temps est fini, cela est évident ! Dieu éternel, et vous, Vierge Marie, ne viendrez-vous pas me donner assistance ? Voilà bien longtemps que je suis misérable et, malade ou bien portante, toujours accablée de peines nouvelles. Jésus, daignez me faire connaître pourquoi vous me laissez si longtemps en peine et désolation. Quand j'aurais renversé et brûlé vos temples saints, profané par méchanceté tous vos sacrements, alors même vous auriez pitié de moi, à me voir souffrir tant de misère.

Roi des étoiles, ô mon Dieu, vous êtes plein de miséricorde et votre bonté est si grande pour les animaux privés de raison. Les petits oiseaux du ciel se réjouissent et chantent votre gloire comme les poissons dans la grande mer et les insectes sur la terre. A chaque créature vous donnez sa part de plaisir et de joie et à cette pauvre femme-ci, vous ne donnez que tourments. Pourquoi suis-je si humiliée et couverte de tant de honte? Pourquoi suis-je condamnée à une mort si terrible ? *Mourir ! mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur ?* Je ne suis pas coupable, vous le savez, mon Dieu ! Vous êtes plein de bonté et vous me laissez en pleurs et je suis innocente ! Ah ! je parle déjà comme une folle ; oui, je deviens folle en songeant que vous aussi vous m'abandonnez, mon Dieu ! Tryphine ! ô pauvre femme, que veux-tu ? Tu veux donc te venger de ton Dieu même ? Non, non, mon Jesus, je vous demande pardon c'est ma souffrance seule qui me fait parler de la sorte.

L'Ange Raphaël lui parle du ciel.

RAPHAEL

Courage, Tryphine, courage !

TRYPHINE

Oui ! mon Dieu ! j'aurai du courage, je souffrirai jusqu'à ce que vous soyez content.

L'ANGE

Il faut souffrir pour conquérir la gloire.

TRYPHINE

C'est ce qui me donne la force de souffrir sur cette terre. Oui, ce qui me donne du courage, au milieu de mes tourments, c'est la pensée que je jouirai un jour des joies du ciel !

L'ANGE

Gloire pour tourments !

TRYPHINE

C'est ce que je demande. Les souffrances de ce monde je ne les crains plus.

L'ANGE

C'est bien, ma fille.

Jamais le théâtre religieux en France n'est monté si haut. Jamais on n'a mieux exprimé les angoisses de la croyante qui, parce qu'elle a trop souffert, en arrive à douter un instant de la miséricorde de Dieu. Où trouvera-t-on un cri pareil à celui-ci : «*Mourir, mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur* (1) ? »

Il y aurait à glaner aussi dans les scènes comiques, plaisantes toujours sans grossièreté et de fine observation. Le valet de chambre dit à la sorcière :

J'aime de tout mon cœur une jeune fille ; elle seule est ma reine et ma dame, et je voudrais connaître un moyen, avoir un secret pour me faire aimer d'elle comme je l'aime.

LA SORCIÈRE

Mon ami, si vous désirez connaître ce secret-là, retirons-nous un peu à l'écart ; allons boire une bouteille à l'auberge et là nous pourrons nous entendre.

Dans un mystère français, l'entremetteuse n'y eût pas mis tant de délicatesse.

En somme je n'oserais pas dire aux lettrés : lisez les *trente-quatre mille cinq cent soixante-quatorze* vers de la Passion de Gréban ou les *quarante-neuf mille trois cent quatre-vingt-six* vers du *Mystère du Vieil Testament*, mais je leur dirai hardiment : lisez la *Sainte Tryphine* dans la traduction de Luzel ou la Passion dans la traduction de la Villemarqué. Laissez-vous aller, oubliez la tragédie antique et la tragédie classique, acceptez Charles Martel comme général en chef des armées de Henri IV (2), laissez Arthur monter en carrosse ou se mettre à la tête de son artillerie, et voyez ce que peut produire un art fruste, quand il est vraiment populaire et sincère.

Populaire, cet art le fut au point de pénétrer dans la moëlle même du peuple, chez qui se recrutaient les auteurs, les copistes, les organisateurs, les acteurs.

Jean Conan, le pauvre tisserand de Ploumilliau, né en 1755, a besogné toute sa vie à composer et à copier à la lueur de la chandelle :

(1) Ces mots avaient déjà frappé E. Souvestre, qui, le premier, révéla dans ses « Dernier bretons » (2e partie, chapitres IX et X) ce théâtre populaire breton. Ce sont des pages à relire.

(2) Dans le Mystère de sainte Geneviève. Cf. Ch. Le Goffic : *l'Ame bretonne*, 1re série, p. 276. Paris, Champion.

Beaucoup prétendent que je suis fou, écrit-il, mais je ne le crois point; car c'est Dieu qui, par sa grâce, m'a inspiré de *renouveler* les vieilles histoires de ses serviteurs. S'il n'y avait des fous de mon espèce, on ne parlerait jamais de ces vieux saints,et moi j'ai toujours été jalousement épris de l'Ecriture,des patriarches, des prophètes,gens savants et sages. Libre à chacun d'agir à sa guise... Tant que Dieu m'accordera vie et santé, je continuerai comme j'ai commencé. J'aurai la consolation, en quittant ce monde, que mon nom me survivra plus de cent ans (1) !

Non! Conan, tu ne seras pas oublié, ni ton émule Jobic Coat, qui mourut en 1858, à 60 ans, et composa plus de trois cents pièces, ni Auguste Le Corre qui, sous Louis-Philippe, dirigea à Morlaix un théâtre rival de celui de Coat, ni les Le Bihan, ni les Le Ménager, générations d'acteurs dépositaires des nobles traditions.

Leur diction monotone et chantante, suivant une invariable mélopée traditionnelle,n'empêchait pas qu'on n'y sentît passer parfois le grand souffle tragique.

Ainsi de ce vieux Garandel, « Homère en sabot », comme l'appelle Luzel, qui, lorsqu'il disait : « Je suis un monarque puissant dans le monde », se faisait acclamer par la foule ; ainsi encore de ce Le Marec, si beau, dans son rôle de Père Eternel, que, lorsqu'on soulevait le voile qui tout à coup le découvrait, un frisson sacré agitait la foule (2).

Gens ignares si l'on veut, mais beaux dans leur passion théâtrale. « Nous n'avons eu la langue affutée à la meule », dit l'un deux dans un Prologue (3), mais la conviction suppléait au reste.

Luzel a raconté pittoresquement, dans la Revue Celtique (4), la représentation de *Sainte Tryphine* à laquelle il assista les 22-23 avril 1878 à Pluzunet (arrondissement de Lannion).

Le théâtre est au fond d'une aire à battre, close de murs, l'estrade sur barriques et sur chevalets à un mètre de hauteur. Elle a quinze pas de longueur sur huit de profondeur. Deux grosses toiles,tendues verticalement au fond, forment coulisse.

(1) Cité par Le Braz, *Histoire du théâtre celtique*, p. 444.
(2) Le Braz, *op. cit*, p. 458.
(3) Le Braz, p. 453.
(4) T. III,pp. 386-394.

A leur jonction passe parfois la tête du souffleur. Les spectateurs huppés, ceux qui payent vingt-cinq centimes, sont sur la scène, comme au grand siècle. La foule au parterre ne paye que deux sous. Quand le souffleur crie : « *scène* », les acteurs se précipitent et dansent une ronde, Dieu voisinant avec le diable et le traître avec les anges. C'est un vieil et absurde usage. Les costumes sont étranges. Si Arthur a une couronne d'or et un blanc manteau fleurdelisé, si Tryphine a sa robe noire et son châle des jours de noces, par contre, Kervoura, le traître, a arboré « un magnifique uniforme de sapeur-pompier de la ville de Paris, avec le casque de cuivre aux armes de la capitale, la tunique serrée à la ceinture, un pantalon blanc collant, les grandes bottes et un sabre de gendarmerie ». Des femmes jouent, c'est une innovation du XIXe siècle, où l'on vit même Félicité Bail, la fruitière, jouer la Sainte Vierge, à Morlaix, étant en état de grossesse.

C'est plus qu'une nouveauté, c'est presque un sacrilège. *Taceat mulier in ecclesia* et, comme le drame est un office, il faut aussi que la femme s'y taise. Il était bien mieux dans la tradition ce paysan, dont parlait d'Arbois de Jubainville (1), lequel joua une fois Notre Dame, ayant passé simplement sur ses habits une chemise de femme, et ayant gardé sur la tête son chapeau à larges bords et à ruban flottant.

Eh bien! malgré ces ridicules, l'harmonie préétablie est si grande entre le spectateur et l'acteur, la bonne volonté si entière de part et d'autre, le don de soi-même si complet que l'art naît de cette entente des cœurs.

Mais si, d'aventure, l'étranger gouailleur s'introduit, le charme est aussitôt rompu. Henri Martin, en 1860, avait été profondément remué par ces spectacles, mais, lorsque Luzel invita les journalistes parisiens à Morlaix, en 1888, pour y entendre une pièce d'ailleurs mal préparée, ils rirent aux éclats et crurent à une mystification.

Luzel pleura sur les ruines du théâtre celtique.

Mais celui-ci n'était point mort.

Plus habiles et mieux avertis, Le Braz, Le Goffic, Emile Cloarec, maire de Ploujean, aujourd'hui député, convièrent les Bretons de Paris à entendre à Ploujean, le 14 mai 1898, la

(1) Rappelé par Ch. le Goffic dans un des plus jolis chapitres de *l'Ame bretonne*, 1re série. « Le théâtre du peuple en Bretagne», p. 278.

troupe du Figaro Parkik, composée de fermiers, de garçons d'écurie et d'apprentis forgerons, qui allaient, devant les décors de Maufra, jouer en plein air la très ancienne *Vie bretonne de saint Gwennolé.*

Alba, la mère de Gwennolé, « avait la lèvre supérieure ornée d'une paire de moustaches rousses qui ne prêtaient guère à l'illusion » et Marcharidic, la servante facile, était un jeune garçon hideux à décourager tous les hommages (1).

Et malgré tout « la journée de Ploujean » — *la Revue Bleue* et *le Journal des Débats* (2) en témoignèrent — fut un triomphe, précurseur d'autres triomphes.

Aussi Gaston Paris (3) put-il, au banquet qui suivit la représentation, prononcer ces paroles véritablement prophétiques :

> La tragédie de saint Gwennolé et les œuvres analogues expriment la religion d'un autre âge. Mais puisque la capacité de sentir et de rendre les formes dramatiques des idées religieuses est dans l'âme du peuple breton, pourquoi ne l'emploierait-il pas à interpréter des œuvres inspirées, par ce qui, d'après Tolstoï, est la religion de notre temps ?... Il me semble qu'il y a là, pour les poètes bretons, une incitation à produire des pièces qui pourront renouveler non seulement le théâtre armoricain, mais le théâtre en général. — S'il en devait être ainsi, le 14 août 1898 marquerait une date mémorable dans l'histoire de la rénovation poétique, et on viendrait, un jour, en pèlerinage à Ploujean, pour y saluer le modeste berceau de ce grand théâtre populaire que les siècles prochains vont peut-être se constituer.

Or, la prophétie, du moins en ce qui touche la Bretagne, s'est accomplie. Le feu qui couvait sous la cendre s'est rallumé.

Un prêtre, l'abbé Le Bayon, a réveillé le génie dramatique breton qui n'était qu'assoupi. Il a retrouvé en lui le secret de cette émotion simple et profonde, de ce comique d'observation si atténué, si fin et si plaisant qui constituaient au théâtre religieux de ses ancêtres une si remarquable originalité.

(1) Voyez l'article de Le Braz dans la Grande Revue du 1er novembre 1898, *La Résurrection du théâtre populaire en Bretagne*, p. 158.

(2) Articles du 24 août 1898 (Albert Prieur) et du 10 septembre (A. Le Braz). Cf. aussi les articles de Le Braz du 24 juin et du 6 août. Il y a eu aussi un compte rendu intéressant de Léon Durocher dans *la Plume* du 1er octobre 1898. *Le Monde illustré* du 20 août donne des photographies de la scène et des acteurs.

(3) M. Le Braz a reproduit en entier ce discours dans *les Débats* du 10 septembre 1898.

Il a retrouvé chez ses acteurs paysans les mêmes dévouements, les mêmes ardeurs, la même foi pour créer le nouveau théâtre de Dieu.

Comment il s'y prit, c'est ce que nous verrons dans la suite de cette petite étude.

GUSTAVE COHEN.

LA MAISON OU EST MORT WATTEAU A NOGENT-SUR-MARNE

—

Acte de baptême de Watteau tiré des archives de la paroisse Saint-Jacques a Valenciennes.

Le 10 d'octobre 1684, fut baptisé Jean-Antoine, fils légitime de Jean-Philippe Wateau et de Michelle Lardenois, sa femme. Signés : le parin, Jean-Antoine Raiche. La marêne, Anne Maillion (1).

A Nogent-sur-Marne, deux plaques en marbre blanc apposées sur les murs d'un parc, 16, rue Charles-VII, et avenue du Val-de-Beauté, rappellent au passant que c'est là que, le 18 juillet 1721, à l'âge de 37 ans, mourut Watteau, le peintre génial et fécond des « Fêtes Galantes ».

Ces plaques ont été apposées à la suite de la délibération prise par la commission départementale des sites et monuments naturels qui, dans sa séance du 23 novembre 1908, a fait classer ce parc parmi les sites à respecter.

A ce moment, ce parc était menacé d'une destruction presque complète par le projet de construction d'un boulevard de 21 mètres de largeur qui devait le traverser.

Des polémiques et des protestations nombreuses s'élevaient dans la presse. Presque tous les journaux, dans des articles des 8, 9, 12, 14 novembre 1908, défendaient le parc menacé.

C'était, disaient-ils, le parc où Watteau avait peint ses dernières œuvres, où le grand peintre était mort.

Aucune preuve pourtant ne pouvait être apportée de cette affirmation.

Toutes ces polémiques et controverses, je ne les rappelle que pour mémoire.

Le maire de Nogent-sur-Marne, M. Emile Brisson, qui avait inscrit la construction du boulevard dans son programme, fit paraître, en 1910, un livre qui eut un certain retentissement.

Dans ce livre, M. Emile Brisson démontre, dit-il, *d'une*

(1) Il est impossible de donner l'acte de décès du grand peintre, les archives de l'état civil ne remontant, a Nogent-sur-Marne, qu'à 1739.

façon irréfutable, que le peintre Watteau n'est pas mort dans la maison, 16, rue Charles-VII, dont le parc venait d'être classé mais qu'il est mort dans une autre maison, aujourd'hui démolie, correspondant au nº 76 actuel de la Grande Rue.

Autant pour servir l'histoire de l'Art que pour éteindre complètement l'ardeur des polémiques qui couvent encore, je vais prouver, *d'une façon matérielle*, que Watteau est mort 16, rue Charles-VII, et que la maison et le parc sur les murs desquels sont apposées les plaques commémoratives sont bien, l'une et l'autre, « la maison et le parc de Watteau ».

D'après un grand nombre de personnes, M. Emile Brisson, avant d'inscrire le projet de construction du boulevard dévastateur dans son programme, avait montré quelques hésitations au sujet de son opportunité, et ces hésitations plus ou moins réelles, on les lui reprochait amèrement.

Il fallait démontrer que ces reproches étaient immérités.

C'est ainsi que parut le livre : *la Maison et le Parc de Watteau*, dans lequel M. Brisson demande, comme conclusion, que les plaques apposées, 16, rue Charles-VII, par le soin de la commission des sites, soient enlevées, et apposées 76, Grande Rue.

Ce que M. Brisson démontre, c'est que M. Lefebvre, intendant des menus et trésoriers de la reine, avait acheté, en 1718, et possédait, en 1721, à Nogent, une propriété dont le parc existe encore et qui correspondait *probablement* au nº 76 actuel de la Grande Rue.

Il aurait dû commencer par prouver que Watteau est mort dans la maison de M. Lefebvre, et c'est ce qu'il ne fait pas, ce que personne ne peut faire.

Il affirme que Watteau est mort 76, Grande Rue, et on doit croire son affirmation.

Voyons ce qu'elle vaut.

Page 38 de son livre, M. Brisson cite ce que dit l'abbé Lebeuf dans l'*Histoire du diocèse de Paris* :

Watteau, célèbre peintre natif de Valenciennes, étant attaqué de la poitrine, M. Le Febvre alors intendant des menus et mort depuis quelques années (1) trésorier de la Reine, lui donna un appartement dans une maison de campagne qu'il avait à Nogent et il y fit venir

(1) M. Le Febvre était mort depuis 27 ans.

Patot, jeune peintre flamand. Le même Watteau y mourut le 18 juillet 1721, âgé de 37 ans, et fut inhumé dans l'église paroissiale.

Et c'est tout.

Le lecteur sera immédiatement convaincu du peu de fondement qu'on peut établir sur cette citation de l'abbé Lebeuf, lorsqu'il saura que le peintre flamand que Watteau fit venir à Nogent s'appelait Pater, et non Patot.

Et puis, s'il faut faire appel à la syntaxe, je ferai remarquer que le pronom y se rapporte non à *maison*, mais à *Nogent*, qui est le dernier nom exprimé dans la phrase citée.

L'abbé Lebeuf écrit donc, en 1755, que Watteau est mort à Nogent ; rien de plus.

M. de Julienne, l'ami intime de Watteau, n'indique qu'une chose : « Watteau est mort à Nogent. »

Gersaint, dont Watteau a peint la fameuse enseigne, aujourd'hui en Allemagne, dit simplement : « Il mourut entre mes bras au dit Nogent. »

Et c'est sur ces textes que M. Brisson conclut dogmatiquement (page 42 de son livre) : « Ce qu'il y a de certain, c'est que Watteau est mort dans la maison de M. Le Febvre. »

A ces auteurs qui ne précisent rien, je puis en opposer d'autres qui ont, en art, une certaine autorité.

Charles Blanc, ancien directeur des Beaux-Arts, fait mourir Watteau chez M. de Julienne en 1721.

Jules Cousin le fait mourir 16, rue Charles-VII, à Nogent.

Siret (*Dictionnaire historique des Peintres*) dit seulement : « C'est à Nogent, où il espérait rétablir sa santé, qu'il rendit le dernier soupir. »

Michaud, *Biographie universelle*, ne donne sur la mort de Watteau que ce renseignement : « Il se retira à Nogent-sur-Marne, près Paris, et il y mourut le 18 juillet 1721. »

Des auteurs cités par M. Brisson et de tous ceux qui ont donné quelques renseignements sur la mort du peintre, on ne peut que conclure, avec le bon sens, sans pouvoir préciser, jusqu'ici, la maison, que Watteau est mort à Nogent.

En affirmant, sans preuves, que Watteau est mort dans la maison de M. Le Febvre, M. Brisson a commis une erreur capitale ; mais d'autres erreurs ont été commises par lui. L'une même a une importance telle que je laisserai au lecteur le soin de la juger.

Page 62 de son livre, M. Brisson écrit :

Nous avons découvert aux Archives nationales, série S, n° 1864, un plan sur lequel sont écrits, à l'endroit où se trouve actuellement la maison de Mme Veuve Pagis, Grande Rue, n° 76, les mots : *Propriété de M. Lefebvre* (1).

J'ai eu moi-même la curiosité de voir ce plan aux Archives nationales et j'ai, en effet, constaté que les mots manuscrits : *Propriété de M. Lefebvre*, existent.

Mais j'ai également fait d'autres constatations intéressantes.

1° Aucun des tenants ou aboutissants, sauf celui de la Grande-Rue, indiqués dans l'acte d'achat Lefebvre du 23 août 1718, ou dans la déclaration de propriété de Lefebvre fils du 9 août 1733, ne figure dans le plan. M. Doucet n'y est pas ; nulle part on ne trouve un jardin appartenant à dame de Frémont ; enfin, Claude Héricourt et sa femme n'avaient pu vendre à M. Lefebvre une partie de pré qui ne leur appartenait pas puisqu'ils ne l'avaient qu'en location. (Voir les baux, Archives nationales, série S, n° 1864.)

Et je me suis alors demandé : Est-ce bien là la maison de M. Lefebvre ?

Sur ce plan, dont M. Brisson affirme donner la reproduction exacte, M. Brisson met :

Inscriptions au verso du plan :
Plan de la terre et seigneurie de Nogent-sur-Marne.
Chapitre Saint-Louis du Louvre.

1725

Pour les chantres, chanoines du chapitre de Saint-Maur-des-Fossés, demandeurs.

Signatures.

PREMIER RESSAC BESNARD

Je tiens à rectifier : cette rectification est nécessaire.
L'Inscription exacte est la suivante :

Plan de la terre et seigneurie de Nogent-sur-Marne.
Chapitre Saint-Louis du Louvre.

(1) Ce plan, trop vaste pour être reproduit ici, est annexé au livre : *la Maison et le Parc de Watteau* ; je prie le lecteur de vouloir bien s'y reporter.

Pour les chantres, chanoines du chapitre de Saint-Maur-des-Fossés, demandeurs.

C/ GEORGES défendeur.

Signatures :

PREMIER RESSAC BESNARD

Aucune date n'est portée sur le plan, aux Archives nationales. Les signatures qui semblent authentiquer le plan sont les signatures de trois chanoines du chapitre de Saint-Maur, dont l'un, Ressac, était à Nogent le fondé de pouvoir du chapitre, à la fin du XVIIe siècle.

L'absence de date sur le plan, la suppression par M. Brisson des mots *C/Georges défendeur*, m'ont intrigué et j'ai cherché à dater ce plan d'une façon précise et *légale*.

Dans un document qui est conservé, dans la même liasse, aux Archives nationales, j'ai trouvé que le chapitre de Saint-Maur était en procès, en 1695, à cause de bornage, avec le sieur Georges qui possédait des terrains contigus à la propriété du chapitre.

Et j'ai conclu que ce plan, malgré les mots : *Propriété de M. Lefebvre*, a été fait, en 1695, pour le procès du chapitre de Saint-Maur, demandeur, contre Georges, défendeur.

Ma conclusion personnelle ne m'a pas suffi ; j'ai voulu l'étayer solidement.

L'inventaire des Archives nationales (tout le monde connaît la science et les scrupules des hommes qui l'on rédigé) prouve que je ne me trompais pas. J'en donne copie textuelle :

Inventaire S. II. M. Caron

S. 1864 : Plan de partie la seigneurie et terre de Nogent (XVIIe siècle).

Voilà donc le plan daté officiellement. Il n'est pas de 1725, en plein XVIIIe siècle, il est du XVIIe siècle. E M. Lefebvre a acheté sa propriété en 1718 !

Il est vrai qu'on pourra dire : Mais, sur ce plan, il y a également : « *Maison de Mme Fortiat* » et Mme Fortiat n'a été Mme Fortiat qu'en 1725. — Oui, c'est vrai. Mais il y a aussi « Port pignard » et Mlle Pignard n'a été propriétaire qu'en 1792 !

Je laisse au lecteur le soin de conclure.

Continuons :

D'après M. Brisson, l'abbé Secousse, le neveu, aurait vendu toutes ses propriétés de Nogent, en 1736, par un acte

du 25 janvier 1736, reçu par Me Perret, notaire à Paris.

Or, l'abbé Secousse était encore propriétaire de sa maison, rue Charles-VII, en 1743, puisque, le 24 avril de cette année 1743, il signait, avec le chapitre de St-Maur, un traité à propos de la mitoyenneté d'un mur et d'une gouttière (Arch. N. S. 1864).

— Dans une note de son livre, page 46, commentant à sa guise une citation de Gabriel Séailles, M. Brisson écrit : « Ce n'est donc pas pendant son séjour à Nogent, de 1720 à 1721, que Watteau a exécuté : *l'Embarquement pour Cythère* », chef-d'œuvre au musée du Louvre. — M. Brisson se trompe. Le tableau que Watteau présenta à l'Académie, en 1717, était une ébauche de son *Départ pour Cythère*, que ses amis lui avaient arrachée, pour le faire recevoir, malgré lui, et dont l'Académie se contenta. Ce tableau, Watteau le refit ensuite à Nogent et le perfectionna pour M. de Julienne.

La gloire de Watteau n'aura pas à souffrir de l'erreur de M. Brisson.

Watteau a peint à Nogent bien d'autres œuvres qui prouveraient, à elles seules, que la maison qu'il habitait était bien celle du n° 16, rue Charles-VII.

Nous ne citerons que les principales, ayant hâte de produire la preuve décisive.

1° *L'Abreuvoir*, qui est la copie de ce qu'est encore l'abreuvoir, à l'extrémité de la rue du Port, qui portait alors le nom de rue de l'Abreuvoir ;

2° Watteau et de Julienne;

3° Comédiens français, du cabinet de M. de Julienne. Dans ce tableau, on voit des colonnes, des cintres avec des ornements qui se trouvent encore, 16, rue Charles-VII.

On pourrait citer bien d'autres œuvres peintes à Nogent; elles ne nous sont malheureusement connues que par la gravure; elles sont à Dresde, à Berlin, ou à Postdam, dans les galeries impériales.

A la fin de l'année 1720, la maison qui porte aujourd'hui le n° 16 de la rue Charles-VII était inhabitée.

Jacques de la Poire, qui avait acheté cette propriété, le 26 avril 1720, à l'abbé Secousse, était mort quelques mois après, laissant une veuve et deux jeunes enfants.

Sa veuve, Barbe-Marguerite-Perrette Garnier de Grandvil-

liers, se retira, à la mort de son mari, chez son père Armand Josse Garnier, seigneur de Grandvilliers, en Brie. (Le château de Grandvilliers, où se trouve aujourd'hui une ferme, appartenait, il y a une soixantaine d'années, à la famille de Chasseloup-Laubat.)

La maison inhabitée à Nogent fut mise à la disposition de M. Lefebvre pour qu'il pût l'offrir à Watteau lorsque Watteau vint à Nogent.

Watteau ne pouvait, en effet, loger dans la propriété personnelle de M. Lefebvre, à moins d'en chasser le propriétaire. Il ne voyageait pas seul; il était toujours accompagné de ses figurants, j'allais dire de ses acteurs. Il emportait avec lui tout un matériel.

Ecoutez ce qu'écrit, à ce sujet, Charles Blanc :

Sortant des coulisses de l'Opéra, Watteau avait dû emporter bien des choses du théâtre. Il emporta tout le vestiaire afin de ne pas manquer de costumes pour ses personnages.

C'est dans cette propriété, 16, rue Charles-VII, dont le parc s'étendait jusqu'au moulin de Beauté, que Watteau peignit ses dernières œuvres et qu'il mourut le 18 juillet 1721.

Virgile Josz, parlant de la maison de Watteau à Nogent, écrit : « Elle est en arrière du village ; ses jardins descendent en gradins verts presque jusqu'à la Marne. »

Peut-il être question du parc qui se trouvait alors 76, Grande-Rue, qui s'arrêtait à mi-côte? La maison 76, Grande-Rue, n'était pas en arrière du village, puisqu'elle était dans la Grande-Rue, tandis que le parc et la maison, 16, rue Charles-VII, répondaient absolument aux détails et à la description donnés par Virgile Josz.

Au surplus, en 1740, alors que Watteau n'avait pu encore être oublié, puisqu'il entrait dans la gloire, on se montrait du doigt, à Nogent, avec quelque fierté, la maison où il était mort. Comme d'Horace, on pouvait dire de cette maison : *Digito monstror prætereuntium.*

Les amis de Watteau vivaient encore, Gersaint, de Julienne, etc..., et aucune erreur ne pouvait être commise au sujet de la maison qui avait abrité les derniers jours du grand peintre.

C'est alors qu'un artiste de talent, Dupin de Francueil,

grand-père de George Sand, chez lequel fréquentaient Fontenelle, Buffon, Voltaire, J.-J. Rousseau, etc..., pour essayer de satisfaire ses visées académiques, en même temps qu'il grava le château de Chenonceaux, dont il était propriétaire, grava aussi de Watteau : *l'Amour mal accompagné, les Enfants de Sylène, la Vivandière, Départ pour les Iles, Spectacle français*. Il grava également la maison où Watteau était mort à Nogent.

Personne ne conteste l'exactitude de cette gravure, et M. Brisson reconnaît lui-même que c'est bien la maison où mourut Watteau.

Je vais prouver que *la seule maison de Nogent* qui, en 1740, correspondait exactement à la gravure était la maison située 16, rue Charles-VII.

Un plan qui date de cette époque, et que nous avons découvert, qui n'est pas seulement un plan linéaire, mais un plan en relief (*Plan de la Généralité de Paris*, Cartes et Plans. Biblioth. Nat., n° 322), fournira cette preuve matérielle et indiscutable.

Ce plan, admirablement conçu et conservé, bien supérieur à nos modernes cartes d'état-major, représente, sans exception, toutes les maisons de Nogent, en 1740.

Il montre que le parc du n° 76, Grande-Rue, ne descendait pas jusqu'à la Marne ; ce parc était assez restreint et quiconque sait lire dans un plan n'y verra que des terrasses et des parterres de fleurs ; ces parterres n'auraient jamais pu plaire à Watteau, qui n'aimait pas les parcs trop bien peignés et qui n'a jamais peint, malgré sa grâce, une fleur.

Il montre, d'autre part, le parc de la maison 16, rue Charles-VII, planté d'arbres, descendant en gradins verts presque jusqu'à la Marne, s'étendant, par le bas, jusqu'au moulin de Beauté.

Ce plan, enfin, dessine les deux maisons, 16, rue Charles-VII, et 76, Grande-Rue, telles qu'elles existaient en 1740.

La maison 76, Grande-Rue, était composée d'un grand corps de logis au fond de la cour et de deux ailes adjacentes, l'une à droite, l'autre à gauche. Il était, de là, matériellement impossible de voir l'église. (La maison où Watteau est mort n'avait qu'une aile, à droite, en entrant.)

La maison, 16, rue Charles-VII, était composée d'un corps

de logis au fond de la cour et d'une seule aile à droite, en entrant, précisément comme l'indique la gravure de M. Francueil (maison où est mort Watteau). De là, on voyait les bosquets qui entouraient l'église et l'église elle-même à l'endroit précis où elle figure dans la gravure.

Du reste, les lecteurs pourront juger eux-mêmes en confrontant le fac-simile de la gravure de Francueil qui est reproduit dans le livre de M. Brisson, page 39, avec le plan dont je possède la photographie, qui ne peut être reproduite ici. Je rappelle que ce plan se trouve à la Bibliothèque Nationale, département des cartes et plans, n° 322 du catalogue, et qu'il suffit d'une simple autorisation écrite, sollicitée de M. l'administrateur de la bibliothèque, pour pouvoir le consulter.

Je ne parlerai pas des autres ressemblances, notamment des sculptures qui ornent la porte d'entrée; ce serait superflu.

C'est donc à bon droit que la commission des sites et monuments naturels a fait apposer, 16, rue Charles-VII, sur les murs du parc, les plaques commémoratives :

Ici est mort Watteau.

P. MAUREL.

LES BÉRILLE

(*Suite* [1]).

—

V

... Autour d'André, soudain, ce fut la ronde, une ronde d'oiselles lâchées !

Elles étaient descendues, toutes les cinq, en silence, pour le surprendre, car, derrière les rideaux, elles l'avaient aperçu, les yeux vagues, rêvant, son cigare éteint... Elles avaient traversé le vestibule sans bruit, enfermé les chiens, puis, d'un élan, fondu sur le banc, secoué André qui se levait en riant, tandis que les jolies filles, se tenant les mains, formaient la chaîne autour de lui.

« Quand tu diras papa maman tu sortiras... »

Elles chantaient en tournant, mutines, folles de jeunesse, conscientes de leur grâce, et de la beauté du bouquet qu'elles lui donnaient à respirer, avec le parfum de leurs corps frais, les coloris de leurs teints, de leurs bouches où brillaient des dents de jeunes louves.

André tendit les bras, une flamme aux yeux ; un peu de rouge monta sous sa peau halée. Il se vit faune puissant, entraînant ces cinq faunesses ivres, au fond des taillis ombreux, dans les bois sacrés ou les ténèbres des forêts vierges... Il les dévêtirait d'un ordre bref, violentant leur chair délicate, leurs membres fins, tout leur être pâmé.

Muet, il les regardait, grisé, surprenant de la fièvre dans les prunelles de Marie-Louise trop bruyante. Les yeux aigus de Léone le déshabillaient, courant sur son torse droit, sa poitrine large. Les regards ardents de Céline s'accrochaient à ses lèvres, qu'il avait fines sous la barbe noire et bouclée. Derrière ses paupières mi-closes, la petite Rose l'examinait sournoisement ; entre ses cils recourbés, une lueur bleue filtrait vers lui, d'une langueur troublante. Jenny, grise aussi dans la lumière, penchait son buste fin enveloppé de blancheurs transparentes.

(1) Voy., *Mercure de France*, n° 347.

— Grâce... ! cria-t-il... C'est la tentation de saint Antoine cinq fois renouvelée ! Grâce..! Grâce, ou je vais vous embrasser toutes !...

Rose battit des mains.

— Toutes, oui, embrassez-nous toutes, monsieur le Major !...

— En commençant par la plus petite !

André, enlevant Rose à bout de bras, plantait deux baisers sonores sur les joues poudrerizées de la poupée blonde, qui riait comme une gosse heureuse.

— Léone ensuite,par ordre !...

La jeune fille tourna la tête : sa nuque dorée se trouva sous les lèvres d'André.

— Céline !...

Il fermait presque les yeux, pour ne pas voir la bouche qui saignait, humide et prometteuse.

Jenny, en minaudant,lui offrait ses doigts blancs.

— Et encore, faisait-elle, souriante, c'est à genoux que vous devriez, dévotement, baiser le bas de nos robes...

— Et ta sœur !... hurla Rose, en lançant, d'un pied sûr,un ballon qu'elle avait apporté.

Marie-Louise !

André cherchait la jeune fille qui s'étaitesquivée. Il aperçut, assez loin devant lui, la longue silhouette onduleuse. Les volants souples de sa jupe semblaient les pétales de la fleur vivante qu'André eût voulu faucher d'un geste. Derrière le rideau de peupliers masquant la Marne, Marie-Louise descendait la pente douce, retroussant sa robe, d'un mouvement adorable de féminité.

— Marie-Louise !...

L'ayant rejointe, André, très doucement, murmurait son nom près d'elle ; feignant de ne pas l'entendre,elle continuait sa marche vers la rivière, dont l'eau verte semblait un immobile et immense miroir.

Céline et Jenny, au bord du sentier, paraissaient guetter... Léone et Rose se renvoyaient le ballon,étirant leurs membres agiles, bondissantes comme de jeunes chattes au soleil.

— Marie-Louise, vous pourriez me répondre, quand je vous appelle !...

La jeune fille se retourna. Un sourire très doux éclaira son

visage. Elle mentait tranquillement, ne voulant pas avouer qu'elle l'avait très bien deviné derrière son dos. Comme il lui prenait le bras, son pied venant de glisser, elle se recula, refusant son aide.

— Que vous ai-je fait, Marie-Louise, pour que vous ne me permettiez même pas de vous retenir un peu, si vous trébuchiez ?

Les beaux yeux sombres d'André interrogeaient la jeune fille, arrêtée au bord du petit escalier creusé dans le talus.

— Sans reproche, Marie-Louise, mais de toutes vos sœurs, vous êtes la plus farouche... Et pourtant je ne vous ai jamais froissée, il me semble ?

— Je ne tiens pas du tout à ressembler à mes sœurs.

— Et pourquoi vous êtes-vous dérobée, tout à l'heure, à l'embrassade générale ?

Elle ne répondit pas, désigna au loin Céline et Jenny qui agitaient leurs mouchoirs sur la route.

— Tenez, regardez, André, vous allez voir surgir, tout à l'heure, Gaston et Georges aux côtés de Céline et de Jenny ! Dès qu'elles ont su que nous allions à l'Ecu, elles ont fait manœuvrer les signaux...

— Les signaux ?

— Oui, il existe tout un jeu de rideaux et de mouchoirs qu'on accroche ou relève à la fenêtre qui ouvre là, sur le sentier... De cette place, on découvre toutes les maisons voisines, la vôtre, celle de l'oncle de Gaston, la chambre de Georges... Soyez sûr qu'ils ont su tous les deux que nous allions déjeuner quelque part où ils pouvaient nous accompagner !... Comme ils sont à peu près libres en ce moment, ils vont débouler, l'un de la route, l'autre de la Marne ... Tenez, voilà Georges qui arrive dans sa périssoire... Remontons un peu, je veux l'éviter...

C'était au tour de Marie-Louise d'entraîner André.

— Je ne peux pas empêcher Céline d'avoir ce garçon à ses trousses, mais il me dépiaît de paraître l'encourager !

Dans le sentier, Jenny, très animée, parlait avec un jeune homme essoufflé et rouge.

En courant, Céline descendait vers la Marne :

— Voilà Georges, il me prendra dans son bateau...

Céline s'arrêta pourtant dans son élan, s'accrocha à André, soudain suppliante :

— André, calmez Marie-Louise, qui va me faire la tête.... Vous nous comprenez, vous... Vous savez bien que nous ne sommes pas des nonnes, après tout !

Ses yeux ardents caressaient le jeune homme, sans oser regarder Marie-Louise.

— Va rejoindre ton amoureux, grande folle, et tâche de savoir le garder !

André lui pinçait l'oreille en badinant.

Elle fila d'un bond de biche, vers la barque qui accostait.

— Qui vous dit qu'elle n'a pas raison? jeta André, en défi, à Marie-Louise sombre.

Interloquée, la jeune fille commença un mot, s'arrêta, reprit :

— Et celle-ci, elle a raison aussi, n'est-ce pas? et les autres avec elles?... Elle ont toutes raison contre moi !...

André sentit que Marie-Louise suffoquait, indignée, et pourtant envieuse de toute la joie qui rayonnait en Céline, qui montait dans les prunelles de myosotis de Jenny.

— Qui donc t'a téléphoné, Gaston ?

André, avec un bon rire, tendait ses mains au jeune homme un peu confus, qui s'avançait avec Jenny souriante.

— Moi, tout simplement !

La jeune fille répondait pour lui.

— Je vous dis qu'elles ont inventé la télégraphie sans fil !

Marie-Louise, relevant ses jupes, commença à descendre le petit escalier, au bas duquel le bateau d'André était amarré, près de la périssoire de Georges.

— Bonjour, André !

— Bonjour, gamin !

Georges manœuvrait doucement, en tendant la main à Céline, impatiente de s'asseoir à ses côtés.

Rose et Léone dévalaient la pente ; leur courte jupe blanche découvrait, dans le mouvement de la course, leurs mollets nus dans des chaussettes fauves. De hautes bottines de même teinte gainaient leurs pieds nerveux.

— Ne partez pas sans nous ! Ne partez pas !

Le ballon lancé d'une main habile roula dans la barque d'André.

— Doucement, fillettes, doucement...

Le docteur arrêtait les folles qui allaient s'élancer à la suite de leur foot-ball.

André poussait la périssoire où Céline était allongée, les mains pendantes dans l'eau.

— Filez devant, vous nous servirez d'entraîneurs !

Georges, le garçon aux allures de fille offerte, selon l'expression de Jenny, vira lentement vers le milieu de la rivière. Céline, derrière lui, admirait ses mouvements souples, la robustesse de ses épaules d'adolescent musclé. Il n'avait pas vingt ans certes, et n'était que de taille moyenne, mais les sports, son existence de jeune animal libre, avaient développé tous ses membres dans une harmonieuse proportion.

Des cheveux bouclés, d'un châtain très chaud, des yeux gris ardoise, d'expression sensuelle, en faisaient vraiment un garçon séduisant, malgré l'imprécision de son regard.

Un peu plus vieux que Georges, Gaston Desvriès avait une courte moustache blonde, une figure poupine, très fraîche, des yeux innocents et doux qui couvaient Jenny d'un air tendre, naïvement amoureux ...

Marie-Louise regardait le couple sage s'embarquer. Il n'avait rien de commun avec celui que le jouet d'acajou emportait devant elle sur la rivière, étincelante maintenant de tous les ors du soleil, très haut dans le ciel.

— Allons, les petites filles, à vous maintenant, et sans secousse, hein! ou je vous laisse barbotter toutes seules !

André détachait l'amarre qui retenait le bateau à l'étroit ponton, où Marie-Louise demeurait encore, haute statue blanche aux yeux d'énigme.

— Eh bien ! Marie-Louise, faut-il qu'André te porte, criait Rose.

— Marie-Louise, vous voulez que je vous dépose doucement au fond de « la Libellule ». A vos ordres, si cela vous plaît !

André riait, en interrogeant la jeune fille, qui le regarda fixement, remarquant, pour la première fois peut-être, combien le médecin-major était beau ; dans sa carrure athlétique, il avait la beauté sculpturale d'un marbre de Praxitèle. Des flammes intenses jaillissaient de ses yeux noirs, très noirs, ombragés de cils recourbés, brillants comme du jais, ce qui

veloutait étrangement leur expression à certains moments, — à celui où Marie-Louise, en passant, s'appuya, si peu pourtant, sur sa main tendue...

— « Tout de même, pensa-t-elle en s'asseyant au fond de la barque qu'André fit tourner, afin de rejoindre la périssoire de Georges, Léone a peut-être raison... Je le laisse passer, je ne fais rien pour l'attirer, alors que tant de filles et de mères le guettent, lui font des avances ! »

Elle le savait bien : Rose ne mentait pas, quand elle disait que, derrière les rideaux, lorsqu'il allait dans les rues de Saint-Maur, des yeux le suivaient ardemment, prêts à se fermer sous ses lèvres, s'il le voulait, avec ou sans mariage !

Elle regardait Georges à l'avant de sa périssoire, Gaston, ici près d'elle, Jenny à la barre. Elle comparait les couples, en mettant en parallèle celui qu'ils formeraient, André et elle...et confusément elle comprenait qu'il y aurait « autre chose » que la tendresse naïve de Jenny et de Gaston, ou l'animalité de Georges et de Céline, que leur instinct sexuel jetait aveuglément l'un vers l'autre.

A l'avant du bateau, André, le front grave, ramait silencieux. Le corps étroit de Gaston, dont l'aviron suivait docilement le sien, n'empêchait pas Marie-Louise d'apercevoir la face bronzée, les épaules larges du docteur.

Une angoisse la tenailla de contempler ce masque impénétrable ! Comment lire sur ce visage fermé, sous ce front barré d'une ride et qui semblait un mur...

Quoi ? L'avait-il aimée, cette Céleste, cette cabotine dont elle cousait les robes, pour gagner les siennes ! Qu'y a-t-il donc au fond de la nature de l'homme, pour qu'il se laisse ainsi posséder par le démon de la chair, qui le transforme en proie près de la femelle aux aguets !...

— Et pourtant, continuait à songer Marie-Louise, si je me laissais aller dans ces bras forts, où il ferait bon, si bon peut-être s'appuyer, ne serais-je pas à mon tour la proie, dont il jouirait en maître, à son gré, la proie qu'il rejetterait un jour quand il serait lassé !...

« Je ne veux pas servir à un homme. » Que de fois Marie-Louise, initiée par tant de conversations obscènes entendues près des comédiens qu'elle côtoyait en accompagnant Céleste, ne s'était-elle pas répété ce mot, quand l'un des camarades de

l'actrice la serrait d'un peu près à l'ombre d'un portant! « Je ne veux pas leur servir! »

« Même à lui, s'entêtait Marie-Louise, je ne veux pas... » Et son visage se durcissait quand André, levant les yeux, lui souriait, amical.

Elle ne savait pas combien il admirait son profil pur, ses yeux tristes et graves, où nulle passion ne s'était encore inscrite, ce qu'il considérait du reste comme un accident... Que cette fille intelligente, jolie, sensitive, n'eût pas encore aimé, n'eût pas encore, à vingt-six ans, désiré et reçu la caresse d'un homme, lui semblait à lui, médecin, imbu de la nécessité de l'accouplement, un véritable accident dans la nature!

Il trouvait normal que Céline, devant eux, allongée au fond de la périssoire, aux pieds de Georges, semblât la femelle saine, au repos, sous l'œil de son maître.

Il comprenait que Jenny ne pût consentir à aucune promenade, sans avoir près d'elle Gaston attentif et tendre.

Les petites, elles, parlaient étrangement de l'amour! Il sentait qu'elles comprenaient la puissance de l'instinct ruant les sexes l'un vers l'autre. Assises, enlacées, elles babillaient comme des pies, immobiles et droites à l'arrière de « la Libellule » qui glissait sur la rivière moirée comme une carène merveilleuse chargée d'un précieux butin... Sveltes, au-dessus de l'eau sombre, les quatre silhouettes blanches se reflétaient dans le miroir glauque, tandis que, penchées, celles de Gaston et d'André le troublaient du mouvement régulier de leurs rames nageant en cadence.

Le bruit des avirons semblait la chanson de la rivière violée, gémissante sous le double baiser des bateaux qui filaient à quelques mètres l'un de l'autre, frôlant les hautes herbes où rayonnaient les nénuphars étoilés d'or.

Le plateau de Champigny blondit sur le rivage, avec ses champs de blé, fécondés de soleil. L'Ile d'Amour émergea, verte, accueillante et mystique.

Léone, ses larges yeux de noisette mûre noyés de langueur, s'appuyait sur l'épaule de Rose.

— Etre les ondines, dit-elle à mi-voix, continuant un rêve, être les faunesses de l'Ile sacrée, être Sapho, Salomé, Cléopâtre... être la Joconde!

Les prunelles de bluet de Rose se chargèrent de lueurs étranges.

— Etre les sirènes qui mènent vers tous les abîmes...

— Elles vont commencer à divaguer!

Marie-Louise fronçait les sourcils.

Jenny, près de Gaston, murmurait :

— Elles se figurent qu'elles affoleront les hommes avec ces mots-là!

— Croyez-vous, André, qu'elles s'imaginent être les divinités païennes réincarnées!... Oui, rien que cela!... Léone m'a sorti cette bourde un jour...

— C'est possible, fit gravement André, sans s'émouvoir.

— Vous aussi!

Marie-Louise s'indignait.

— Vous n'allez pas les encourager dans leur folie, tout de même, André, prendre au sérieux leurs sornettes! Ou vous seriez aussi malade qu'elles, alors!...

— Pourquoi malade ou fou? Parce que je pense, nous pensons, ces petites et moi, autrement que vous?... Vous n'avez pas, non plus, vous, le monopole de la Vérité! Que restera-t-il d'elles, de vous et de moi, dans quelques années, quand nous serons rendus à la matière? Qu'importe qu'elles soient des vierges folles ou sages... elles sont heureuses, laissez-les!

André avait parlé violemment, âprement, avec, dans la voix, une nuance de rancune qui n'échappa pas à l'oreille de Marie-Louise.

Il semblait lui en vouloir d'être raisonnable!

— Ramasse, mademoiselle Dignité!

— Empêcheuse de rêver en rond!

Léone et Rose envoyaient des baisers au dos d'André impassible.

— Sauterelles! Bécasses!

Jenny s'animait, des roseurs à ses joues de camélia.

— Oui, Marie-Louise, vers tous les abîmes, toutes les défaites, les ondines savent mener les hommes, les vaincre, les dévorer, en vivre!

Léone, avec sa gorge nue où saignait le corail d'un collier étoilé de perles d'or, avec ses beaux yeux agrandis de kohl, ses lèvres peintes, semblait bien la divinité fatale vers laquelle les désirs des hommes allaient se tendre. Ses bras blancs, dé-

couverts, s'ouvraient, gouffre attirant, où des énergies sombreraient.

Marie-Louise ricana :

— Penses-tu, petite bécasse, qu'un homme se laisse prendre comme une alouette? Pendant cinq minutes, peut-être, il perdrait la raison, mais il te filerait vite dans les pattes, ensuite! Vous en avez encore des illusions !

— Marie-Louise, si vous vous obstinez à troubler la fête, je ne vous débarque pas.... Je vous laisse toute seule sur le bateau!... vous entendez, je veux rire moi aussi!.. Dans huit jours aucune voix féminine..... Allons, voilà que je m'attendris.... riez, fillettes ! riez aujourd'hui !....

Une émotion tremblait dans la voix d'André courbé à l'avant du bateau. Marie-Louise, à travers le reproche, sentit le regret de partir...

— Mais oui, il faut rire, être heureuse, il faut se dépêcher de vivre !

Rose et Léone, satisfaites d'être approuvées, ou, tout au moins, comprises par André, l'acclamaient.

— Bravo, monsieur le Major ! bravo !

— Vous devriez nous emmener avec vous là-bas, on vous raconterait des histoires pour vous endormir !

— On chanterait !

— On danserait !

— Plus de corset ! nos corps nus dans quelques mètres de mousseline !

— Un temple ! On nous bâtirait un temple ! avec cinq cavernes de marbres rares !

— Nous en serions les sorcières !

— Nous aurions des serviteurs, des esclaves !

— Plus de charlottes à chichiter ! Plus de béguins à garnir !

— Hé ! là bas ! nous arrivons ; vous avez rudement l'air de vous amuser !

Céline, de la périssoire que Georges dirigeait maintenant vers le bord, agitait son mouchoir.

Dans une couronne de verdure, l'auberge de l'Ecu dressait ses pignons, ses toits aigus aux chapiteaux bizarrement découpés. Elle était garnie de balcons de bois, de lucarnes enguirlandées de lierre, de fenêtres en retrait, à petits carreaux pro-

tégés par des baguettes de bois. Elle avait été, disait-on, un rendez-vous de chasse, sous Louis XIII...

On y dansait maintenant le dimanche.

Les deux bateaux accostaient sous l'œil attentif de l'hôtelier prévenu par André, dès le matin.

Tout était préparé pour recevoir les jolies ondines, qu'on connaissait bien de Saint-Maur à Joinville ! Que de fois les riverains les avaient vues passer sur « la Libellule »,dont elles disposaient complètement pendant les séjours de leur voisin aux colonies !...

La table était dressée sur la terrasse dominant la rivière.Un abri de chaume, tout au long de cette terrasse, protégeait du soleil.

La nappe semée de roses, les flûtes attendant le champagne, un buisson d'écrevisses, tout témoignait de la galanterie avec laquelle André traitait son « équipe ».

— C'est notre déjeuner d'adieu que je vous offre, mes enfants, il faut être gais!...Et ma foi, je suis très content que la télégraphie sans fil vous ait prévenus, tous les deux, dit André en se retournant vers Georges et Gaston, embarrassés devant ces apprêts.

— Je voulais vous emmener ce soir à Paris, afin de finir la journée en famille... mais c'est bien mieux d'être ensemble ici...

— Pauvre vieux ! dire que tu vas recommencer à... bouffer des...jaunes, ou des noires... Ces couleurs-là, vois-tu, ça ne m'allumerait pas...

Georges se frottait à Céline, qui piquait une rose à l'échancrure de son corsage. Ses sœurs l'imitèrent ; sur les peaux brunes et blondes,ce fut la floraison des pétales veloutés, roses, blancs, rouges. Près de la chair pâle de Marie-Louise, ils semblaient saigner, fermant le fichu de mousseline qui croisait sur sa poitrine.

André mit une même rose violente au revers de son veston de toile.

— Il porte tes couleurs, Marie-Louise, c'est un aveu, murmurait Rose, à l'oreille de sa sœur!.... Bécasse ! C'est toi la bécasse !

— Vive André !

— Vive notre cher voisin !

— Notre bon copain !

Les yeux bruns, les yeux de ciel et de bluet, les prunelles de diamant noir, tous les regards étincelaient ; les bouches s'ouvraient, roses et rouges, comme les fleurs qui, sur les gorges, exhalaient leurs parfums ; les mains s'agitaient, mimant des gestes harmonieux, distribuant de la grâce autour d'elles.

André regardait les mouvements, entendait les rires, les voies aiguës, graves, sonores, cristallines ! La jolie chanson qu'elles faisaient à elles toutes, ces voix féminines, dont la musique ne viendrait plus là-bas, bercer ses rêves. Il s'emplissait les yeux du spectacle qu'elles lui donnaient, dans la lumière heureuse de ce décor de verdure et d'eau. Comme les bouchons du vin doré, leur esprit fusait, s'évadait en bonds prodigieux, au gré de leurs caprices. En couplets menus, leur cœur se révéla, apprenant à André le mystère féminin qu'il avait pressenti près d'elles, adolescentes, mystère jamais atteint en ses brèves liaisons. De Céleste, il n'avait connu que la peau magnifique, et, de tant d'autres, un même frisson vite éteint.

Nulle part, il n'avait tenu l'âme féminine, ce qu'elles lui livraient toutes de leur jardin secret.

Marie-Louise, pourtant, ne contait que des puérilités ! De son âme, de ses désirs, de ses émois, de tout ce qui devait remuer ses vingt-six ans épanouis, elle ne disait rien. André sentait qu'elle se dérobait toujours, qu'il ne saurait rien de ce qui se passait derrière cet adorable visage au profil si pur.

Il ignorait que Marie-Louise se faisait la même réflexion à son égard.

N'aurait-il pas dû... oser..., prendre cette vierge, s'en faire aimer quand même, violer cette âme, ce cœur, ce corps !

Dans quelques jours, ce serait le désert de l'eau... puis l'autre !

Une colère le souleva contre cette fille insaisissable, orgueilleuse, qui ne s'abandonnait jamais.

Dans ce cadre exquis, près de ces filles délicates, fines, artistes par l'harmonie de leurs gestes, près de Marie-Louise, il se mit avec rage à évoquer les passantes, étreintes un soir, les passantes aux yeux de stupre, les passantes qu'on culbute au bord d'un lit, les filles !

Il rêva de s'abîmer dans leurs bras, de sombrer dans l'ivresse de toutes les voluptés avant de repartir au Désert.

La voix aiguë de Rose domina le tumulte :

— A Tabarin ! Je veux aller à Tabarin, au bal des demi-Vierges !

— Oui, oui, répéta Georges, un peu gris, le nez dans le corsage de Céline, qui le laissait faire complaisamment.

— A Tabarin, oui, il y a un concours de mollets, je propose les miens !

Léone se levait, montrait ses jambes nues dans les chaussettes fauves.

— Léone ! Veux-tu te tenir !

Marie-Louise rabattait la jupe blanche sur les genoux nacrés de la jeune fille.

— A la Marne !

— Ne tremble pas, Marie-Louise ! Léone montre ses mollets, mais ne les offre pas !

— C'est encore heureux !

— Personne du reste, ici, ne pourrait y mettre le prix !

Rose, très grave, versait du Champagne dans ses fraises.

— Combien ? Je propose une enchère !

André raillait, les petites n'en furent pas dupe.

— Les primeurs n'ont pas de prix !

— Surtout quand elles sont aussi savoureuses !

— Il ne faut pas laisser s'avilir le cours... ni le culte !

— Et combien de fois serez-vous primeur ?

Rose, avec un grand sérieux, répondit :

— Ça dépend de la tête du client !... de son flair... Trois ou quatre personnes peuvent très bien s'illusionner sur l'authenticité d'un fruit ! Pour une centaine de francs, on refait peau neuve... on raccommode les accidents !... Une vieille dame connue très honorablement dans la région, — elle a aidé une ou deux générations à venir au monde, — m'a donné le « tuyau » !

— Elle va bien, ta petite sœur, murmurait Georges dans le cou de Céline.

— Plutôt, oui !

Jenny, sans bruit, suivie de Gaston, avait quitté la table. A travers les arbres du jardin qui entouraient l'auberge, on apercevait sa silhouette blanche; on la vit, un moment, se balancer sur l'escarpolette, que Gaston poussait.

— A Tabarin, pourquoi pas?

Marie-Louise interpellait Rose et Léone, qui effeuillaient sur André les pétales blancs et pourpres de leur corsage.

— C'est dit, hein? Nous raconterons une histoire à maman!

— Tiens, tu te décides tout de même! C'est vrai que tu as des mollets épatants! Tu les montreras?

— Je ne sais pas! Je veux m'amuser!... Vous avez raison, il faut se dépêcher de vivre!...

Marie-Louise, debout, riait, très pâle, riait avec des larmes aux yeux.

Des larmes qui venaient de son rire ou de son cœur?

André se le demandait : une grande pitié le saisit devant la détresse qu'il devinait sous le masque d'orgueil de la jeune fille.

— Marie-Louise, vous avez la fièvre!

Il lui prenait la main, l'entraînait doucement.

— Venez, nous allons marcher un peu, vous vous calmerez.

— Dites tout de suite que je suis grise, vous aurez raison!

Marie-Louise, revenant vers la table, achevait une coupe de Champagne, qu'elle brisa en la reposant brusquement.

Léone secoua sa sœur violemment :

— Non, hein? ne pique pas une attaque, ou je t'arrose tout de suite pour te rafraîchir les idées.

— Laisse-la donc, Léone, notre Marie-Louise se dégèle, nous l'emmènerons à Tabarin demain... Tiens, regarde donc Céline, si elle se gêne avec Georges!

La petite bondit vers le couple qui descendait doucement, amoureusement uni, l'escalier conduisant à la Marne, où les bateaux, amarrés côte à côte, se balançaient dans l'attente.

— On ne va pas s'aimer les unes sans les autres! Céline! Une partie! Envoie-nous le ballon!

Léone rejoignait Rose.

— Laissons-les tous les deux, souffla-t-elle à l'oreille de sa sœur, ils finiront peut-être par s'entendre!

— Marie-Louise n'est qu'une dinde, elle pose!

Les jupes blanches volèrent. Le ballon rebondit, lancé par les pieds nerveux.

Céline et Georges, en se tenant la main, prenaient part à la partie. Agiles et souples, ils formaient un couple bien apparié, comme l'autre, celui de Gaston et de Jenny, qui mar-

chaient dans la verdure, appuyés tendrement l'un à l'autre.

.... — Moi, une attaque de nerfs? répétait à André Marie-Louise, très calme. Je n'ai jamais été si raisonnable, si lucide qu'en ce moment où je vois clair dans la vie... Je pense seulement que je ferais une belle grue, moi aussi... C'est une solution comme une autre, et j'irai certainement demain à Tabarin. Maintenant, si vous y tenez un peu, mon cher, je pourrai vous offrir l'étrenne... la primeur... Si toutefois vous pouvez y mettre le prix, comme dit Rose...

— Marie-Louise, vous tairez-vous!

André, les bras croisés, la regardait, les yeux étincelants de fureur, les lèvres tremblantes.

— Je vous défends d'aller à Tabarin, entendez-vous, je vous le défends!

— Vous dites?

Elle le toisait si orgueilleusement que le cœur d'André, prêt à se donner, se cabra, en révolte. Des mots lui montaient à la gorge, qui ne purent sortir. Marie-Louise, hautaine et froide, le défiait du regard.

Il se leva, tourna les talons, se dirigea vers la rivière, détacha la périssoire de Georges.

— Je viendrai vous reprendre dans une heure, dit-il à Jenny, qui était accourue.

— Il est malade!

— Il est fou!

— Que lui as-tu dit, Marie-Louise?

Léone et Rose interrogeaient la jeune fille, qui demeurait muette et sombre.

— Il est paf, simplement, jeta Céline, il ne faut pas se frapper!

— C'est vrai, tu as raison!

A son tour, Marie-Louise se levait, les yeux froids et durs.

Sa sœur avait vu juste: André, excité par un bon déjeuner, le champagne, la compagnie de toutes ces jolies filles, s'était emporté sans savoir pourquoi! Il reviendrait tout à l'heure, calmé, railleur comme à son habitude.

— Nous l'avons bien été un peu toutes, hein? Il faut l'excuser!

Léone et Rose se poussaient du coude, clignant des yeux vers Marie-Louise.

— Comment donc, le cher homme!

Marie-Louise, ironique, donnait le signal.

— En l'attendant, dérouillons-nous! une partie! allons, les petites!

. Le foot-ball, lancé, toute la bande se mit à courir...

VI

Dans la rue Victor-Massé, une trouée de lumière aveuglante indiquait l'entrée du bal. Des globes électriques flamboyaient entre les draperies décorant le vestibule où s'engouffraient des femmes en toilettes voyantes, des hommes en habit, sous le pardessus de soirée, des jeunes gens en smoking, au revers piqué de la fleur à la mode. En veston et cravate claire, des commis de nouveautés, la canne haute, passaient, l'air arrogant ; des bureaucrates blêmes filaient rapides, le dos rond.

Des taxis, de modestes fiacres, amenaient quelques bourgeoises curieuses, en tailleur discret. En bordure d'une rue adjacente des équipages s'arrêtaient. Les gentlemen, impeccables sous le frac, aidaient leurs compagnes à descendre de l'auto de luxe.

Devant le contrôleur bienveillant, des jolies filles passaient, saluant avec un sourire amical de leurs lèvres peintes. Assourdi par les draperies et le capitonnage des portes, le murmure de l'orchestre achevait de mourir sur le seuil de la façade resplendissante, qui semblait appeler et happer l'oisif en quête de plaisir.

... Elles surgirent du métro de la place Pigalle... Elles surgirent toutes les cinq, les ondines de la Marne. Enveloppées de manteaux de drap noir masquant leurs robes blanches, elles gravirent l'escalier, minces et souples, cheveux de ténèbres et de clarté. D'immenses chapeaux, largement cravatés, les coiffaient, ombrant leurs visages rieurs, inquiets, impertinents.

— Tu es certaine, Céline, qu'André ne viendra pas ?

Marie-Louise, tourmentée, fouillait du regard les alentours de la place.

— Mais puisqu'il est avec Gaston et Georges à Bullier, entêtée ! Voilà deux fois que je te le dis !

Céline, impatientée, relevait sa robe trop longue sous son manteau.

— Tu es agaçante, Marie-Louise ! Tu vas nous gâter notre

plaisir avec tes reculades ! Il fallait rester à la maison, puisque tu as si peur d'être vue à Tabarin !

— Es-tu libre, oui ou non ?

Rose s'énervait devant l'hésitation de Marie-Louise, arrêtée en haut de l'escalier où tourbillonnait la foule.

— Voyons, Marie-Louise, tu sais bien que l'histoire de la répétition des « Vierges mûres » a très bien pris... Le coupon de loge que Céleste t'a envoyé est venu à pic pour convaincre André, maman... Le docteur a autre chose à faire que s'occuper de nous ! Comme il repart dans deux jours,tu parles qu'il va s'en offrir de la petite femme !

— Allons, viens, on nous regarde !

Rose l'attirait,lui montrant Jenny et Céline qui traversaient la place d'un pas sûr.

— Ne restons pas là, nous ameuterions toutes les travailleuses du quartier... Elles se figureraient que nous venons leur faire concurrence, et je tiens à mes yeux,tu sais !

Rose, sur la chaussée, devança Léone, que Marie-Louise suivit.

Si menue dans son manteau, on aurait pris Rose pour une fillette, sans l'éclat de ses prunelles, l'or de son chignon,roulé en ondes soyeuses sur sa nuque frêle.

Des passants se retournaient sur le groupe. On les devinait toutes blanches sous l'enveloppe noire ; les mousselines claires débordaient les manteaux, semblaient vouloir s'envoler.

Léone répondait aux œillades par le geste de son petit doigt ganté, narquois sous son menton.

Devant l'entrée,elles s'arrêtèrent.

— Qui paiera ? interrogea Jenny, toujours calme comme s'il s'agissait d'aller aux Français ou en visite.

— Moi, je n'oserai pas, dit Marie-Louise en tendant son porte-monnaie à Céline. Toutes nos cotisations sont là... Vous savez qu'il faut revenir par le dernier train, ou prendre une voiture pour aller coucher chez Céleste, qui est prévenue.

— Ou se faire offrir à souper, et rentrer par le premier métro, ce qui est encore la meilleure solution, dit Rose très sérieusement.

Marie-Louise lui prit le bras :

— Si tu commences tes sottises, je vous lâche !..

— Allons, hop ! Décidons-nous !

Elles entrèrent, Céline en tête.

Devant le guichet, il y eut un court conciliabule. Céline se retourna, l'air piteux, vers ses sœurs :

— C'est une soirée de gala, il faut payer cinq francs par place !... Qu'en dites-vous ?

Marie-Louise sursauta :

— Non, tout de même, à ce prix, j'y renonce ; je préfère aller à l'Opéra-Comique entendre quelque chose de propre !

Rose haussa les épaules.

Des contrôleurs en habit s'avançaient, souriants.

— Donner cinq francs, et montrer nos figures !

Rose, d'un geste rapide, rejetait son manteau. Du drap sombre, elle surgit, mignonne fleur toute rose dans ses mousselines. Sa jupe courte laissait voir ses pieds d'enfant divinement chaussés de daim blanc.

— Et pour nous, Messieurs, dit-elle en désignant ses sœurs, c'est combien l'entrée ?

Elle était adorable de grâce provocante, et brandissait d'un air mutin le porte-monnaie qu'elle avait repris à Céline.

— Un franc par personne, dit l'un des contrôleurs, en se penchant vers la buraliste.

Triomphante, Rose se retournait vers Marie-Louise :

— Hé bien ! Marie-Louise, qu'est-ce que tu dis de cela ?

— Tu en as un toupet, ma petite !

— Tu crois? fit Rose d'un air ingénu.

Elles pénétrèrent dans la salle éblouissante de lumières.

Débarrassées de leurs manteaux, elles formaient un étrange pensionnat; chaussées de souliers blancs, elles étaient habillées de robes de mousseline échancrées sur la gorge et la nuque. A la taille un ruban étroit, aux teintes vives, tranchait seul l'uniformité de leurs toilettes. Rubis pour Marie-Louise et Céline, bleu pour Rose et Jenny, dont les cheveux si blonds moussaient sous le grand chapeau noir, il était d'un rose défaillant autour de la sveltesse de Léone.

Quand elles apparurent, il y eut, dans la foule des hommes massés près de l'orchestre, un murmure, un mouvement de surprise nuancé d'admiration.

Des regards intrigués se braquèrent sur elles. Derrière des monocles insolents, des yeux s'allumèrent.

Nullement intimidées, Rose et Léone, souriantes, en se don-

nant le bras, s'avancèrent dans la salle, que traversaient les rubans multicolores de serpentins lancés des galeries, d'une balustrade à l'autre. Les lianes souples s'enlaçaient au-dessus des têtes, couraient aux corniches, s'accrochaient aux lustres, retombaient dans la foule, où des mains les happaient, pour encercler des gorges secouées de rires.

Poussées, bousculées par les couples tournoyants, étourdies par l'orchestre aux cuivres sonores, Céline et Jenny, séparées tout de suite de Marie-Louise, essayaient de rejoindre les petites, qui se démenaient au milieu d'un groupe d'habits noirs.

Marie-Louise, isolée, eut un mouvement d'effroi ; puis, comme il avait été convenu qu'on se retrouverait sous l'orchestre, elle se rassura, regarda autour d'elle, curieuse de ce monde dont Léone et Rose peut-être rêvaient d'être les reines !

Quelques candidates au concours de mollets circulaient dans la salle, en sarrau de toile serré à la taille par une ceinture de cuir. Un béret les coiffait, posé de travers sur des cheveux frisés et courts. Des nattes brunes, blondes, rousses, barraient des dos d'écolières grasses. Les jupes découvraient les jambes nues.

Un brusque remous porta Marie-Louise au premier rang des spectateurs qui faisaient cercle autour d'un quadrille dansé par ces écolières, les demi-Vierges du bal... Leurs hautes bottes blanches, jaunes, noires, virevoltaient en cadence dans la lingerie des dessous douteux. Les pieds nerveux se posaient à peine sur le parquet ciré, repartaient, reprenant leur élan, tourbillonnaient, esclaves dociles des maîtres qui payaient.

La même expression morne et veule se lisait sur toutes les faces peintes de ces écolières qui jetaient leur jambe au-dessus de l'épaule de leur voisine, avec un même geste las ; quand un propos ordurier leur arrivait, elles souriaient, complaisantes, de leur bouche trop rouge. Marie-Louise regardait ce spectacle, nouveau pour elle, avec un dégoût croissant. Ces mâles venaient là satisfaire leurs plus bas instincts, les sales luxures qu'ils n'osent pas près de leurs épouses. Elle examinait ces visages de bourgeois laissant éclater toute leur concupiscence : des trognes rouges de commerçants, d'industriels, de mondains blasés ; barbes, moustaches, favoris, mentons imberbes, tout le sexe fort congestionné à la vue des filles

épileptiques, dont les aisselles suaient des parfums violents.

Marie-Louise pensa un moment qu'elle allait gifler l'un de ces hommes, qui, détournant ses regards des danseuses, la fixait de ses deux gros yeux ronds, ses mains courtes et grasses à plat sur son gilet barré d'une massive chaîne d'or.

Des rougeurs montèrent aux joues de Marie-Louise, qui se recula, heurtant un gentleman à l'habit fleuri d'un hortensia bleu. Elle s'excusa, le gentleman sourit, se pencha, eut un petit claquement de langue approbateur, lui prit le menton d'un geste familier. Elle sursauta.

— Non, mais ! Je n' « en » suis pas !

Elle désignait le troupeau humain qui se trémoussait, obscène, sous leurs yeux.

— Ah !.. bien !.. Pas encore, vous voulez dire !.... Je repasserai !

Et l'homme, ironique, se perdit dans la foule.

Comme elle se dirigeait du côté de l'escalier, cherchant un coin pour se mettre à l'abri de la bousculade, un grand gaillard, nu-tête, les cheveux longs et bouclés, lui tendit les mains :

— Un tour de valse, belle enfant, vous devez glisser admirablement !

— Moi, dans vos bras !

Et, légère comme une biche effarée, elle s'enfuit, laissant l'homme ahuri.

Elle escaladait les marches, vision blanche qui disparut soudain.

Aux galeries, des couples consommaient des boissons multicolores dans des verres de formes variées. Une femme demanda un franc à un vieux monsieur pour acheter des bonbons; une autre, qui passait, tendit la main :

— Deux sous, moi, je voudrais une orange.

Un nègre habillé de rouge offrait une corbeille.

Le vieux, placide, distribuait la menue monnaie puisée dans son gilet blanc. Sa main distraite s'égarait sur la croupe de la fille qui souriait.

Appuyée à la balustrade où couraient les lianes de papier jaune, vert, rouge qui traversaient la salle en tirebouchonnant, Marie-Louise regardait le tourbillon sous ses yeux. Une fine poussière montait, impalpable encens de la foule, vers les

lumières ; les cuivres déchaînés versaient leur ivresse rythmée sur les couples, et la jeune fille reconnut Rose et Léone, qui bostonnaient avec de tout jeunes gens. Silhouettes blanches, habits noirs, tournaient, glissaient, s'élançaient, s'épousaient. Un groupe d'hommes faisait cercle autour de Jenny et de Céline qui dansaient ensemble. Sous la tignasse sombre et crépelée, les yeux ardents de Céline ne perdaient pas de temps... Jenny, un peu rose, valsait, l'air candide et doux. Des femmes, en passant près du couple féminin, le bousculaient, hargneuses.

Puis, soudain, il y eut une rumeur, des oh ! d'admiration, des cris, un sifflet, des bravos... Marie-Louise tourna la tête vers le coin d'où partaient les exclamations, et brusquement, suffoquée, elle se rejeta en arrière... regardant quand même !

Rose avait laissé crouler ses cheveux... Le long manteau d'or l'habillait toute, vaporeux et fluide comme du métal en fusion. Un halo de lumière nimbait la mousseline de sa robe soulevée ! Un afflux de convoitises des deux sexes montait vers elle, s'accrochait à ses chevilles fines, à sa gorge d'enfant. Des vieux, en arrêt sur son visage, où le ciel rayonnait par ses yeux, tendaient, baveux, leurs mains tremblantes vers l'éblouissement blond qui passait... Une femme, en tailleur et col droit cravaté de rouge, la dévisageait avec insistance derrière son face-à-main.

Un sourire angélique aux lèvres, la petite valsait, sans paraître se soucier du tumulte grandissant autour d'elle. Avec une souplesse de roseau, son corps s'abandonnait, lascif, entre les bras qui l'emportaient dans un tourbillon de jupes blanches poudrées d'or !

Elle valsait, aérienne, et Marie-Louise, épouvantée de tout ce qu'elle lisait sur son visage de vierge peinte, et dans les yeux de lumière de Léone pâmée sur la poitrine de son danseur, s'apprêtait à descendre pour faire cesser ce spectacle, quand une main lourde s'abattit sur son épaule... Elle se retourna, effrayée : André Vignolat était devant elle !

André, pâle comme elle ne l'avait jamais vu... André, ses épais sourcils contractés, était debout à ses côtés, tout tremblant de fureur contenue.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

Sa voix, assourdie pourtant, avait un éclat métallique.

— Qu'elles y soient, elles, je ne m'en étonne pas! Mais vous, Marie-Louise! Comment avez-vous pu vous laisser entraîner dans ce lieu infect? Est-ce donc vrai que vous vous essayez à devenir une grue?

Il lança le mot avec un mépris si profond que Marie-Louise en fut atteinte dans son orgueil, songeant à ses sœurs engagées déjà sur la pente où la vie les poussait, consentantes ou rétives... Une révolte gronda, en son âme irritée, contre ces hommes qui la laissaient sur le chemin, alors qu'elle ne demandait pas mieux que d'être l'épouse appuyée au bras d'un seul, au lieu de devenir le jouet de tous!

— Vous n'avez pas le droit, André, de mépriser ces femmes dont vous vous servez et dont vous reconnaissiez, hier encore, la nécessité sociale!... Ils vous ressemblent, André, tous ces hommes empressés autour de leurs victimes! Tant pis pour eux, si elles se vengent quelquefois, et deviennent à leur tour des bourreaux!... Je souhaite presque que la beauté de Rose et de Léone donnent aux petites la revanche de toutes les humiliations que nous avons dû subir, depuis qu'il n'y a plus d'homme à la maison!

Les mots couraient, cinglant André, le bouleversant de remords devant la rage froide avec laquelle Marie-Louise, les dents serrées, parlait.

— Mais regardez-les donc, faisait-elle, en attirant le docteur sur le rebord de la balustrade, d'où ils dominaient la cohue. Regardez-les comme ils vous ressemblent, ces mâles qui tournent autour des petites, ou suivent le sillage de ces filles déguisées en écolières vicieuses!... Tenez, celui-là, en arrêt devant cette gosseline brune aux cheveux plats, il est jeune, comme vous, il est intelligent peut-être... riche sans doute... Il vient ici chercher une sensation pourtant!

— Marie-Louise, je vous en prie!

— Non, je ne me tairai pas! Vous n'êtes pas en droit de nous juger!... vous qui êtes incapable de faire une femme heureuse!

— Qu'en savez-vous?

Les yeux fous, il lui serrait les poignets. Elle se retint pour ne pas crier, le brava:

— Tous les mêmes!... tous! Vous êtes pétris de la même

boue... Les mêmes instincts de bêtes grondent en vous, assez puissants pour faire vivre toute cette armée du vice, alors qu'une foule de malheureuses crèvent de faim, vertueuses. Vertueuses ! Il faut avoir les moyens de l'être ! C'est un luxe qui n'est pas à la portée de tout le monde !

Marie-Louise riait nerveusement, essayant de dégager ses mains de l'étreinte d'André.

— Vous me faites mal, lâchez-moi ; et allez-vous-en !

Des hommes passaient, regardant curieusement cette jolie femme malmenée par son seigneur sans doute...Quelques-uns sourirent.

André s'irrita.

— Oui, allons-nous-en, Marie-Louise, je vous en prie, sortons !

Une détente s'opérait chez la jeune fille, qui trembla soudain de tous ses membres ; un brouillard passait devant ses prunelles ternies ; elle s'accrocha au bras d'André pour ne pas tomber.

— Marie-Louise, je ne veux pas que vous ayez mal, venez vite !

La voix douce d'André la ranima.

— Sortons, j'étouffe !

Il l'emportait, bousculant des couples qui grommelaient des injures à ces amants impatients.

— Mes sœurs, André, il faut les prévenir !...

Il hésita, cherchant des yeux les petites qui dansaient toujours au milieu d'un cercle d'admirateurs.

— Jenny !

Marie-Louise attrapait au vol sa sœur, que Céline pilotait avec autorité.

— André !

Les jeunes filles rougirent, puis, devant la pâleur de Marie-Louise, elles s'effrayèrent :

— Tu es malade ? Tu veux rentrer ?

— Non, ce n'est rien, un étourdissement... j'ai un peu mal à la tête, je vais sortir avec André, l'air me fera du bien... Je reviendrai vous chercher à minuit.

André, muet, l'entraînait vers le vestiaire. Elle s'abandonnait docilement, sans force ; désemparée depuis son entrée dans le bal, où elle s'était sentie perdue, en détresse, il lui sem-

blait qu'au centre du tourbillon fantastique où elle était roulée, piétinée, une main puissante l'arrachait de la mêlée !...

Elle s'appuyait, confiante, aux mains d'André, se laissait mettre son manteau que le docteur attachait avec la hâte fiévreuse de masquer ce beau corps,auquel il n'osait pas toucher, lui, et que les hommes, ce soir, avaient convoité !

Sur le trottoir, dans la nuit de Montmartre illuminé, il se demanda où il irait pour être un peu seul avec Marie-Louise. Déjà calmée par l'air, elle respirait mieux, à l'abri de la poussière, l'encens humain dont elle venait d'avoir la nausée.

Un auto-taxi en maraude les recueillit. André, au hasard, donna l'adresse du Grand-Hôtel, dont il aimait le hall de verdures.

Pendant le trajet il ne desserra pas les dents. Enfoncé dans un coin de la voiture, s'éloignant de Marie-Louise pour ne pas respirer son parfum, ni sentir la tiédeur de sa chair, il s'appliquait à ne rien laisser voir de l'émotion qui l'étreignait. Il ne l'avouerait à cette fille orgueilleuse que le jour où elle viendrait à lui, vaincue... Entêté et tenace,il se cramponnait à ses théories : il voulait être souhaité comme amant, avant d'être voulu pour mari !

S'il n'avait écouté que ses instincts de bête, il se fût rué sur cette fille, qu'il devinait passionnée sous sa froideur. Il l'aurait prise, emportée, violée en sauvage... Mais il s'agissait pour lui d'établir un bonheur durable,qu'il voulait délicat et raffiné... Oh ! le cri de triomphe qu'il aurait alors,quand cette vierge frémissante, la chair et l'âme exacerbées par l'attente, lui tendrait les bras, s'offrirait, lui demanderait de la prendre enfin !...

Aucune des jeunes filles qu'on lui avait présentées n'aurait été capable d'un tel geste ! Convenablement innocentes, elles auraient attendu,simplement curieuses, la révélation d'un mystère qu'André aurait traduit sans élan...

Marie-Louise seule, librement élevée dans la nature,pouvait lui donner cette sensation de volupté intense dans l'amour. Elle seule pouvait concevoir la beauté d'un tel don ! Devant son orgueil vaincu il désarmerait, se sentant capable de l'aimer toute une vie ! Mais il voulait jouir de cette défaite lentement amenée en créant autour d'elle une affection loyale et forte.

L'auto, en s'arrêtant,le tira du rêve qui éclairait sa route.

Il aida Marie-Louise à descendre. La petite main de la jeune fille, dans la sienne, fit courir un frisson sur l'échine d'André. Il traversa le vestibule, le hall immense, pénétra dans une salle à peu près déserte, où quelques étrangers fumaient, lisaient, bavardaient discrètement au son d'un orchestre invisible.

André et Marie-Louise derrière un paravent s'isolèrent devant un thé, des gâteaux. Ils firent des gestes rituels, en silence, absorbés par ce qu'ils allaient se dire enfin !

Marie-Louise, les yeux fixes, regardait la mosaïque du tapis, espérant un miracle...

— Marie-Louise, écoutez-moi !

Elle releva la tête, vit les beaux yeux sombres d'André étinceler, verser sur elle le philtre très doux d'une caresse immatérielle ; ses paupières battirent, elle trembla.

— Ecoutez-moi, Marie-Louise, je vais repartir dans deux jours aux colonies... je voudrais vous savoir heureuse...

— Heureuse, moi !

Elle éclatait d'un rire douloureux qui se répercuta dans cœur d'André en une pitié profonde.

— Vous pouvez l'être si vous le voulez, Marie-Louise !

Il parlait d'une voix nette et calme ; la jeune fille surprise se demandait ce qu'il voulait dire. Il partait dans deux jours, elle ne pouvait pas être heureuse puisque...

Elle n'acheva pas sa pensée, André continuait :

— N'avez-vous jamais songé à vous créer une situation indépendante, hors de votre famille, de vos sœurs, de cette ambiance où vous vous déprimez en vous stérilisant ? Ne serait-ce pas un peu de bonheur, Marie-Louise, que de vivre seule, chez vous, avec des moyens d'existence que je puis vous aider à acquérir ? Car je vous affectionne vraiment, et je souffre de vous savoir malheureuse !

Elle espérait d'autres mots ! Une tristesse sourde l'envahit, avec un mauvais orgueil.

— Qu'en savez-vous ! jeta-t-elle fièrement, reprenant l'exclamation d'André.

Il hocha la tête, incrédule.

— Pauvre petite ! Vous ne trompez que vous ! Croyez-vous que je ne sais pas tout ce qu'il y a d'angoisse derrière vos rires, votre ironie, votre hostilité même ! Croyez-vous que j'ignore quelque chose de la comédie douloureuse qu'est votre

vie entre vos sœurs égoïstes, votre mère puérile, et Céleste et les Pajol et le beau Vineuse, et tout ce monde de cabotins, dans lequel vous passez une partie de votre existence ! Comment voulez-vous que je ne m'inquiète pas de la promiscuité où se ternit votre âme, quand vous rôdez dans les coulisses d'un théâtre à la remorque de la mère ou de la fille ! Quels gens vous frôlent en passant, quels vices, quelles tentations, peut-être ?...

— Aucune, je vous assure, André... Les grimaces de ces pantins me font sourire, simplement !... Je travaille, je couds, je marche, je vis près de Céleste sans la voir... Je n'entends rien, je fais ma besogne comme une machine fonctionnerait !

Marie-Louise, les yeux lointains, cherchait la lueur sur la route... L'âme d'André rayonnerait-elle pour elle dans la nuit où la jeune fille agonisait ?

Elle avait rejeté son manteau ; son buste se dressait, drapé dans les mousselines claires du corsage. Sous le tissu léger, André percevait le frémissement de la poitrine soulevée par le rythme de la respiration.

— Mais vous existez pour les autres, Marie-Louise ! Vineuse a des amis qui viennent chez Céleste ! Vous n'êtes pas une machine pour leurs regards qui vous dévêtent, peut-être ! Le père et la mère Pajol admettent l'amant de leur fille dans leur propre demeure. Ils n'ont aucun sens moral, aucune dignité dans leur vie, vous le savez bien ! Et c'est dans ce milieu que vous gaspillez tous les jours plusieurs heures précieuses de votre jeunesse saine, qui se gâtera si vous n'y prenez garde, au contact de tous ces vices !.. Marie-Louise, croyez-vous que votre père eût toléré pour vous ce genre de relations ?

Au souvenir de son père, une larme glissa sur les joues pâles de Marie-Louise. Elle regarda André avec des yeux de reproche.

— Ne me rappelez pas le passé, puisque je suis condamnée à cette boue.

André lui prenait les mains, ses yeux plongeaient dans ceux de Marie-Louise avec une telle douceur qu'elle se troubla, tourna la tête pour dissimuler son émoi.

— Non, Marie-Louise, ne me dérobez pas vos yeux, regardez-moi !... J'ai le droit de vous parler en bon camarade soucieux de votre avenir : il n'est pas près de Céleste, ni près de vos

sœurs… Ecoutez-moi, une idée m'est venue qui arrangerait les choses : voulez-vous faire les études nécessaires pour devenir sage-femme ? il en est encore temps ; vous avez vingt-six ans, vous entreriez à la Maternité, où j'ai des camarades ; vous y seriez dans une atmosphère sympathique. Je couvrirais tous les frais de vos études, ceux de votre installation quand vous auriez votre diplôme…Marie-Louise, ne prenez pas cet air farouche, répondez-moi!…Cela vous irait-il ?… Non ?… Que croyez-vous ?… Oh ! non! dites, vous n'avez pas eu cette vilaine pensée?…

— Si… fit lentement la jeune fille, les paupières baissées, vous y mettez des formes, simplement… Mais vous m'achetez comme l'aurait fait n'importe quel homme auquel j'aurais pu me vendre ce soir, si je l'avais voulu… Mais vous savez, André, j'aimerais mieux subir la brute quelconque qui passe dans la rue que me prostituer à vous !

Elle se leva, livide et chancelante. André crispait ses ongles dans la paume de ses mains avec un besoin fou de briser quelque chose.

Elle ajouta encore d'une voix sifflante :

— Le docteur Larcher, qui soigne Céleste maintenant, a liquidé de cette façon sa petite maîtresse de son temps d'étudiant…une jeune servante de brasserie, par hasard intelligente. Quand il s'est marié, l'année dernière, avec l'une des plus grosses dots de la Varenne, il a installé son amie comme sage-femme dans le pays…Ils s'envoient réciproquement des clients : c'est touchant !… Toutes les maîtresses d'étudiants finissent comme cela, accoucheuses !… La profession ne me répugne pas, mais ce n'est pas de vous que j'aurais voulu tenir les moyens d'y arriver !

Elle s'interrompit :

— Levez-vous, André, et reconduisez-moi à Tabarin ! Mes sœurs doivent être inquiètes.

Les coudes sur la table, il haussait les épaules. Que lui importaient les autres puisque la seule en qui il espérait se cabrait dans son orgueil et repoussait l'aide offerte.

— En effet, Marie-Louise, dit-il très bas, il n'y a plus rien de bon ni de propre en vous ! C'est la boue qui monte et vous submerge… Il y a quelque chose de définitivement pourri dans votre cœur. Vous ne croyez plus à un sentiment loyal

et désintéressé. Je vous offrais mon concours, ma bourse, mes conseils, sans arrière-pensée, comme j'aurais coupé un fruit en deux pour vous en donner la moitié. Sans être riche, vous savez que je ne dépense pas ma solde, aux colonies. Je pouvais donc disposer d'une certaine somme pour vous retirer de l'ennui, et d'une situation pénible et dangereuse, selon moi. Vous avez répondu à cette offre par la plus vile des suspicions... Comme si je n'aurais pas pu vous violer, il y a longtemps, si je l'avais voulu !...

La voix sourde, haineuse, tordant les bras de Marie-Louise, André répéta :

— Si je l'avais voulu... Osez donc le nier, Marie-Louise, que je vous aurais eue, hier, et à bien d'autres heures encore, si je l'avais voulu !

Il la lâcha, murmura lentement :

— Mais je—ne—le—veux—pas !

Ils restèrent silencieux, les mains rivées au corps, les yeux perdus en eux, sans se voir, alors qu'un mouvement aurait pu les joindre définitivement peut-être. Les violons pourtant parlaient de baisers dans une valse lente. Des couples entraient, rieurs ; des femmes endiamantées sous leur capuche de soirée se pendaient aux bras de leurs compagnons.

André sortait de sa torpeur. Il se leva, consulta sa montre.

— Il est temps d'aller rejoindre vos sœurs, fit-il, la voix brève.

Ils sortirent. Le boulevard, violemment éclairé, regorgeait de promeneurs.

La nuit tiède était parfumée de femmes et de printemps. André se sentit seul dans la foule indifférente. Il allait partir demain, inquiet de Marie-Louise, de la vie de cette belle fille sur laquelle les passants se retournaient. Il se sentait énervé, n'ayant pu résoudre le problème de leurs deux avenirs.

Il fit signe à un cocher : il avait hâte de mettre Marie-Louise en voiture pour se sauver d'elle. Il ne pouvait plus supporter le frôlement de ce corps qu'il désirait éperdûment, en cette nuit heureuse où des amants passaient enlacés.

— Je ne vous accompagnerai pas, Marie-Louise... Je ne veux pas rentrer tout de suite, la voiture va vous conduire doucement jusqu'à Tabarin, où vous prendrez vos sœurs...

Il glissa une pièce dans la main du cocher.

— Adieu, Marie-Louise, je ne vous reverrai pas... Je pars après-demain... Je n'irai pas chez vous... Vous m'excuserez... Je ne veux pas que votre dernier au revoir me soit donné devant des indifférents...

Il se tenait debout, sur le marche-pied. La jeune fille grelottait, malgré la douceur du ciel étoilé.

Il se pencha, cherchant ses yeux dans l'ombre. Sa tête s'inclina vers le visage blanc, où lentement une larme glissait, qu'il recueillit entre ses lèvres.

— Marie-Louise !

Sa bouche aspirait le souffle, la vie, toute l'âme de la vierge douloureuse.

— Aimez-moi bien, Marie-Louise, croyez que je le mérite...

André, se rejetant en arrière, disparut dans la nuit du boulevard, dans la nuit voluptueuse...

VII

Dans la lumière froide d'une journée de décembre, Marie-Louise se hâtait, courbant les épaules sous la bise cinglante qui lui mordait le visage ; elle marchait sur le boulevard, indifférente aux regards des passants.

Paris lui semblait morose, malgré l'étincellement des magasins élégants, éblouissants d'étalages raccrocheurs, où la tentation, embusquée sous les dentelles et les soieries précieuses, guette la femme qui passe.

Elle marchait en aveugle qui ne veut rien voir, songeant avec lassitude à l'escalier qu'elle allait gravir tout à l'heure, comme la veille, comme tous les autres jours. Elle entendrait Céleste lui demander, sur un ton nonchalant, des nouvelles de Saint-Maur, soupirer sur la sottise des Directeurs qui ne savaient pas utiliser son talent, dauber sur les bonnes petites camarades, conter le collage de la grosse Z.. ou les béguins de la grande Y... !

Toute l'année, après le travail du matin fait en commun à la maison, Marie-Louise accomplissait ce même trajet, pour écouter les mêmes mots, avoir les mêmes gestes, regarder la même comédie se dérouler tous les soirs, entre Céleste, sa mère, le beau Vineuse et, quelquefois le père Pajol, dans l'intervalle de deux voyages !

Parmi la foule indifférente ou hostile, Marie-Louise marchait, insensible, courbée sous le poids de sa destinée marâtre! Faudrait-il donc toujours aller sans guide, sans ami, sans espoir? Une immense tristesse noyait son âme, avec l'angoisse de suivre une route sans issue, une route interminable qui s'allongeait, sombre et déserte devant elle... Une lumière clignotait bien dans la nuit où son cœur se débattait, mais elle était si pâle, si lointaine, qu'elle semblait se diluer, s'éteindre dans l'espace!...

— « Aimez-moi bien, Marie-Louise, croyez que je le mérite! »

André Vignolat, au lendemain de la soirée où il l'avait surprise à Tabarin, était reparti de Saint-Maur, lui laissant ce mot étoilé de son large paraphe, ce mot qu'il avait déjà murmuré quand il l'avait mise en voiture.

Ouvrant sa fenêtre, le matin, elle avait trouvé le billet parmi les glycines... De l'autre côté du chemin, la maison était close, vide derrière ses volets fermés... La haute silhouette d'André ne surgirait plus dans l'allée voisine. Le bateau blanc ne viendrait plus, silencieux, s'amarrer au vieux ponton d'où le jeune homme hélait ses petites amies; un autre navire monstrueux l'emportait au delà des océans!

« Aimez-moi bien, Marie-Louise, croyez que le mérite! »

La phrase s'incrusta dans son cœur pour y vivre deux ans!

A chaque escale du bateau qui cinglait vers Madagascar, Marie-Louise recevait un mot amical, un bonjour presque tendre. Puis, dans la brousse, André fit le journal de sa vie. Jamais un courrier n'arrivait sans apporter à Marie-Louise l'écho de cette pensée lointaine qui s'était un moment penchée sur la sienne. Jamais pourtant il ne faisait allusion à cette soirée où l'émotion de la retrouver à Tabarin s'était achevée sur leurs lèvres rejointes dans le baiser violent, dont la jeune fille, à travers le temps et l'espace, conservait encore le souvenir. Il paraissait avoir oublié la méfiance de Marie-Louise, ses injures, ce baiser même...

Un mutisme, dont elle ne comprenait pas la cause, voilait cette âme qui avait semblé se livrer une heure...

Imitant sa réserve, Marie-Louise répondait à André en notant les menus faits de son existence.

Encore l'hiver à passer, puis le printemps. Elle aurait vingt-huit ans quand André reviendrait... Quelle décision prendrait-elle alors? Car elle sentait bien que sa destinée était en lui, malgré ce lourd silence qui l'enveloppait comme d'un manteau de glace, comme la bise cinglante qui lui faisait courber les épaules. Dans le jour sans lumière, elle passait sur le boulevard, silhouette élégante et tragique, le masque pâle, une meurtrissure aux yeux, une tristesse poignante sur son visage douloureux.

— Tu es en retard, Marie-Louise, cria l'actrice, quand la jeune fille entra dans le petit salon banal, blanc et or.

Au piano, elle étudiait, avec plus de ténacité que d'harmonie, une de ces valses lentes dont les nerfs féminins raffolent.

— Oui, j'ai manqué un train aujourd'hui, répondit Marie-Louise en se débarrassant de son manteau.

Céleste fermait le piano, se tournait sur son tabouret, regardait.

Marie-Louise retirait son chapeau : ses bras levés dégageaient son buste, sa taille mince et souple, tout son corps bien proportionné.

— Décidément, tu n'engraisses pas, Marie-Louise, remarqua Céleste d'un air ambigu. Tu te surveilles, hein? Tu tiens à conserver ta ligne !

Elle traça dans l'espace, de son doigt blanc, la silhouette de Marie-Louise, puis, sautant à un autre sujet de conversation :

— Marcel Vineuse va venir tout à l'heure avec Jacques de l'Estange... Ces messieurs resteront sans doute à dîner, et nous accompagneront au théâtre. As-tu prévenu chez toi que tu ne rentrerais pas aujourd'hui ?

— Non, je ne peux pas aller au « Moderne » ce soir. Je veux retourner à Saint-Maur... Je suis inquiète : Céline était malade quand je suis partie.

Elle retira d'un mannequin, dissimulé derrière un paravent, une robe sillonnée de longs fils blancs.

— Viens dans la lingerie, je vais t'essayer ta jupe, et je te raconterai ce qui me tourmente... Mais tu es seule ? Mme Pajol est donc sortie ?

— Maman est partie chercher cette dentelle dont j'avais

tant envie !... Tu sais, ce Cluny que je n'ai pas voulu prendre l'autre jour, parce qu'il me semblait cher..

Marie-Louise se souvenait à peine... Tant de chiffons, de dentelles, de rubans, défilaient sous ses yeux pour le caprice de la jolie fille qu'elle les regardait sans les voir ; c'était un frou-frou perpétuel, une orgie de couleurs, et cela ronronnait dans l'esprit de Marie-Louise, avec les mots de Céleste, dont elle connaissait toutes les intonations. Elle eût été bien surprise d'entendre dans cette maison une conversation qui ne fût ni sur la toilette, ni sur le théâtre. Toute petite, à Saint-Maur, Céleste révolutionnait déjà la pension par l'élégance de ses robes et la recherche de ses attitudes. Elle soignait ses effets, était déjà sur les planches. Mariée, divorcée, puis veuve, elle continua, vivant pour la galerie, pour les petites camarades qu'elle éblouissait d'un luxe habilement échafaudé grâce au travail peu rétribué de Marie-Louise, aidée de Mme Pajol : celle-ci avait été essayeuse dans une grande maison de couture. Il fallait si peu compter sur l'argent que le père Pajol — ce pauvre coco, comme disait Rose — économisait sur ses voyages pour soutenir le train de vie de Céleste !

Dans la lingerie où elle suivait Marie-Louise, la cabotine enleva son peignoir ; les radiateurs de l'appartement faisaient la température égale et douce. En corset de satin et jupon de soierie pompadour, Céleste se sourit entre les deux immenses glaces décorant la petite pièce, que de hautes armoires, une machine à coudre, quelques chaises garnissaient. Dans l'eau pure des miroirs, sa double silhouette se reflétait, en clartés vivantes, par sa chair blonde, ses cheveux oxygénés. Elle avait de beaux yeux gris nuancés de vert, des joues fraîches, une bouche ronde, un sourire aimable. Toute sa petite personne grassouillette disait : regardez-moi !

Marie-Louise, avec précaution, pour ne pas déranger l'harmonie de la coiffure compliquée, passait la jupe par-dessus la tête de Céleste. L'actrice comparait dans les glaces l'épanouissement de son corps, de sa beauté lumineuse, avec la ligne simple de Marie-Louise habillée d'un fourreau noir, tout uni.

— Tu ne serres pas un peu ton corset, Marie-Louise, pour avoir la taille si mince ?

La sveltesse de la jeune fille la préoccupait, évidemment : potelée à souhait, elle avait la terreur d'engraisser. Elle pal-

pait le buste de Marie-Louise, en constatait la souplesse.

— Tu en as une chance ! Tu n'as pas plus de soixante centimètres de ceinture !

Marie-Louise haussa les épaules, à genoux devant l'actrice, dont elle « arrondissait » la jupe, rectifiant un pli, creusant une pince.

— Belle chance en vérité, murmura-t-elle, en voilà un bonheur, hein ! Ce n'est pas toute la beauté, une taille si mince : il suffit d'une maternité pour la déformer.

— Je n'ai pas eu ça à reprocher à mon mari.... pendant les quelques années où j'ai eu un mari ! Il a eu le bon esprit de ne pas me faire d'enfant, heureusement !

Céleste riait, naïvement satisfaite.

— J'ai peur que Céline n'ai pas cet esprit-là, fit sourdement Marie-Louise.

Céleste se retournait vivement.

— Hein ? Tu crois que ?...

— Hélas ! C'est ce qui me tourmente depuis quelque temps !

— Mais tes sœurs ? mais ta mère ?

— Maman ! elle m'a traitée de misérable quand j'ai osé lui faire part de mes soupçons !

— Et personne ne s'est aperçu qu'elle est enceinte ?

— Si tu crois que Rose et Léone s'occupent de ce qui se passe autour d'elles ! Elles vont certainement s'envoler tout à fait, un de ces jours... Elles sortent toutes les après-midi. Elles vont en visite. Elles appellent cela : se créer des relations ! Quant à Jenny, un mur..On ne peut rien tirer d'elle ! Hors son Gaston, il n'y a rien au monde ! L'univers entier se résume pour elle à se demander s'il viendra aujourd'hui, s'il fera beau demain pour aller en tandem avec lui... Par exemple, en ce qui la concerne, je suis tranquille, elle ne fera pas de bêtises... Elle a des principes. Nous avons été élevées toutes les deux dans les mêmes idées par notre pauvre papa... Ce n'est pas par elle que le déshonneur entrera dans la maison !

Céleste éclata de rire.

— Si tu crois qu'elle te demandera la permission de... jeter son bonnet par-dessus la tête de son Tonton, ma pauvre Marie-Louise, tu fais erreur... Et tu m'amuses follement quand tu réponds de la vertu de tes sœurs que tu considères comme des excentriques qui se vantent ! Crois-tu que tout le

monde ne sait pas, à Saint-Maur, que Céline rejoint Georges Perrier dans sa chambre, quand il ne vient pas chez vous, même, lorsque vous êtes toutes sorties, ce qui arrive, n'est-ce pas? Pendant qu'ils font l'amour, ta vieille grand'mère dort, sans doute... Ce n'est pas elle qui les vendra, du reste, elle aime trop sa Liline... Quant à ta mère...

— Maman, laisse-la tranquille, interrompit Marie-Louise agacée.

Son orgueil se refusait à admettre, devant des étrangers, l'aveuglement quasi-complice de Mme Bérille.

— Maman, c'est la vraie jeune fille de la maison! l'âme naïve qui croit que tout est beau ou va le devenir... qui s'illusionne... ne voit le mal nulle part...

— C'est égal, elle sait bien comment se font les enfants, tout de même!

Céleste riait, ironique.

— Quelle maison, chez vous!

Marie-Louise eut bien envie de répondre : « Et ici!... la mère qui endure l'amant de sa fille à la table où s'asseoit aussi le père, le pauvre père en admiration devant sa femme et sa fille pour lesquelles il bûche sans trêve ni repos, dormant à l'hôtel, couchant ou mangeant en wagon, se multipliant, pour faire de l'argent, tout cet argent qui glisse entre tes jolis doigts inutiles... Sans préjudice de celui qui vient des « cinq à sept » chez le vieux membre de l'Institut. »

Elle se tut, écœurée, épinglant des garnitures sur la jupe de Céleste, immobile et docile autant qu'un mannequin.

Un bruit de pas dans l'appartement leur fit tourner la tête.

— Ah! maman! fit Céleste, tu as les dentelles?

— Laisse-moi entrer d'abord!

Une grosse femme, coiffée d'un énorme chapeau empanaché comme un corbillard de première classe, s'avançait dans la petite pièce, avec, aux mains, un réticule dont Céleste s'empara vivement.

— Bonjour, Marie-Louise, veux-tu m'aider à retirer mon manteau? Céleste ne voit que ses dentelles, elle m'oublie!

Marie-Louise, passive, obéissait, dégrafait la robe, apportait le peignoir violet évêque dans lequel, majestueuse, Mme Pajol enveloppa l'abondance de sa chair.

— Du Cluny, du vrai Cluny noir, regarde donc, Marie-Louise!

Céleste déployait les dentelles. Marie-Louise admira. Malgré son apparent dédain pour le luxe, elle eut un mouvement d'envie devant la richesse vraiment précieuse de ces dentelles; elle pensa que, sur sa peau à elle, ce Cluny ferait aussi bien que sur la chair blonde de Céleste.

— Il a fallu y mettre le prix, tu sais, dit Mme Pajol. Cette vieille youpine n'a rien voulu savoir pour faire une diminution. J'ai pu obtenir seulement qu'elle t'offrirait un des mouchoirs de Bruges dont elle attend un envoi ces jours-ci, en contrebande sans doute... Elle est ficelle, la mère Urbach.... Mais c'est égal, petite, c'est un trou dans le budget! Pour le combler, il faudra que le père Pajol fasse suer de l'or à ses clients.

— T'inquiète pas, maman, murmura Céleste à l'oreille de la grosse dame, j'ai l'argent!...

— Ah! tu as! ?...

— Oui, tais-toi!

Marie-Louise les regardait, devinait parfaitement l'objet de leur aparté : Mme Pajol n'était-elle pas dans toutes les confidences de sa fille!... Ne préparait-elle pas, au besoin, les ablutions intimes quand Céleste revenait...

Marie-Louise se retourna, retira le coffre de la machine à coudre.

— Enlève ta jupe, je vais la piquer.

— Oui, oui, dépêchons-nous, répondit l'actrice, tu n'as pas de temps à perdre. Je veux ce corsage pour le dîner de Rose Ready, samedi prochain; c'est aujourd'hui mardi, tu as encore cette robe à achever avant de le commencer. Maman, tu prépareras les doublures. On me laissera les épaules nues, la dentelle à jour sur les seins. La petite Evion, qui est du bal, en crèvera de jalousie, avec sa gorge plate et ses salières. Ça ne suffit pas d'avoir de belles jambes pour aller en soirée...

— Heu... de belles jambes, c'est à discuter...La mère Véra, son habilleuse, m'a dit l'autre soir, — tu sais, pendant que tu étais en scène pour le deux, et que cette dinde dansait — que son maillot était très rembourré!

— Elle a tout de même su s'y prendre, et mettre le grappin

sur le Directeur, qui ne veut plus que des pièces à divertissements, pour y exhiber les jambes de l'Evion !

— Laisse faire! ces choses-là n'ont qu'un temps !... Le vrai talent, le grand art, garde toujours son prix! Tu verras ce que je te dis, Céleste, tu le rencontreras, l'homme intelligent qui te fera arriver... Ta place n'est pas dans ce théâtre de quatre sous où les grues font la loi...C'est une maison à vieux messieurs, ce « Moderne », il leur faut des jambes et le reste. Mais une artiste de valeur, une artiste qui travaille le répertoire, comment veux-tu que ces... cochons-là l'apprécient!

La grosse femme aidait Céleste à rattacher son peignoir, un enroulement de mousseline et de dentelle, la recoiffait, arrangeait un nœud, la parait comme on encense une reine.

Marie-Louise, à sa machine, piquait avec rage, énervée par la sottise prétentieuse de ces deux femmes qui bavardaient maintenant dans le petit salon voisin. Elle percevait leurs éclats de voix, leurs chuchotements mystérieux, leurs rires. Elle entendit soudain prononcer son nom, celui de Céline. L'actrice racontait à sa mère les craintes de Marie-Louise.

— Tu crois que Céline est enceinte ?

Mme Pajol revenait vers Marie-Louise, qui sursauta, bouleversée par la phrase brutale dans sa précision.

— J'en ai peur... Je ne peux pas encore l'affirmer !

— Mais elle, Céline, tu l'as questionnée ?

— Elle n'avoue rien !

— Enfin, elle grossit ?

— Mais elle a toujours des peignoirs bébé, tout droits, on n'y voit rien... Pourtant, je l'ai surprise, un matin, serrant son corset à s'étrangler! Je crois bien qu'elle le met au saut du lit... Elle couche dans la chambre de grand'mère. Nous ne la voyons jamais se lever, ni se déshabiller... Quand je suis partie, elle se plaignait en se tenant le ventre...

— Mais ce serait pour bientôt, alors ?

Céleste riait en se regardant dans les hautes glaces, heureuse de son ventre plat, de sa taille ronde. Elle espérait bien qu'aucune maternité ne déformerait jamais son beau corps blanc et potelé.

— Elle n'avoue rien ? interrogea-t-elle de nouveau.

— Rien, elle prétend que son malaise d'aujourd'hui vient du homard et des champignons qu'elle a mangés hier soir !

— Elle en a une santé, par exemple !

— Sacrée Céline !

Mme Pajol se tenait les côtes, ses seins énormes roulaient dans sa houppelande épiscopale.

— Elle niera encore quand elle l'aura entre les jambes !

— Vous riez, ce n'est pourtant pas drôle !... J'en suis malade, moi !

Impatientée, Marie-Louise pédalait sur sa machine avec une fureur croissante.

— Enfin tu ne vas pas te bouleverser pour cet accident, quoi ! Tu n'as qu'à venir ici, nous t'installerons un lit dans la lingerie ; tu seras chez toi. Tu sais bien que nous pouvons t'occuper toute l'année... Tu accompagneras Céleste au théâtre, le soir...

« La femme de chambre de Mademoiselle, songea Marie-Louise avec amertume, pourquoi pas ? »

— Merci, dit-elle, vous êtes trop bonne de vouloir m'éviter ce spectacle, mais je dois prendre ma part comme les autres de la catastrophe !

— Oh ! Catastrophe !

Mme Pajol leva vers le plafond ses bras courts et gras, nus dans les larges manches de son peignoir.

— En voilà des grands mots pour une chose si naturelle !... Il fallait bien s'y attendre ! sur cinq filles qui ne se marient pas... Ce serait bien extraordinaire s'il ne s'en trouvait pas une pour...

— Non, Madame, interrompit Marie-Louise très sèchement, dans ces conditions-là on s'en va... on ne fait pas rejaillir sa honte autour de soi... Le jour où j'aurai décidé de prendre un amant, moi aussi, je filerai... Et l'on ne me reverra plus dans Saint-Maur... ni même ici, du reste... Mais quand je pense à ce que nous allons endurer là-bas, toutes seules dans la maison, sans homme pour nous faire respecter, je n'ai pas envie de rire du tout, ni de trouver la chose tellement naturelle !

— Allons, Marie-Louise, ne te monte pas la tête ! Qui te dit que le père ne réparera pas ? Si c'est Georges Perrier qui lui a fait cet enfant, il l'épousera peut-être, ta sœur ! Il est orphelin, il est majeur maintenant, donc, en possession de sa fortune... Ce ne sera pas une si mauvaise affaire.

A mesure que Mme Pajol parlait, le visage de Marie-Louise

s'éclairait. Bouleversée par la menace de cette grossesse, elle n'avait pas envisagé qu'il y avait un moyen, très naturel aussi, de remédier à ce malheur.

— L'épouser, fit-elle d'abord interloquée, c'est pourtant vrai, il n'y a que cela pour réparer!...Et dire que je n'y pensais même pas ! Je ne voyais que cette chose fantastique : Céline enceinte !.... Ah ! mais oui, qu'il l'épousera, le sale gosse !... Quand nous devrions toutes le porter à la Mairie!...

Le timbre de l'entrée, en résonnant, interrompit la jeune fille exaspérée devant le scandale proche, la lutte à engager avec ce garçon qu'elle n'avait jamais estimé.

Céleste s'esquivait au salon.

— Marie-Louise, tâche d'être aimable avec ces messieurs ! Vineuse nous amène Jacques de l'Estange, ce grand brun qui jouait avec Céleste au Volney... un homme du monde!... Il fait du théâtre en amateur... Tu ne t'en souviens pas ? Il nous passait des coupes de champagne au buffet .. Il était à la première du « Divin Marquis »... Mais si, rappelle-toi : tu l'as envoyé promener!

Mme Pajol, sans s'apercevoir de l'indifférence de Marie-Louise, continuait avec un soupir :

— Quel dommage que Céleste soit entichée de ce Vineuse ! Ce Vineuse, qui n'a aucune influence et ne sera jamais qu'un joli garçon!... Elle perd son temps avec lui, gâche son avenir... Cette liaison a éloigné d'elle des occasions avantageuses...

— Il l'épousera peut-être, fit machinalement Marie-Louise pour dire quelque chose.

Mme Pajol haussa les épaules :

— Ce mariage-là ne servirait à rien ! Il aliénerait la liberté de Céleste et toutes nos espérances... Et puis, ma fille n'a rien à réparer... Je veille, moi, je ne fais pas comme ta mère! Vineuse l'adore, mais il n'est pas son amant !...

C'était une des manies de la dame, d'affirmer tout à coup que sa fille était vertueuse, et qu'elle ne permettrait pas... Marie-Louise connaissait l'antienne, elle sourit intérieurement.

A travers la porte, on entendait la voix claire de Céleste dominant les organes graves des hommes.

— Sais-tu si la femme de ménage est arrivée, Marie-Louise ?

Comme nous garderons ces messieurs ce soir, il faut ajouter quelque chose au dîner.

La jeune fille allait répondre, quand, du salon entr'ouvert, une tête rieuse se montra :

— Marie-Louise, mon ami Jacques se plaint de ne jamais vous rencontrer... Il demande la grâce de pénétrer dans le sanctuaire... Accordé ?.. Ne prenez pas cette mine ahurie de pucelle offensée... Quoi ! Vous rougissez, maintenant ! C'est complet !... Entre donc : Jacques, je vais faire répéter à Céleste la grande scène du deux...

La tête disparut ; la porte s'ouvrit tout à fait. Jacques de l'Estange s'avança vers les deux femmes, tendit la main à Mme Pajol, s'inclina devant Marie-Louise penchée sur sa machine, prit une chaise, s'installa, sans vouloir remarquer la froideur avec laquelle Marie-Louise avait répondu à son salut.

— Monsieur Jacques, racontez-nous des histoires de femmes du monde, puisque vous voulez bien nous tenir compagnie dans ce réduit...

— Le réduit où s'élaborent des chefs-d'œuvre sous les doigts de fée de Mademoiselle !

— Poseur ! grommela Marie-Louise dans le ronronnement de sa machine.

— Les femmes du monde, commença Jacques...

Mais Mme Pajol l'interrompit :

— Je vous demande pardon, monsieur de l'Estange ; mais j'espère que vous nous resterez à dîner, et que vous accompagnerez ma fille au théâtre avec Vineuse ?

— Mais certainement, vous êtes mille fois trop bonne, et j'aurai un plaisir infini à entendre Mlle Céleste dans un rôle où je ne l'ai pas encore applaudie. Elle doit y être délicieuse, selon son habitude...

Mme Pajol buvait ces éloges, la bouche en cœur, ses mains grasses jointes sur ses genoux.

— Evidemment, Céleste a mis en valeur ce rôle un peu ingrat ; mais ce n'est pas dans ce genre qu'elle excelle... Ah ! si vous la voyiez dans le répertoire ! Quel jeu ! quelle expression !.. Quelle science elle déploie pour dire les plus petits bouts de phrases !.. Ah ! sa place n'est pas au « Moderne » !..

— Oh ! certainement, Madame... La Comédie se devrait à elle-même...

— N'est-ce pas? C'est ce que je lui répétais tout à l'heure...

— Je peux toujours, si toutefois cela vous est agréable, faire engager Mlle Céleste dans la tournée Rayet... Je connais très bien l'impresario qui organise les représentations sur la Côte. Une saison à Nice est toujours très bonne au point de vue artistique et pécuniaire... Qu'en pensez-vous?..

— Mais je suis ravie, tout à fait ravie !

Mme Pajol exultait, sa large figure rayonnait comme un phare.

— Nous t'emmènerons, Marie-Louise, tu verras la grande Bleue, toi aussi!... Et puis, il y aura toujours des robes à faire...

Jacques sourit intérieurement. Il avait parfaitement compris le rôle qu'on faisait jouer à cette Marie-Louise si fine, si élégante dans ses robes simples. Amené dans cet intérieur extraordinaire par Vineuse qu'il avait connu au collège, puis retrouvé sur le Boulevard, Jacques s'amusait à reconstituer la mentalité de cette famille, dont le chef voyageait les trois quarts de l'année, se privait du nécessaire pour entretenir le luxe de sa fille. Le père Pajol escomptait-il la revanche, le faste du théâtre, la gloire avec l'argent qui rentrerait dans la caisse commune?

En attendant, on faisait travailler toute l'année Marie-Louise, spéculant sur sa détresse. Elle était la domestique, promenait le chien, accompagnait en suivante Céleste au théâtre... Tout cela avec des marques de considération, un tutoiement affectueux, une note familiale qu'évidemment la jeune fille n'aurait pas trouvée dans les salons d'un magasin de nouveautés, ou de couture, ou dans les bureaux d'une administration...

Par peur de l'inconnu, Marie-Louise acceptait ce servage, se pliait, docile. A côté de la beauté capiteuse de Céleste, le profil pur, la simplicité exquise de la jeune fille avaient tout de suite empoigné Jacques. Il l'avait vue pour la première fois au Volney. Depuis, après l'avoir aperçue dans le brouhaha d'une générale, il s'était efforcé de la rencontrer. C'était surtout pour elle qu'il venait. Invité par Vineuse, choyé par cette admirable « madame Mère », il allait devenir, pour la famille, l'homme influent, le monsieur du Monde, aux innombrables relations!

Vineuse déclassé, réduit au cabotinage pour gagner sa vie,

n'était plus d'aucune utilité. Un jour ou l'autre, la jolie Céleste, son caprice passé, le congédierait pour raison sérieuse...

Marie-Louise, sans s'en rendre compte, attirait là de l'Estange. L'actrice, elle, saurait bien le retenir au passage, si cette grande dinde avait la sottise de le laisser s'échapper !...

Toutes ces réflexions virevoltaient dans le cerveau de Jacques, tandis qu'il contemplait la jeune fille. Elle lui tournait le dos, les épaules courbées sur sa machine. La trépidation monotone et régulière troublait seule le silence de l'étroite pièce calfeutrée d'armoires qu'on devinait emplies de lingeries précieuses, de robes parfumées.

En connaisseur, Jacques dévêtait Marie-Louise, imaginait le joli corps qu'elle devait avoir sous l'humble lainage qui le recouvrait. De la nuque aux talons, il suivait la ligne sinueuse du dos, de la croupe, des jambes que le fourreau noir dessinait. Vineuse, en lui révélant la virginité de la jeune fille, avait excité la curiosité déjà blasée de Jacques dont le regard aigu violait la chasteté du ventre plat, des flancs purs. Marie-Louise, en apparence, demeurait insensible. Elle sentait que les yeux du jeune homme, derrière elle, la déshabillaient. Quand elle avait vu Mme Pajol se lever pour lui ménager sans doute ce tête-à-tête, elle avait un moment songé à la suivre, à planter là cet imbécile hypnotisé sur sa nuque, ses mains, dont il suivait tous les mouvements d'un œil attendri... Puis une rage froide l'avait clouée sur sa chaise, avec un violent désir de cravacher ce mâle insolent et fat.

— Quand vous aurez fini, monsieur de l'Estange, de vous exciter sur ma nuque, vous pourrez passer à un autre genre d'exercice, avec une amie complaisante. Vous en aurez besoin...

Jacques sursauta. C'était la première fois qu'il l'entendait parler sur ce ton agressif. Il balbutia une protestation, une excuse, se sentit sot, se tut.

— Croyez-vous que je ne devine pas vos yeux qui s'appuient sur mon cou, mes épaules, dénombrent mes cheveux, s'incrustent sur ma peau, votre désir qui voudrait se poser, m'empoigner, me faire plier...

— Marie-Louise !

Il se levait frémissant, ahuri devant la violence soudaine de la jeune fille.

— Mais qu'avez-vous donc, ma pauvre enfant, aujourd'hui, vous êtes énervée, malade peut-être?

Il lui prenait les mains, arrêtant la machine. Marie-Louise recula sa chaise.

— Bas les pattes, monsieur de l'Estange ! On n'y touche pas !

Jacques se rapprochait cependant.

— On n'y touchera jamais, à votre jolie personne?.. C'est donc un vœu que vous avez fait... Celui de mourir chaste ?

Il riait, ironique, les prunelles troubles.

— Pensez-vous qu'on vous en donnera, des vierges, pour que vous les perdiez comme des petits couteaux !... En vous écoutant, je me rappelle l'indignation de mon père, quand il a su que sa chienne, Zerline, — une bête de race, — avait été couverte par un chien errant. C'était une tare irrémédiable, marquant toute la lignée... Zerline était perdue, flétrie comme je le serais moi, si...

Devant la tête de Jacques, elle s'arrêta, éclata de rire.

— Asseyez-vous un peu, mon cher monsieur, vous me faites de la peine! Il m'arrive, voyez-vous, de jouer à la balle avec les mots et d'en assommer mon partenaire !

Elle riait, debout près de lui, arrachant les bâtis blancs de la jupe qu'elle venait de retirer de la machine, puis, haussant les épaules, soudain dédaigneuse, elle passa devant lui, poussant la porte du salon... Céleste répétait toujours avec Vineuse qui fumait, à cheval sur une chaise.

Machinalement, abasourdi, Jacques suivit Marie-Louise.

— T'en as un œil ! cria Marcel en l'apercevant. Notre pucelle t'aura assis, hein, vieux?... Avoue-le, il n'y a pas de déshonneur à être vaincu par Marie-Louise ! Imprenable, mon cher, non pas réfractaire... Non, avec ces mirettes-là, on n'est pas en bois !... Mais vertueuse !... Comprends-tu cela, Jacques, à notre époque, et dans notre milieu.., comment dirais-je, sensitif?... Oui, enfin dans notre monde où la volupté est une nécessité, un révulsif, une habitude... quoi ! on rencontre encore une vierge de vingt-huit ans !...

Ironique, Marie-Louise l'interrompit :

— Qu'est-ce que vous en savez, d'abord, vous, bavard ?

— C'est Céleste qui l'affirme... Depuis vos années de pension, vous n'avez pas passé deux jours sans venir ici !...

Il prit un air important, déclama :

— Si le coup de pouce avait été donné à l'œuvre imparfaite que vous êtes encore, Marie-Louise, croyez bien que je suis assez artiste en la matière, pour ne pas laisser passer un pareil événement sans m'en apercevoir !

Et le joli garçon salua gravement Marie-Louise, pivota sur ses talons, se retourna vers Céleste, lui fit faire un tour de valse, revint près de Jacques, qui était demeuré cloué et muet au milieu du salon.

— Imprenable, mon bon, imprenable !

— Vous tairez-vous, Vineuse ! ou je vous mets dehors, comme un mauvais sujet que vous êtes.

Céleste menaçait du doigt le jeune homme qui riait, tandis que Marie-Louise, à genoux, ajustait la jupe éployée en éventail autour de l'actrice.

Incorrigible, Vineuse gouaillait :

— Et vous savez, Marie-Louise, je m'inscris pour le second tour... Car, pour le premier, je n'y tiens pas... Non, vraiment, pas du tout !..

Mme Pajol rentrait.

— Vous, vous allez vous faire gifler ! vous êtes encore en train de tourmenter notre Marie-Louise !

— Je dois constater que Mademoiselle supporte aussi bien les plaisanteries qu'elle les manie !.. Les siennes, cependant, ont une supériorité sur celles de Vineuse, elles cinglent !

Jacques de l'Estange s'interrompit. Marie-Louise achevait :

— Comme une douche glacée, mon cher monsieur, c'est très hygiénique, ça vous remet un homme en place !

— Mademoiselle, Bérille, une dépêche !

Sur le seuil de la porte, un télégraphiste s'avançait, précédé de la femme de ménage.

Marie-Louise pâlit ; elle arracha le papier des mains du messager. La porte refermée, elle n'osait pas ouvrir le télégramme ; elle le tendit à Mme Pajol, qui déchira la bande gommée, lut tout haut :

« Viens vite, Céline malade, gros malheur prévu arrive. »

— Elle accouche ! elle accouche !

Marie-Louise hurlait, se tordant les bras.

— Elle accouche !

Trépidante, enfilant son manteau, épinglant son chapeau,

sans rien écouter, elle traversa le salon ; tragiquement belle dans sa colère, elle repoussa Jacques qui s'offrait à l'accompagner.

— Le voilà, le résultat du sale geste que vous voulez m'imposer, tous... Il me donne la nausée, de vous, de Céline qui l'a osé et nous en éclabousse toutes !

— Marie-Louise, calme-toi !

Elle n'entendait plus rien, déjà sur le palier. Elle descendit l'escalier qu'elle avait monté quelques heures plus tôt, déjà lasse, comme tous les autres jours... — comme elle serait demain...

PAULINE VALMY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un satyre.

XIII

Cannes, 1er décembre.

Cher ami, je ne vous ai pas conté ce qui nous advint à Monte-Carlo et c'est à peine si je m'en souviens maintenant. Dans le premier moment, cela me semblait considérable, mais je vois bien que les événements n'ont guère d'intérêt que dans leur nouveauté : cela doit nous apprendre à les considérer avec philosophie au moment même qu'ils nous sont le plus douloureux. Il me semble bien que l'aventure arrivée à Diogène, et qui nous atteignait tous les deux, aurait pu mal tourner, du moins il me l'a dit, mais mon insouciance ne s'y est pas arrêtée longtemps et la vie m'a donné raison.

— « Heureux Antiphilos! disait Diogène, en me contemplant avec une admiration mêlée de colère, nous sommes perdus et il est calme comme un dieu! Es-tu capable au moins de me donner un conseil? Animal divin, sois oraculaire, sois dodonique, profère un nombre! »

Il est probable que j'obéis, car Diogène manifesta soudain un grand contentement et disparut, me laissant un peu effaré par ses manières sur un des bancs du jardin, à l'ombre indécise des palmiers. Je ne tardai pas à me remettre, car le lieu était propice à la paix. Des jeunes femmes passaient accompagnées d'hommes vénérables et les mêmes pensées certes n'habitaient pas leurs têtes, car ils avaient des regards dissemblables. Celui des hommes était morne et celui des femmes était stupide, et quoique plusieurs d'entre elles fussent assez jolies, elles ne m'inspiraient aucun désir. D'ailleurs, je ne dispute jamais une femme à un mâle. Il n'y a que les béliers, les boucs et les taureaux qui entremêlent leurs cornes et luttent pour la conquête des femelles. Moi, dont les mœurs sont pacifiques, je ne m'attaque jamais qu'aux femmes seules, c'est plus sûr. Même, à moins que cela ne soit la nuit, autour des maisons, j'attends d'avoir vu dans leurs yeux la petite flamme provocatrice que ma présence manque rarement d'allumer à leurs prunelles. Ainsi, je ne me mets pas en frais, à moins d'être sûr de plaire. Diogène m'a dit que les hommes ne sont pas ainsi et que ce qui les excite dans une femme, c'est sa froideur, souvent, non moins que les obstacles qui la protègent.

Ils emploient dans leur langage à ce sujet toutes sortes d'images guerrières qui font de leurs livres sur l'amour de véritables traités de stratégie. Il y est question de siège, de stratagèmes, d'escarmouches, d'attaque, de défaite, de résistance, de victoire, de conquête. Je ne comprends rien à tout cela. L'amour n'est rien, quand il n'est pas le jaillissement d'un double désir. Cependant, je ne serais pas digne du nom de Satyros si je n'admettais l'assaut et l'enlèvement, la surprise qui satisfait le désir endormi avant qu'il n'ait eu le temps de s'éveiller. Ce n'est peut-être pas le plus beau côté de ma nature, mais elle est telle que les dieux l'ont faite et d'ailleurs ni femmes ni filles ne s'en sont jamais plaintes. Il faut dire que j'ai tout à fait refréné ces manières, depuis que je vis dans les villes une vie pareille à celle des autres hommes. Si je n'ai pas encore compris que l'on assiège la femme, comme Alexandre assiégea la ville de Tyr, c'est peut-être que je tiens plus encore à l'ingénuité de ses désirs qu'à une possession que, dans le système stratégique, on ne doit le plus souvent qu'à la lassitude de l'assiégée et à la science poliorcétique de l'assiégeant.

— « Satyros, cria tout à coup la voix de Diogène. Satyros! Tu es le vrai Dieu ou du moins un dieu véritable! »

Et plongeant une main dans sa poche, il la retira pleine d'or.

— « Mais, soyons prudents, continua-t-il. Il ne faut plus interroger le destin. Il a fort bien répondu. Fuyons cette ville. Prends mon bras du côté de l'or et partons sans retourner la tête.

— « Vous avez tort, Monsieur, reprit une autre voix derrière nous. On ne rompt pas ainsi sa veine... »

C'était une fort jolie jeune femme, non sans élégance ni sans distinction. Diogène l'apostropha avec emphase :

— « Es-tu le dragon qui garde ces portes et qui doit reprendre aux mortels l'or que leur octroya le destin? Es-tu...

— « Je ne suis même pas un dragon de vertu, répondit la jeune femme, en souriant agréablement. Tu as raison. Il est temps d'aller déjeuner. Je te montre le chemin. »

Déjà, elle prenait mon bras et je me laissais faire innocemment quand Diogène s'élança :

— « Laissez mon ami, je vous prie. Il ne désire pas vous suivre. » J'avais l'air d'un collégien que son grand frère arrache aux périls d'une aventure et je trouvais que Diogène protégeait vraiment un peu trop ma vertu, car cette femme me plaisait décidément. J'ai vraiment honte de vous l'avouer, mais je luttai un instant contre mon désir, je me vis sur le point d'obéir à Diogène, mon bras allait se dégager, je me sentais le fils docile de la civilisation la plus morne, de celle qui s'assied au bord de la route et qui regarde passer ses rêves, sans oser leur mettre la main sur l'épaule. Mais elle

tourna vers moi sa tête blonde aux yeux clairs, nos regards se pénétrèrent et je me sentis soudain redevenir le faune des forêts, le faune jovial et hennissant, que peuvent vaincre les coups de fourche, mais non les raisonnements.

J'eus un éclat de rire strident, par quoi je raillais mes hésitations. Ma compagne en trembla et serra davantage mon bras. Elle m'emmena et je croyais l'emporter, tant je sentais déjà ses membres palpiter sous mon effort.

Quand Diogène nous rejoignit dans les chambres, dont il avait comme moi la clef, elle se recoiffait déjà devant la glace en me regardant de coin et en murmurant : « Quel homme ! c'est prodigieux ! » Il eut l'insolence de venir nous considérer, puis il haussa les épaules et dit :

— « Autant celle-là qu'une autre. Elle est d'ailleurs jolie, quoique douée de cheveux blonds. Satyros ne pouvait rester plus longtemps sage. D'ailleurs il faut bien égayer la route. Nous allons loin, Madame, et les caprices des dieux sont brefs. Je vous laisse, à moins que vous ne m'invitiez à partager votre repas. »

La nymphe se recoiffait toujours. Je pensai que les femmes sont bien heureuses d'avoir à manier leur chevelure dans les circonstances délicates. Moi, je ne savais que faire et je ne savais que dire.

— « Quel repas ? demanda la dame. Il est fini, ajouta-t-elle avec un joli rire. Du moins, je le crois.

— « Et vous êtes recoiffée ? fit Diogène.

— « Qui êtes-vous donc, vous ? dit-elle, presque en colère, qui venez-vous mêler...

— « Je suis, Madame, le secrétaire de Satyros, et comme je crains qu'il ne connaisse pas bien les usages...

— « Je comprends. Vous me croyez vénale ? Je suis esclave de la vie, voilà tout. Je sais goûter, sous ma chaîne et selon sa longueur, les enchantements de la minute présente et en accepter les déboires. Laissez-moi avec mon ami d'une heure afin que j'amasse sous mes paupières les larmes pour le moment où il me quittera... Souvent, j'ai vu naître l'amour, dans les yeux qui me suivaient, mais je n'ai pas su comment faire croître la fleur, comment au moins la garder fraîche comme une rose dans un verre d'eau. Quand mes amants s'en vont, ils écrasent la rose en ricanant, et la jettent à terre et la piétinent. As-tu, toi aussi, honte de ton plaisir ?

— « Comme elle parle bien : dit Diogène, qui aime l'éloquence. Que j'aime cette joueuse de flûte ! Tu ne dis rien, Satyros ? »

Mais je parlai et elle resta.

ANTIPHILOS.
Satyre.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Max Daireaux : *Timon et Zozo*, Calmann-Lévy, 3.50. — Neell Doff : *Jours de famine et de détresse*, Fasquelle, 3.50.— Noëlle Roger : *De l'Un à l'Autre amour*, Perrin, 3.50. — Jacques des Gachons : *L'Ile au poison*, P. Lafitte, 3.50.—Albert Erlande : *Il Giorgione*, B. Grasset, 3.50, — Pierre Jalabert : *Au Cœur des vignes*, B. Grasset, 3.50. — Pierre de Barneville : *Le Sabot de Vénus*, B. Grasset, 3. 50.— Henri Ardel : *L'Aube*, Plon, 3.50.— Louis Mercier : *Hélène Sorbiers*, Calmann-Lévy, 3.50.— Henry Datin : *Le Bigame*, Messein, 3.50. — Guy Chantepleure : *La Passagère*, P. Lafitte, 3.50. — Camille Marbo : *Celle qui défiait l'amour*. A. Fayard, 1.50.—F. Vigné d'Octon : *Les Impossibles amours*, Jouve, 3.50. — Urbain Pencedroy : *Les Vicissitudes d'Alm-Aozer*, G. Crès. — Jacques Duplessix : *Printemps sacré*, Champion, 3.50.— Charles Régismanset : *Nouvelles Contradictions*, Sansot, 2 fr. — Honoré de Balzac. *Eugénie Grandet*, E. Flammarion. — Commandant Driant : *Au-dessus du continent noir*, E. Flammarion.

Timon et Zozo, par Max Daireaux. Ce n'est pas une mince affaire aujourd'hui que de nous découvrir un esprit français. Avons-nous encore des goûts français parmi tant de coutumes ..barbares ? Mais dès les premières pages de ce livre il m'a semblé que je rentrais chez moi après une longue absence. Timon est un jeune homme ordinaire ; il n'est ni excessif ni veule ; malgré son bon garçonisme il voit juste, consent à tout en ouvrant les yeux. Quand on l'invite à une audition musicale dans le meilleur monde (et même dans l'autre), il sait d'avance qu'il va s'ennuyer, parce que d'avance il lit l'ennui sur les visages qui l'entourent. Depuis longtemps, en France, on a reconnu la puissance soporifique de la grande musique et comme on est poli on se mord les gants en attendant la fin du déluge. Timon, de Paris, sait que les beaux vers sont écrits par des Roumaines, que les allumettes qui prennent sont suédoises, que les Hongrois jouent des airs vénitiens sous des palmiers d'Afrique stérilisés par des procédés allemands et que lorsqu'on se promène dans les couloirs d'un théâtre on entend des idiomes variés après avoir écouté des idioties plus ou moins argotiques. Il sait aussi, le pauvre Timon, qu'il ne faut jamais faire la cour à une inconnue sous peine d'être forcé de la connaître, aux termes de la Bible et de lui payer le sien. Il sait que tout est incohérence dans la vie qui lui sera permise ou défendue avec la femme de ses rêves, il sait surtout, par-dessus tout, qu'il lui faudra supporter de sa part et de la part de ses amis ou amies le rastaquouérisme le plus effarant, car ainsi va le monde français, en France, il n'est pas chez lui et les gens venus d'on ne sait d'où lui marchent sur les pieds en le forçant à offrir des excuses. Ah ! pauvre Timon, petit-fils de Voltaire, jeune homme à la fois candide et philosophe, pauvre vieux gosse qui cherche à ne pas trop déplaire et qui voudrait pourtant se plaire un peu sur le terrain où il a poussé ! Zozo est une aimable dinde à point truffée d'inepties, de toutes les noirceurs des femmes dites bien modernes, c'est-à-dire capable de traiter l'amour comme « un changement de domestique ». Elle est pratique, ignare et cram-

pon. C'est le contraire de tout idéal. On s'y habitue comme on s'habitue à voir s'éteindre les couleurs joyeuses ou tendres d'un tapis neuf sur lequel il faut bien passer soi-même. Timon finira par se féliciter du dénouement très comme il faut de son idylle. Le mari de Zozo étant mort, il ne démêle plus si c'est cet inconnu qu'il pleure ou la femme qu'il aimait. Voici donc un livre amusant, simplement et bien écrit, un joli roman français, d'un esprit très français, plus français que parisien ; il est d'une lecture facile parce qu'il vous donne envie de rire des choses que l'on prend depuis un demi-siècle beaucoup trop au sérieux. On y respire à l'aise parce que les croisées sont ouvertes et qu'il tombe sur les coussins du canapé du soleil « pareil à la chevelure blonde d'un être invisible » ; la littérature n'y est pas un rébus et la psychologie un grimoire de sorcier ; bref, c'est joli, délassant et d'une observation parfois très profonde. « L'attente, pour certains caractères résignés, semble devenir, quand elle se prolonge, un état définitif; ils sont gênés lorsqu'elle prend brusquement fin. » Si j'avais un prix d'esprit à donner; je le décernerais à Max Daireaux, mais est-ce qu'on pense encore à couronner l'esprit français ? J'imagine que l'humour anglais, américain, ou norvégien, a depuis beaux jours détrôné l'esprit de... Paris. C'est un article qui ne se vend plus !

Jours de famine et de détresse, par Neel Doff. Drames noirs de l'enfance condamnée à la misère, aux coups, aux caresses, aux maux de toutes sortes et à l'inévitable prostitution. Il paraît que, dans le pays de Mme Doff comme ailleurs, les fillettes ne peuvent guère que mal tourner lorsqu'elles ont le ventre creux et pas beaucoup de gorge. Je comprends parfaitement, je veux admirer le charme douloureux de ces récits ; cette petite fille pauvre, têtue, intelligente, orgueilleuse, est certainement une héroïne des plus intéressantes. Pourtant il lui faut, si elle veut vraiment nous intéresser, nous exhiber ses certificats de... plaies sociales. Ce genre d'art a ceci de terrifiant, c'est qu'il ne nous touche qu'autant qu'il n'est pas de l'art. La principale qualité d'un pareil livre est d'être une sorte de confession, car si c'est une imagination de romancier qui l'invente, nous trouvons qu'elle réunit trop de misères sur une seule victime, et si c'est une confession véritable, nous ne serons pas polis en ayant l'air de le croire. Enfin, c'est une œuvre farouche à laquelle manque une préface de M. Mirbeau, pour être convenablement appréciée.

De l'Un à l'Autre amour, par Noëlle Roger. Une jeune femme légalement unie à un homme a-t-elle le droit d'aimer charnellement cet homme ? Selon les préceptes de la plus élémentaire pudeur religieuse : non. Or, voilà pourquoi cette jeune, femme très honnête, très chaste, perd successivement la confiance en Dieu (son état de grâce) et son petit enfant, venu au monde privé de raison. Plus tard, ssagie, pu-

rifiée par la douleur, la mère désolée du petit Fred découvrira un autre amour procédant à la fois de l'humanité pénitente et de la divinité triomphante. Est-ce encore l'amour? Ne serait-ce pas mieux la philosophie de l'amour? Il y a dans ce livre de délicats aperçus au sujet de la psychologie des femmes dont la religiosité rêve d'absolu et dont les âmes ardentes ne savent pas se partager en de louches calculs mondains. Son austérité pourra déplaire à certain public, elle n'en rafraîchira pas moins certains lecteurs fatigués des intrigues amoureuses sans autre but que l'amour tout court ou tout nu.

L'Ile au poison, par Quiller-Couch, adapté de l'anglais par Jacques des Gachons. Il s'agit d'une ténébreuse histoire de crime à triples engrenages où l'on devine que le coupable est innocent et l'innocent coupable sans pouvoir démêler la vérité. Les conteurs anglais excellent dans l'art de nouer ces complications comme les mailles d'un filet autour d'un récit d'une apparente simplicité. La perle du roman est l'histoire d'un vaisseau chargé tour à tour de poudre de guerre fausse et de vraie. La première fois les nègres acceptent l'échange contre l'ivoire, mais la seconde fois ils n'entendent pas qu'on les trompe et mettent le feu aux barils en dansant tout autour après avoir massacré le pauvre équipage et le capitaine complètement ignorant de la première trahison. Tous les nègres sautent, naturellement, victimes de leur incrédulité.

Il Giorgione, par Albert Erlande. Une fougueuse restitution de la vie d'un peintre par l'étude de ses œuvres où domine l'amour de la couleur, fille du soleil. Le Barbarelli, enfant et favori de Venise, est montré au milieu des flammes de ses nombreuses passions, finissant dans le désespoir de la mort d'une belle fille, une fleur magnifique, mais vénéneuse, fauchée par la peste. Tout n'est peut-être pas exact dans ce chapitre de l'histoire de Venise, mais tout y est digne du peintre qui l'inspira, et cela suffit amplement à nous satisfaire.

Au cœur des vignes, par Pierre Jalabert. Les amours d'une jeune grive tout aussi enivrée par l'amour que par les raisins doux de son pays. Alice force son père à vendre cette vigne en lui faisant une scène occulte et lui prouvant que l'âme des morts peut revenir pour influencer une vente à l'amiable. Cette jeune personne si futée reçoit cependant, l'amoureux sans la bague au doigt et elle le suit même au cœur de Paris, délaissant son pays de lumières grisantes. Alors, dans l'enfer de la capitale, elle rencontre tous les sujets possibles de tourments, y compris une rivale séduisante, première passion de son séducteur. Déçue et malheureuse, l'oiselle revient au nid, retrouve son père, qui lui a pardonné ses petites ou grandes trahisons, et elle se cachera désormais au cœur des vignes pour mieux garder son propre cœur des surprises de l'ivresse défendue.

Le Sabot de Vénus, par Pierre de Barneville. Il s'agit d'une

orchidée, ramassée sous les pas d'une danseuse, un soir de rêverie. Cette fleur peut-être empoisonnée, dont la belle et luxurieuse croissance est due à un champignon microbe, pousse en s'entortillant aux plus subtils raisonnements d'un jeune homme qui doute des plus célèbres vérités du dogme catholique. Un pauve prêtre s'efforce de lutter contre les discours et les entrelacs parfumés de cette plante maléfique. Plus on discute et moins on se comprend. De guerre lasse, le sceptique épouse une vertueuse cousine, abandonnant le petit modèle de sa peinture d'amateur. Le bon curé aura en gage de sa fidélité cette fleur perfide, le sabot de Vénus, dont il ornera l'autel de la sainte Vierge. Les discussions sur les dogmes catholiques sont souvent fatigantes.

L'Aube, par Henri Ardel. Qu'il ne faut pas épouser une ingénue quand on n'est pas encore guéri d'une passion malsaine. Tout finit d'ailleurs au mieux, puisque l'ingénue, trompée, bernée, dédaignée, ne demande qu'à reprendre cette belle vie commune au premier signe de contrition du seigneur et maître.

Hélène Sorbiers, par Louis Mercier. Tendre aventure d'un petit garçon qui vit dans l'ombre de sa marraine, une grande jeune fille trop sage, trop grave, promise à la vie religieuse. Quand son ange gardien s'envole, il reste tout seul à regarder le chemin par où il s'est enfui.

Le Bigame, par Henri Datin. Une femme tombe à la mer du haut d'une falaise. On ne peut la secourir et elle est censée perdue. Son mari finit par l'oublier et il épouse, — voyez sa chance ! une femme mariée elle même à un riche étranger. La première femme revient... sur l'eau, ayant été sauvée par des contrebandiers, et on se réunit, celui-ci tout heureux de retrouver celle-là et l'autre bien contente qu'on n'ébruite point son escapade, car le seigneur étranger n'est pas d'une humeur commode. Il me semble que ça pourrait s'appeler : *les bigames*.

La Passagère, par Guy Chantepleure. Mariage blanc qui s'illumine d'une apothéose de passion, quand la jeune fille, simplement protégée par son mari, vient demander à s'unir à lui dans le danger d'une traversée en aéroplane.

Celle qui défiait l'amour, par Camille Marbo. Histoire d'une femme relativement froide qui cherche le mieux et possède une âme inquiète, éprise de propreté morale. Après avoir fait la leçon à plusieurs créatures légères, surtout à sa mère, une incorrigible noceuse, à la fois ridicule et sensible, elle tombe elle-même dans les bras d'un Monsieur qu'elle préfère à son mari. Cette faute, unique et vraiment sans lendemain, l'amène pourtant à une plus saine vision de son existence. Il y a des détails d'intérieur bien modernes et bien parisiens.

Les Impossibles amours, par P. Vigné d'Octon. Il semble que les *Mille et une Nuits* ont encore quelques étoiles à secouer sur la littérature, témoin le conte du jeune potier tunisien.

Printemps sacré, par Jacques Duplessix. Grâce à la piété paternelle, nous trouvons réunies dans ce volume les œuvres d'un jeune homme mort avant d'avoir pu goûter à un succès dit de librairie, ce qui lui a sans doute évité bien des déceptions. Heureux sont les esprits qui sont ainsi glorifiés par leurs parents ! Le langage de ces essais se montre assez tendre pour attendrir le critique déjà prévenu par la préface pleine de modestie et de probité.

Les Vicissitudes d'Alm-Azer, par Urbain Pencedroy. Conte amusant, sinon moral, où l'on voit un pauvre diable contraint au jeûne parce qu'il est trop riche en femmes. Ayant gagné un harem à la loterie, il n'a pas de quoi le nourrir et se sauve sans demander son reste.

Nouvelles contradictions, par Charles Régismanset. Je ne saurais mieux terminer que par ce mot de la faim : « C'est ainsi que M. Hébrard conta un jour l'histoire de ce pélican qui inspira jadis Alfred de Musset. Pendant deux jours le père pélican partagea ses entrailles entre ses enfants. Mais le matin du troisième jour le plus jeune s'écria : « Ah ! zut ! Encore des tripes ! »

Viennent de paraître chez E. Flammarion, en livres d'étrennes : *Eugénie Grandet*, d'Honoré de Balzac, illustré par Bigot-Valentin, et, du commandant Driant, *Au-dessus du continent noir*, orné de gravures par G. Dutriac.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Léon Séché : *Etudes d'Histoire romantique : Les Amitiés de Lamartine*, 1 vol. in-8°, 7.50, « Mercure de France ». — Henri E. Chatenet : *Le Roman et les Romans d'une femme de lettres au XVIIe siècle, Mme de Villedieu* (1632-1683), 1 vol. in-18, 3.50, Champion. — Augustin Thierry : *Les Grandes Mystifications littéraires*, 1 vol. in-18, 3.50, Plon.— Georges Rozet : *La Défense et Illustration de la Race Française*, 1 vol. in-18, 3.50, Alcan. — Georges Casella : *Le Sport et l'Avenir* 1 vol. in-18, 3.50, Mathot. — Roger Depagniat : *Les Sports dans l'antiquité*, 1 vol. in-18, 3.50, Figuière.— Jean Thogorma : *L'Esthétique vivante : Les Tendances nouvelles de la Littérature et la Renaissance française. Les Barbares contre Racine*, 2 plaq. in-18, « Edition de la Renaissance contemporaine ».

Les Amitiés de Lamartine. Dans ce nouveau livre sur l'auteur des *Méditations*, M. Léon Séché nous apporte toute une moisson de documents inédits qui nous permettent de mieux situer encore dans sa vraie atmosphère sentimentale l'existence du grand poète. Nous entrons ici dans l'intimité des amis et des amies qu'il s'était choisis, et ce sont de belles figures que celles : de Louis de Vignet, poète, et tellement le frère de Lamartine par la nuance de sa sensibilité et de son talent que ses *Stances : A ma lampe*, ont pu, sans

étonner, être recueillies dans les *Poésies* inédites de Lamartine. Mais, poète sans vanité, si quelque belle idée poétique l'envahissait, il en dessinait l'ébauche sur le papier et l'envoyait à Lamartine, pour qu'il la magnifiât de son génie. C'est une curieuse figure, que cette Éléonore de Canonge, cette jeune fille, indépendante et cultivée, qu'il aima presque amoureusement, et qui demeura toute sa vie la confidente de ses projets et de ses idées. M. Séché fait revivre ici cette amitié, qui fut toujours associée dans le cœur du poète à son amour pour Elvire. Et, à ce sujet, voici, en post-scriptum au roman de Lamartine, quelques précisions de dates, qui prouvent « que Lamartine était encore à Mâcon lorsque Mme Charles lui écrivit les deux lettres attristées, affolées, du 1er et du 2 janvier 1817, et que c'est de Mâcon qu'il lui adressa les reproches immérités qui la mirent hors d'elle... ». M. Séché veut voir dans ces faits une affirmation de la vertu d'Elvire, une preuve que « la liaison de Lamartine avec Mme Charles fut aussi chaste que passionnée ».

Un autre chapitre, que les lecteurs du *Mercure* ont déjà lu, nous raconte le mariage de Lamartine avec Mlle Mariane-Elisa Birch. On trouvera, en tête du volume, le portrait de Mme de Lamartine, d'après un dessin de T. G. Regnault : figure longue et fine, avec de grands yeux très doux ; un front lamartinien. Puis, voici Mme Caroline Angelbert, femme poète et philosophe, qui corrigea la philosophie de V. Cousin, avec sagesse ; on peut encore relire avec intérêt les lettres un peu trop longues qu'elle écrivait au philosophe de l'éclectisme. Cousin fit bon accueil à ces dissertations philosophiques et répondit à ces lettres, mêlant la philosophie au sentiment. M. Séché publie, en appendice à son volume, ces lettres de Mme Angelbert, qui avaient déjà paru dans la correspondance de Victor Cousin, mais la personnalité de cette femme philosophe était demeurée jusqu'ici mystérieuse. On saura maintenant, grâce à cette étude de M. Séché, « de quel mâle esprit émanaient ces lettres, et quels services Mme Angelbert rendit à Lamartine, à son entrée dans la vie politique et parlementaire ». Ce fut, en effet, sous la protection de cette femme, que le poète s'était porté à la députation dans le département du Nord. Mais c'est une des moindres des manifestations de son amitié pour Lamartine. On devrait, propose M. Séché, graver sur sa pierre tombale : Ci-gît une Amie de Lamartine.

§

M. Henri F. Chatenet nous donne, dans son volume sur **Mme de Villedieu**, une analyse de ses romans qui nous permet de juger son œuvre injustement oubliée. Ses romans eurent, en effet, une grande vogue au XVIIe siècle, et cette vogue eut de sérieuses raisons : Elle a peint des sentiments qu'elle avait éprouvés, écrit M. Chatenet,

soit qu'elle chantât « les triomphes de l'amour, soit qu'elle se déchaînât contre les désordres de cette passion ». Et, de cela, avec Bayle, il faut lui savoir gré, « c'est ce qui donne du prix à ses romans et l'on trouve peut-être là le motif de leur succès ». Il faut encore reconnaître l'influence heureuse qu'elle exerça, à côté et peut-être avant Mme de la Fayette, sur le roman français, en faisant perdre au public le goût des grands romans à la Scudéry. Mais, si cette œuvre est digne d'intérêt, ajoute M. Chatenet, ce n'est pas qu'on puisse, au point de vue moral, « lui attribuer une valeur quelconque » la morale de Mme de Villedieu, c'est la morale épicurienne. Oui, et son œuvre est très saine, et il fallait peut-être la belle candeur d'une femme amoureuse pour considérer l'amour comme une chose naturelle :

> Faux honneurs, faux devoirs : si l'amour est un vice,
> C'est un vice plus beau que toutes les vertus.

Sa conception de l'amour, d'ailleurs basée sur sa propre expérience, n'avait rien de romanesque : c'est encore la philosophie amoureuse des sages :

> Quand on voudra changer d'amant ou de maîtresse
> Pendant un mois on le dira,
> Et puis après on changera,
> Sans qu'on soit accusé d'erreur ou de faiblesse.
> Mais on conservera toujours de la tendresse,
> On se rendra de petits soins
> Car entre deux amants, quand un grand amour cesse,
> Il faut être amis tout au moins.

Après nous avoir donné une longue analyse des *Annales Galantes*, M. Chatenet avoue qu'on ne saurait aujourd'hui avoir pour ce roman l'enthousiasme que manifesta le XVIIe siècle ; mais pour *les Desordres de l'amour*, dit-il, c'est une rehabilitation que l'on sollicite : « Une intrigue moins compliquée, une action plus suivie, des personnages connus, plus susceptibles, par conséquent, d'intéresser le lecteur moderne, quelque préciosité encore, mais moins sensible. Telles sont les qualités qui justifient la lecture de ce roman historique. A ces considérations, il convient d'en ajouter une autre : *les Désordres de l'amour* laissent poser une question d'histoire littéraire : ont-ils été publiés avant *la Princesse de Clèves* et Mme de La Fayette a-t-elle pu trouver la source du chef-d'œuvre qu'elle a écrit dans la seconde partie du roman de Mme de Villedieu ? » Cette hypothèse, d'après la date de publication des deux romans, est vraisemblable. Le roman de Mme de Villedieu parut en 1670, *la Princesse de Clèves* entre 1672 et 1678, mais plutôt en 1677 ou 1678. D'ailleurs la question fut posée au XVIIe siècle même où M. de Valincour, dans ses

Lettres à la marquise de... sur la Princesse de Clèves, fait un rapprochement entre les deux romans. Et M. Faguet, qui avoue n'avoir pas lu *les Désordres de l'amour*, répond cependant à ce M. de Valincour, et défend Mme de La Fayette. Il faut observer d'ailleurs que même si l'auteur ou les auteurs de *la Princesse de Clèves* se sont inspirés du roman de Mme de Villedieu, cela n'enlève aucun mérite à leur chef-d'œuvre, mais cela donnerait à l'auteur des *Désordres de l'amour* celui de l'innovation. Peut-être le moment serait-il propice de publier des pages choisies de Mme de Villedieu. Pierre de Querlon avait une grande admiration pour cet écrivain : il préparait une étude sur son œuvre, et se proposait de rééditer quelques-unes de ces pages qui l'avaient charmé, sans doute quelques chapitres où même tous les chapitres de ces *Désordres de l'amour*. Ajoutons que ce livre de M. Chatenet, sauf cette analyse des romans, n'apporte sur Mme de Villedieu aucun document nouveau. Il semble plutôt avoir utilisé ceux que nous apporta naguère M. Emile Magne sur cette galante femme de lettres.

M. Augustin Thierry nous donne cette étude, amusante et sans prétention à l'érudition, sur **Les grandes Mystifications littéraires**. Ces mystifications ne sont pas toujours, comme chez Nodier et Mérimée, un raffinement de lettrés désireux de goûter à une gloire momentanément secrète ; elles furent aussi un moyen de s'imposer, sous le couvert d'un nom illustre ou mystérieux, et même un gagne-pain. C'est par une sorte d'imposture que Chatterton, le pseudo-Rowley, tente de forcer la gloire, que l'Angleterre lui donna trop tard pour lui, hélas ! Eût-il, s'il avait vécu, se demande M. A. Thierry, réalisé les espérances qu'il a fait concevoir? il est difficile de « juger un écrivain sur des pastiches, et les poèmes de Rowley sont inconstestablement ce qu'il a produit de meilleur ». Mais le cas le plus merveilleux de mystification littéraire est celui de Mac-Pherson, petit maître d'école d'un village de l'Ecosse, qui inventa Ossian. Cette poésie ossianesque révolutionna l'Europe, et on sait quelle influence elle eut sur la littérature romantique. Gœthe et Chateaubriand nous ont dit leur enthousiasme pour cette poésie : « Simple éditeur, truqueur si l'on veut de légendes informes, Mac-Pherson, écrit M. A. Thierry, serait déjà une figure intéressante : promoteur d'un genre qui exerça une influence capitale sur les destinées littéraires du monde, il réclame notre admiration. » M. A. Thierry nous conte encore la plaisante aventure du perruquier André, que trois « joyeux drilles », Lasalle de Dampierre, le « nouvelliste » Ducoin et Jean-Henri Marchand, avocat au Parlement de Paris, persuadèrent d'écrire une tragédie : *le Tremblement de terre de Lisbonne*. Pièce prodigieuse ! Marchand et ses associés s'y sont délectés dans la charge. « Toute la saveur de la parodie est dans le sérieux de l'ac-

tion et le ton des personnages. » Sans le savoir, le perruquier André avait fait la caricature « des procédés cornéliens remis en honneur par Crébillon ». Cette pièce eut beaucoup de succès, et Voltaire écrivait « qu'il aimerait mieux avoir fait cette caricature que son *Mahomet* et qu'il voudrait bien voir Gaussin jouer Thérèse ou Mlle Muphti ». Et lorsque, cinquante ans plus tard, *le Tremblement de terre de Lisbonne* fut « monté en parodie », il reçut un accueil triomphal. C'était la mort de la tragédie classique que l'on fêtait. Je ne puis analyser tous les chapitres de ce volume où se trouvent résumées les aventures littéraires, très connues d'ailleurs, de Mérimée, Fabre d'Olivet, Nodier et Vrain-Lucas, le fournisseur d'autographes du pauvre géomètre Chasles. Ce faussaire érudit avait en effet fabriqué, à l'usage de l'académicien crédule, vingt-sept mille trois cent quarante-cinq pièces rarissimes, qui lui avaient rapporté près de cent cinquante mille francs. C'étaient des billets doux d'Abeilard à Héloïse, des lettres d'amour de Cléopâtre à Marc-Antoine et à César, etc., etc.

La Défense et Illustration de la Race Française, où M. Georges Rozet nous dit que l'heure a sonné d'emprunter à du Bellay, pour célébrer et encourager notre race, « la noble formule qu'il inscrivit, il y a trois siècles et demi, au fronton de notre littérature classique ». La Renaissance athlétique à laquelle nous assistons a droit, elle aussi, dit-il, « à un manifeste de confiance et d'espoir ». Je ne suivrai pas l'auteur au vélodrome, ni à la montagne, ni dans les diverses manifestations du sport : je résumerai seulement l'un des chapitres de son livre : L'Athlétisme et la Littérature amoureuse. D'abord, par athlétisme, il faut entendre l'idéal nouveau de l'homme *complet*. L'auteur veut nous montrer quelle est l'attitude de cet homme complet « en face de la littérature que lui a léguée l'époque précédente, et notamment en face de la littérature amoureuse, poésie, roman ou théâtre des dernières années du XIXe siècle ».

Il faut le dire de suite : cette littérature est sur le point de sombrer, aux yeux de nos jeunes athlètes, dans l'abîme d'oubli respectueux ou d'ironique dédain où nous avions déjà, nous autres, dès notre vingtième année, précipité la littérature romantique. Et la raison de ce mépris n'est pas seulement, comme on pourrait l'objecter, dans le manque de culture littéraire, dans cette incapacité de lire dont on accuse — par préjugé et par habitude — les hommes de sport, mais plutôt dans une répulsion instinctive de ces corps robustes et agissants pour une littérature dédiée tout entière à l'amour physique qui affaiblit et qui avilit le corps, à l'analyse psychologique qui déprime l'énergie.

Et M. Rozet continue : Aux yeux des sportsmen de dix-huit à vingt-cinq ans, « la littérature amoureuse est ridicule ». L'âme sportive (car il y a une âme sportive) ne trouve pas d'attrait aux « compromissions humiliantes des amours illicites ». Un certain sen-

timent « de dignité, d'orgueil, engage notre athlète à vouloir posséder seul, non pour la dominer, mais pour la protéger à la face de tous, la femme qu'il aimera ». Dans le mariage il sera même père plutôt qu'amant. Pauvre femme trop protégée! Heureusement que cette femme, tandis que son mari fera du sport, moralisateur, fera l'amour avec un jeune poète qui, lui, n'aura pas fait vœu de chasteté.

En résumé, la littérature de ces trente dernières années est une littérature immorale, incompatible avec le nouvel idéal sportif, qui est chaste; mais « le goût des sports et l'âme nouvelle qui en résultera vont changer tout cela et substituer à la littérature d'alcôves, de boudoirs et de veulerie morale, une littérature de plein air et d'énergie dans laquelle l'amour reprendra tout naturellement le nom de *faiblesse* qu'il avait au XVIIe et au XVIIIe siècle ». Oui, ajoute M. Rozet, toute cette littérature amoureuse périra; cependant il demande que quelques œuvres soient sauvées de l'oubli : celles de M. Marcel Prévost, par exemple, qui s'est, à la vérité, un peu trop complu aux faiblesses sensuelles, mais avec « une sensibilité si originale »! On ne sait quoi le plus admirer de ce mauvais goût ou de ce moralisme.

Il ne faudrait pas cependant embarquer tous les littérateurs qui défendent le sport dans cette galère morale, et M. Georges Casella, dans son livre : **le Sport et l'Avenir**, nous a montré qu'on pouvait parler avec sagesse de culture physique et de culture intellectuelle. La culture physique est-elle favorable au développement de l'intelligence ? A cette question, les littérateurs ont répondu les choses les plus variées, dont il est difficile de tirer une conclusion. Il semble bien cependant que l'exagération de la culture physique soit défavorable à l'intelligence.

A signaler encore ce livre d'un jeune érudit, M. Roger Depagniat, **les Sports dans l'Antiquité**, où il nous dit : « La Grèce ignorait les « amateurs » et les athlètes formaient une classe à part, ayant en vue les prix et les honneurs de toutes sortes, distribués à profusion. C'étaient donc de véritables « professionnels ». Et on ne leur demandait pas de faire des tragédies, ni même de les lire : on cultivait les athlètes, comme maintenant nous cultivons les chevaux de course. Il est donc tout à fait ridicule, sous prétexte d'améliorer la race humaine, de demander à tous de se faire athlètes. Cette amélioration n'est, en somme, qu'une déformation, et même une diminution : les athlètes sont de très médiocres reproducteurs, et d'ailleurs leurs qualités musculaires acquises ne se transmettent pas.

§

M. Jean Thogorma nous dit **les Tendances nouvelles de la Littérature et la Renaissance française**, et c'est,

ainsi que, chez les sportsmen de M. Rozet, la méfiance de la passion M. Thogorma développe cette idée dans son petit livre, et si l'on cherche les raisons de ce mouvement on le trouve dans le besoin, en littérature, comme en philosophie, de mensonges nouveaux, créateurs de valeurs nouvelles. « La tâche formidable qui incombe aux jeunes générations, écrit M. Thogorma, est de reconstruire l'Homme qu'on a démoli. » C'est une suggestion, cela, et qui peut être fructueuse, et assez formidable, en effet, pour occuper la nouvelle génération. La suivante trouvera une autre besogne, et « réinventera l'anarchie des instincts », force toute neuve alors. Mais il faut dire cela tout bas, afin de ne pas décourager les esthètes et les athlètes.

M. Thogorma, en une autre petite brochure « d'esthétique vivante » : **Les Barbares contre Racine**, proclame que la tragédie est par excellence l'art qui exprime la Vie. Encore une excellente suggestion, et un mensonge qui peut devenir une vivante vérité. Demain surgira peut-être cette tragédie d'une forme neuve, qui sera l'expression momentanée de la vie. Si le roman d'alcôve et de boudoir, comme dit M. Rozet, semble en décadence, ce n'est pas parce qu'il est une mauvaise conception du roman, mais parce que ce genre est usé : on attend le Flaubert qui écrira le Bouvard et Pécuchet de la fausse littérature amoureuse, puis on trouvera autre chose. Ecoutons les suggestions de M. Thogorma, écoutons toutes les suggestions, et que l'Esprit souffle sur les jeunes cervelles.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Frédéric Loliée : *Talleyrand et la Société européenne*, Emile-Paul, 7 fr. 50. ill. — Baron de Nervo : *La Conversion et la Mort de M. de Talleyrand*, Honoré Champion, 1 fr. — E. Angot : *Louis de Talleyrand-Périgord* (1784-178[illegible]), Perrin et Cie, 3 fr. 50. — André Gayot : *Une ancienne muscadine, Fortunée Hamelin. Lettres inédites, 1839-1851*. Préface de M. Emile Faguet, Emile-Paul., 5 fr.

M. Frédéric Loliée nous donne la fin de son ouvrage sur **Talleyrand et la Société européenne**. Ce deuxième et dernier volume s'ouvre sur le Congrès de Vienne en 1815. Le jugement plutôt favorable où s'achevait le tome précédent pouvait faire prévoir les soins donnés, avec quelque dilection, à la mise en valeur du grand diplomate, en cette occasion capitale de son existence. Parmi l'abondance continue des détails anecdotiques et mondains qui ajoutent à ces travaux sérieux des qualités aimables, l'auteur n'a eu garde d'oublier les services fondamentaux rendus, à Vienne, par Talleyrand : prépondérance morale prise, dans des circonstances terriblement difficiles ; traité du 3 janvier entre la France, l'Autriche et l'Angleterre, témoignage de la division mise parmi les

Alliés au profit de la France ; déclaration du 13 mars « sauvant la France du démembrement », quand le Retour de l'Ile d'Elbe eut détruit ce chef-d'œuvre de diplomatie (en admettant que ce qui était dirigé contre Napoléon dût faire les affaires de la France).

M. Loliée note ensuite le rôle de Talleyrand à la Cour de Louis XVIII, rôle négatif, on le sait (nous ne parlons pas, ici, bien entendu, des grands services du début), malgré un ministère d'ailleurs éphémère et la dignité de grand Chambellan. Entré et demeuré dans l'opposition en observateur clairvoyant des fautes de la Restauration, Talleyrand, par une de ces évolutions, — la dernière de sa longue et serpentante carrière, — où, disions-nous dans notre compte-rendu de la première partie de cet ouvrage, il montra, sous tous les régimes, qu'il savait garder toujours « de l'avenir dans l'esprit », se tourna vers l'étoile, qui se levait, de la maison d'Orléans. Après Juillet et la réintégration de Talleyrand aux affaires, commença le dernier grand chapitre de sa carrière diplomatique. M. Loliée a suffisamment étudié cette ambassade de Londres, où le patriarche de la diplomatie sut réaliser, au moins pour quelques années, cette « entente cordiale » qui était un besoin pour Louis-Philippe, assez isolé, comme souverain révolutionnaire, dans l'Europe de la Sainte-Alliance, et qui, du coup, donna à la Révolution de Juillet, ainsi que le désirait Talleyrand, « un droit de bourgeoisie en Europe ».

Le dernier acte de la carrière de Talleyrand fut ainsi un service rendu aux idées libérales, et resta en harmonie avec l'inspiration générale dont procède la politique de cet homme d'Etat. A juger d'un coup d'œil cette carrière, on ne saurait méconnaître cette inspiration libérale. Elle vaut ce qu'elle vaut, dans ce chaotique XIX[e] siècle où l'on ne sait au juste ce qui a valu le plus, ou le moins ! Nous ne désirons pas nous attarder à cette question du libéralisme. En histoire et en politique, elle implique, croyons-nous, chez qui lui prête sincèrement quelque importance, une aptitude à se contenter de peu, et l'on n'est pas toujours en goût d'une telle sagesse ! Il y a des moments, peut-être, où l'on y est ; mettons que ce sont les bons moments, et passons. Que M. Loliée nous permette seulement, à ce propos, un petit aperçu psychologique, dont il fera ce qu'il voudra, en ce qui concerne le caractère de son héros. Le libéralisme de Talleyrand, dirons-nous donc, fut un effet de l'égoïsme de Talleyrand, une suite de l'égoïsme orgueilleux du grand seigneur que froissa toujours, dans son amour-propre de haut aristocrate beaucoup plus que dans quelque idéal de liberté et de dignité humaines assez absent, la tyrannie du pouvoir politique, tyrannie impériale, ou tyrannie *ultra*. Napoléon régnant, ce fut, sous l'impassibilité de la tenue aulique, une question personnelle, en quelque sorte, entre lui et

l'Empereur. A ses yeux, Napoléon n'était qu'un parvenu ; le vrai patricien, c'était lui : le despotisme du César dut lui sembler particulièrement offensant. Vis-à-vis des ultras, on pouvait avoir affaire à meilleure compagnie : mais l'aristocrate raffiné, hautain, ne voulait pas davantage permettre qu'on l'engageât, et dans ce qu'il jugeait au surplus une direction fausse. De là, de cette persistance même d'un « libéralisme » spécial, ces trahisons, ces volte-face, où le grand seigneur, trop traité sans façon par les autoritaires et par les violents de la politique, reprenait ses distances. Reprise des distances à l'égard de l'absolutisme impérial, et ce fut la trahison d'Erfurt ; reprise des distances à l'égard du mauvais goût ultra, et ce fut la sortie dans l'opposition. Bons et mauvais effets mêlés, cela valut un peu de tout à la France, du bien et aussi du mal, de la liberté à travers des invasions et des révolutions En somme, Talleyrand ne fut vraiment à son aise et à sa place, à la place qui lui fut agréable, qu'une fois, — sous la monarchie de Juillet, comme protecteur et répondant européen du régime. C'est bien là ce qu'il fallait à ce dédain de grand seigneur qui avait vu passer tant de révolutions et de gouvernements. C'est là le genre d'apothéose qu'il trouva, bien qu'il eût pour la circonstance enveloppé sa morgue et son cynisme de maximes morales, dans cette mémorable séance académique du 3 mai 1838, où une assistance d'élite, « courbaturée de respect et d'admiration », l'acclama, peut-être en se disant trop peu, dupe et méritant de l'être, qu'elle mettait en somme au pavois le « Charlatan suprême ».

Ces réflexions nous laissent tout juste la place de mentionner les derniers chapitres, qui nous montrent la retraite et la fin de Talleyrand. La vie du prince en sa magnifique résidence de Valençay a fourni à M. Loliée le sujet d'un de ces tableaux de mœurs historico-mondaines dont il a l'entente. Sa fin « édifiante » a trouvé, dans le même écrivain, un historien qui s'abstient de hausser les épaules, mais qu'on sent n'être pas dupe. Un chapitre de conclusion donne un jugement d'ensemble.

Pour compléter ce tome terminal qui, bien que tout y soit en la mesure voulue, tombait un peu court, M. Loliée a substitué à l'habituel index biographique une galerie anecdotique et critique des personnages cités (1). L'idée est excellente. Il y a là une centaine de médaillons expressifs, assez de visages pour évoquer un temps disparu. Ces courtes biographies forment une lecture facile, claire et tonifiante, un vrai aide-mémoire pour quiconque a remué, non sans la disperser un peu, l'énorme bibliothèque que nous a value, ces dernières années, l'engouement qui s'attache à la triple époque :

(1) P. 346. Tallien fut bien nommé consul à Alicante, mais il n'y alla jamais.

Révolution, Empire, Restauration. Cette bibliothèque, ne serait-il pas temps de la classer et de la résumer ? Que ne publie-t-on, dans le goût de cette première galerie réunie par M. Frédéric Loliée, quelque « Dictionnaire biographique » de la période 1789-1830, ou même 1848 ?

La suffisante indépendance de jugement gardée par M. Loliée en ce qui concerne la fin de Talleyrand est d'autant plus à retenir que des voix assez assourdissantes s'élevèrent, il n'y a pas longtemps, à ce sujet, celle, presque apostolique, de Dupanloup, et celle de la nièce même du diplomatique Converti, la duchesse de Dino. Voici que le baron de Barante, par le canal de son petit-fils le baron de Nervo, joint à son tour la sienne. Que nous dit-il sur **la Conversion et la mort de M. de Talleyrand?** Rien de trop nouveau : que « M. de Talleyrand avait la foi (!) et avait voulu mourir en chrétien » ; que la rétractation rédigée en vertu de cela, et signée en toute lucidité d'esprit. avait été jugée suffisante à Rome ; que Grégoire XVI avait donné plus tard, quant à ce dernier point, un témoignage probant. Probant ? La Cour de Rome ayant fait contre mauvaise fortune bon cœur, l'attitude de Grégoire XVI pouvait indiquer simplement qu'il n'y avait pas à revenir là-dessus. L'art de Talleyrand fut de savoir se réserver, ici comme en tout, jusqu'au dernier moment. Il mourut quelques heures après avoir signé sa rétractation, fort discrète, quoi qu'on dise. Ainsi sut-il enlever à l'Eglise le temps d'exiger de lui davantage.

Ne quittons point le Prince de Bénévent sans dire quelques mots d'un sien neveu, **Louis de Talleyrand-Périgord,** dont M. E. Angot a dit, lui, mille choses, ce qui est peut-être beaucoup pour le personnage. Mais l'Oncle, par sa célébrité, fait entrer avec soi toute la famille au temple de Mémoire. Sa gloire a ce népotisme. Ceci peut expliquer des livres comme celui-ci, et leur prêter de l'intérêt.

Le fameux diplomate eut deux neveux : l'un, Edmond de Périgord, est surtout connu comme mari de Dorothée de Courlande, duchesse de Dino, laquelle lui préféra l'oncle ; l'autre, plus sérieux, celui dont s'occupe M. E. Angot, servit, à la Grande-Armée, comme aide-de-camp du maréchal Berthier, prince de Neuchâtel. Il fit, comme tel, les campagnes d'Austerlitz, d'Iéna et de Pologne. Employé ordinairement comme porteur de missives et de documents importants, il reçut aussi des missions spéciales, par exemple dans le Salzbourg et dans le Tyrol, après la paix de Presbourg. Au lendemain de Friedland, l'Empereur le dépêcha au quartier-général russe, pour inviter Bennigsen à envoyer un négociateur à Tilsit. Il accompagna Savary à Saint-Pétersbourg, lors de la mission de celui-ci, et, très homme du monde, fit un peu oublier que son chef ne

l'était pas assez, ce que l'Empereur voulait. Caulaincourt le garda auprès de lui, lorsqu'il eut remplacé Savary. Ici se placent des détails intéressants sur la Cour de Russie, sur ses sentiments véritables après Tilsit. Malgré le départ de l'ambassadeur britannique, lord Gower, l'influence anglaise semblait toujours prépondérante à Pétersbourg. Dans ces circonstances délicates, Louis de Perigord sut se rendre utile, au témoignage de Caulaincourt. C'est la page la plus importante du neveu de Talleyrand, qui mourut, tout jeune, à Berlin, où, retour de Russie, il passait, rentrant en France. Les premiers chapitres de l'ouvrage de M. E. Angot donnent, à propos de la naissance et de l'éducation du neveu de l'illustre diplomate, de nombreux renseignements sur la famille des Talleyrand-Perigord.

Nous ne saurions mieux faire, pour indiquer l'intérêt du livre de M. André Gayot : **Une Ancienne Muscadine, Fortunée Hamelin**, que d'emprunter à M. Fréderic Loliée, pour le placer sous les yeux du lecteur, le médaillon qu'il a tracé de cette femme à la mode (Appendice de son *Talleyrand*) :

> Danseuse, écuyère et muscadine en renom, sous le Directoire, puis sorte d'intermédiaire politique, habile, empressée, sous les différents régimes qu'elle traversa, un rapport de police de 1815 la dénommait, comme de son nom propre : INTRIGANTE. Fougueuse bonapartiste, elle eut, jusqu'à son dernier jour, le fanatisme de l'idole, le culte de « l'astre adoré ». De belles années lui furent connues de plaisir et d'influence. Sa maison était devenue, aux entours de 1799, comme une annexe du ministère ; on venait s'y faire inscrire ; c'était le vestibule de la prochaine Cour consulaire, en attendant que ce fût la Cour impériale. Mais, plus tard... O vieillesse ! O déclin ! « *Au retour d'Egypte*, écrivait-elle, *ma maison était trop petite pour contenir les dépouilles opimes! Aujourd'hui, je n'obtiens pas un tapis pour mon argent.* » Cette femme de sang mêlé avait un charme physique très attirant, quoiqu'elle eût le teint sombre, la taille défectueuse et que les grands airs dont elle faisait parade n'allassent point à l'exiguïté de sa fine personne.
>
> D'être fine, elle se piquait surtout de l'être par l'esprit. On s'en apercevait, de reste, au style de ses lettres, où fourmillent les trouvailles heureuses et les surprises charmantes. Montrond, qui fut son amant et qui lui devait bien un joli mot, en échange de tout ce qu'elle fit pour lui, l'appelait *une petite-nièce de Mme de Sévigné.*

A cette miniature on comparera le portrait en pied tracé par M. André Gayot, dans une attachante Introduction. L'une prépare à l'autre. Le beau temps de la Créole s'y évoque, qui dura trois époques, ou presque : Directoire, Empire, Restauration. Et ajoutons une quatrième époque, celle de la monarchie de Juillet, avec d'extrêmes prolongements vers l'aube du second Empire. A cette dernière époque se rapportent plus spécialement les lettres inédites (1839-1851) soigneusement éditées par M. Gayot. Avec des réminiscences

des beaux jours, elles offrent nombre d'observations, de traits, dont les êtres et les choses du régime de juillet font les frais. Ceux qui déjà s'amusèrent en la société de Mme de Boigne pourront retrouver ici quelque chose de cet égayement.

En tête, l'inévitable Préface de M. Faguet, l'homme aux mille et trois Préfaces, le don Juan du laïus. Et toujours, dans le discours, le coquet académicien a de ces hardiesses précieuses où il fait admirer aux bonnes gens la science de négligences, trouvées, en dernière analyse, parfaitement correctes. Mais se mettrait-il, par des effets involontaires, à leur faire admirer plus et tout autre chose encore? Lisez : « Je ne veux pas désespérer ceux qui voudront s'attacher à démêler les points obsurs de Mme Hamelin. C'est un travail épineux qui ne sera pas sans roses. » Les points obscurs de Mme Hamelin. Diable ! Cet homme vous ferait rougir, avec ses ellipses ! Et les « épines », encore, et les « roses » ! Honny soit qui mal y pense.

EDMOND BARTHÈLEMY

SCIENCE SOCIALE

P. Roeckel : *L'Education sociale des races noires*, Giard et Brière, 3 fr. 50. — M. Rondet-Saint : *L'Avenir de la France est sur mer*, Plon, Nourrit, 3 fr. 50. — Henri Lasvignes : *Essai d'assistance comparée*, Giard et Brière, 4 fr. — Henri Leyret : *Les Tyrans ridicules*, Fayard, 3 fr. 50. — Abbé Jules Claraz : *Le Mariage des prêtres*, Flammarion, 3 fr. 50. — Memento.

L'Education sociale des races noires, de M. Roeckel, est un livre d'actualité au premier chef. Les négociations si longues entre la France et l'Allemagne ont rappelé l'attention sur ce formidable réservoir de forces guerrières qu'est l'Afrique, et où il semble que chaque nation européenne serait bien aise de pouvoir puiser à l'occasion. Est-ce à dire que, comme le pense M. Marcel Barrière dans *la Nouvelle Europe*, la force noire doive être, pour nous Français, « l'espoir suprême et suprême pensée » dans une guerre éclatant sur la frontière des Vosges? Je crains bien, à lire le très remarquable ouvrage du lieutenant d'infanterie coloniale qu'est M. Roeckel, qu'il faille répondre non. Le nègre est un bon soldat qui, encadré et commandé par des blancs, peut faire merveille, mais surtout contre d'autres nègres; dans une guerre européenne, son manque de constance morale, ou seulement de résistance physique, procurerait de graves mécomptes; on ne voit pas la retraite de Russie, ni seulement la retraite de l'armée de la Loire exécutée par des troupes de couleur. Au surplus, il faudrait bien se rendre compte qu'il y a quelque chose de déshonorant à se faire défendre par des nègres, et que les Allemands n'ont pas tout à fait tort en nous reprochant si durement l'emploi contre eux, en 1870, des turcos et des spahis ; est-ce que les Anglais ont employé un seul Cipaye contre les Boers?

Mais ce n'est pas tant d'utilisation militaire que d'éducation sociale de ces Africains que parle le livre de M. Roeckel, et le problème est plus grave encore. Par lui-même le nègre ne peut arriver à rien ; du mieux, quand il se trouve hériter d'une civilisation antérieure et supérieure, il donne Haïti ou Liberia! Même conduit et dirigé, il ne produit pas grand'chose; aux Etats-Unis, son rôle dans la plus basse main-d'œuvre est à peu près nul; leur plus réelle utilité est de fournir des domestiques dans un pays où personne ne veut servir. Il ne semble donc pas qu'on puisse attendre beaucoup de toute cette race pour la civilisation, même matérielle. Esclave, le noir travaillait si peu qu'il a discrédité l'esclavage! Libre, il travaille encore moins. Et il en sera toujours ainsi, en dépit des bonnes gens qui croient qu'on peut repétrir les cervelles humaines. Mais cela n'est pas à dire qu'il faille violenter, fouailler et martyriser ces pauvres diables! Quelque rudimentaire que soit leur cerveau, ce sont des hommes! Et les rédacteurs des *Codes noirs* d'autrefois avaient beau défendre de convertir les esclaves, ils auraient bien dû se dire, puisqu'ils étaient chrétiens, que cela n'empêchait pas leurs âmes d'avoir été rachetées par le même sang divin que les leurs à eux. Au fond, il n'y a que les chrétiens, missionnaires catholiques, comme Mgr Hacquard, ou protestants comme Livingstone, qui puissent se consacrer à l'éducation morale des noirs, puisqu'ils admettent la possibilité d'un miracle venant illuminer ces ténébreuses intelligences. Et qui sait si ce miracle ne se produira pas? Çà et là fleurissent dans cette malheureuse race déshéritée de bien inattendus exemplaires, et qui donnent bon espoir pour l'avenir, tel ce Booker Washington, il est vrai mulâtre, ou ce noir qui, à la Société de géographie de Paris, en 1883, s'exprimait en termes si nobles qu'on comprend que M. Roeckel ait voulu fermer sur eux son livre : « La vocation de servir est aussi noble que la vocation de gouverner. Dans les deux sphères de domination et de soumission, il y a de la place pour mettre en œuvre les vertus les plus nobles... Je vous dirai donc (à vous blancs) : Traitez-nous convenablement, et nous serons de dévoués auxiliaires; mieux encore, nous vous bénirons... »

§

Dans tous les cas, ce rôle d'éducation des races noires, que nous assumons si louablement et que nous sommes, je crois, seuls à assumer, les Allemands ne cherchant en Afrique que le caoutchouc, les Belges que l'ivoire et les Anglais que l'or, nous ne pouvons le remplir que si nous restons grande puissance militaire et maritime, et M. Rondet-Saint a raison, sur ce dernier point, de nous rappeler que **l'Avenir de la France est sur mer**. On ne s'en douterait pas, hélas! à voir le petit nombre de ceux qui s'intéressent aux ques-

tions maritimes! Combien de nos hommes de sport ont-ils un yacht ou un canot automobile ou un simple canot à voile? Et pourtant ceci coûte moins cher qu'une limousine, et est autrement intéressant à faire bondir sur les vagues. Notre Ligue maritime, qui ne demande que 3 fr. à ses adhérents, a 17.000 membres tout au plus, alors que la *Flottenverein* de nos voisins dépasse le million. Aussi, comme pour donner raison à l'irréfutable *Trade follows flag*, le commerce général allemand a-t-il augmenté de 8 milliards, alors que le nôtre s'est haussé péniblement d'1. Assurément, nous sommes loin de faire ce que nous pourrions ; si nous avions seulement le flair commercial des Belges (je ne parle pas des Hollandais, qui dament le pion, proportionnellement, même à l'Angleterre), notre commerce serait de 45 milliards au lieu de 13. Pour galvaniser ce commerce, pour secouer nos producteurs et nos placiers, pour ressusciter notre marine marchande, M. Rondet-Saint explique fort bien, en chapitres de vulgarisation, mais brefs, clairs et judicieux, tout ce qu'il faudrait faire, beaucoup de choses, mais dont une seule négligée paralyse toutes les autres. Voilà, je suppose, l'industrie de la pêche; supposez Dieppe, Honfleur, Saint-Malo reprenant leur ancienne prospérité, toute une flotte de chalutiers à vapeurs et de bateaux viviers exploitant scientifiquement la Manche, eh bien, il suffirait que l'Ouest-Etat continuât à exploiter son réseau comme il fait pour que, de par le simple retard des trains de marée, toute cette industrie périclitât, et toute notre flotte de pêche fût obligée de liquider à perte.

§

De l'Etat-patron il est facile de passer à l'Etat père de famille, et c'est un peu celui que M. Henri Lasvignes nous convie à admirer dans son **Essai d'assistance comparée**. L'auteur connaît admirablement son sujet, et sa triple étude des institutions d'assistance en Angleterre, en Allemagne et en France satisfera les spécialistes les plus exigeants; mais de plus il fera réfléchir les penseurs et les hommes d'Etat. « La route est souvent longue et sinueuse, dit-il, qu'a suivie l'homme qui vient frapper à la porte d'une œuvre d'assistance. » Or le rôle de l'Etat doit-il être seulement de se tenir à cette porte ? ne doit-il pas restreindre ou abolir les causes initiales de la déchéance individuelle, et refaire, quand il en est temps encore, des utilités sociales ? Assurément personne ne s'inscrira contre un programme si noble, mais que de déceptions se préparent les belles âmes qui se vouent à le réaliser ! Contre les causes initiales de déchéance c'est à la morale et à la religion qu'il faudra surtout recourir ; l'Etat ne pourra agir que sur les points qui font scandale et sont par suite exceptionnels, en enlevant, par exemple, à des parents indignes ou peu dignes la garde de leurs enfants. Et pour les arrêts

de déchéance, pour la reprise de la marche en avant, ce sera à l'énergie d'âme d'un chacun qu'il faudra faire appel ; vraiment ici que peut faire l'Etat ? Pourtant il ne faudrait pas tomber dans un sot anarchisme scientifique ; l'Etat qui peut faire socialement tant de mal peut faire aussi pas mal de bien; en ceci, il se rapproche du père de famille auquel je le comparais tout à l'heure ; il a raison, en somme, de considérer comme un devoir de sa part, donc comme un droit pour les bénéficiaires, l'assistance aux malades, aux invalides, aux vieillards, aux indigents ; le fait que, dans trop de pays, surtout chez nous, ses efforts sont équivoques et ses œuvres sophistiquées par la politique ne prouve pas contre sa philanthropie, mais contre l'esprit politicien. Le jour où l'Etat s'adonnerait à son œuvre de relèvement et de préservation sociale dans un but désintéressé, en faisant appel à toutes les charités privées et en abdiquant toute préoccupation de caractère electoral, il n'y aurait que des éloges à décerner à cette A. P. pour laquelle on doit encore être souvent si sévère !

§

Mais pourrons-nous jamais nous guérir du mal politicien ? Nous avons l'air de chérir cet ulcère, et c'est là une mauvaise disposition d'esprit pour s'en débarrasser. Pourtant c'est un bien vilain mal, et qui vous soulève le cœur quand on en voit les pestilents produits dans **les Tyrans ridicules** de M. Henry Leyret, recueil des lettres de province que ce judicieux publiciste continue à envoyer au *Temps*. C'est avec des documents de ce genre qu'on devra plus tard écrire l'histoire de ce régime beaucoup plus qu'avec les congratulations officielles et les harangues pour galerie. « Un fossé nous sépare, eux les politiciens, nous les citoyens » : ce titre de la huitième lettre résume tout l'ouvrage. Oui, il n'y a vraiment rien de commun entre la vraie grande France qui laboure, tisse, martèle ou écrit en silence, et cette clique de bavards agités et nuisibles qui vit parasitairement sur notre dos à tous. Maintenant M. Leyret et ses amis ne se font-ils pas des illusions en croyant qu'il suffira de remplacer le député d'arrondissement par le député « scrutinolistaire » pour avoir raison du virus politicien? Hélas ! c'est comme les naïfs ou les roublards qui croient qu'en remplaçant les bonnets phrygiens par des fleurs de lis ou des abeilles, on frapperait à mort le dragon de l'intrigue, du mensonge et de la bassesse d'âme. C'est un autre 606 qu'il nous faut, bonnes gens, mais à quoi bon vous redonner une fois de plus sa formule?

§

Ecrire un plaidoyer même véhément en faveur du **Mariage des prêtres** n'est pas chose extraordinaire, mais le signer de tous ses titres : « Abbé Jules Claraz, vicaire à Saint-Germain-l'Auxer-

rois », est d'une crânerie assez rare. Le défaut de ces messieurs du clergé est de s'exprimer bien différemment, sur le célibat ecclésiastique, sur l'autorité papale, sur bien d'autres sujets, quand ils parlent en public et quand ils causent en cercle intime, et le fâcheux est que ceux qui disent tout haut ce que leurs confrères chuchotent tout bas, le font sur un ton à peu près insupportable. Je me suis déjà expliqué ici (décembre 1910) sur le mariage des prêtres, à propos d'un livre de M. Houtin ; je n'ajouterai qu'un mot. Tout ce que dit l'Eglise sur cette question est juste (d'ailleurs l'Eglise a toujours raison, comme M. Paul Leroy-Beaulieu, et c'est ce qui les rend tous deux exaspérants) ; elle n'oublie qu'un tout petit point, c'est que le *presbyteros*, son nom l'indique, doit être un vieillard. Non seulement il est à souhaiter que le prêtre garde la continence, mais encore ne devraient être prêtres que ceux qui peuvent la garder naturellement : tous les sexagénaires et septuagénaires qui prennent leur retraite devraient passer leurs vingt ou trente dernières années dans la fonction ecclésiastique, ce serait le meilleur moyen d'utiliser socialement ces vieux guerriers ou ces vieux ronds-de-cuir qui ne savent, sans cela, que raser leurs femmes et leurs cuisinières ; ils chanteraient les vêpres des chanoines et ils évolueraient en surplis dans les nefs gothiques, sort point méprisable. Et l'on trouvera, peut-être, que cette solution du problème du célibat sacerdotal manque de sens mystique, mais quoi ! c'est une chronique de science sociale que j'écris !

Memento. — P. Pinot et J. Comolet-Tirman, auditeurs au Conseil d'Etat : *Traité des retraites ouvrières*, commentaire théorique et pratique de la loi du 5 avril 1910. Alcan, 6 fr. Le titre seul de cet ouvrage en dit le haut intérêt. — Henry Bérenger : *Pour l'action nationale*, 11, rue des Petits-Champs, 3 fr. 50. Reproduction d'articles publiés en 1910 et 1911. « La réforme capitale consiste à changer le mode d'élection et la méthode du travail de la Chambre. » Oui, en prenant le mot *capital* dans le sens de *préalable*. — Lucien Hubert, député : *L'Effort allemand*. Alcan, 3 fr. 50. Etude comparée de la France et de l'Allemagne au point de vue économique, très intéressante et très documentée ; le mot d'un de nos voisins que cite l'auteur serait à retenir. « Combien vous, Français, vous auriez peu de mal à faire ce que vous ne faites pas. Et combien l'Allemagne en a à faire ce qu'elle fait ! » — Henri Moysset : *L'Esprit public en Allemagne vingt ans après Bismarck*. Alcan, 5 fr. Il paraîtrait que l'antogonisme s'accentuerait entre la Prusse et l'Allemagne. Ne nous berçons pas d'illusions ! — Auguste Chaulnier : *La Bulgarie*, étude d'histoire diplomatique et de droit international. A. Rousseau, 5 fr. Bonne thèse de doctorat. Espérons que les étudiants de 1913 pourront écrire des thèses analogues sur la Macédoine et l'Albanie. Au lieu d'envoyer cuirassés et corps d'armée à Tripoli, l'Italie devrait bien les diriger sur Dédé Agatch, d'où les bersaglieri feraient facilement leur jonction à Andrinople avec les régi-

ments du tsar Ferdinand; il n'en faudrait pas davantage pour détacher du tronc pourri du sycomore turc les beaux fruits qui s'appellent Salonique, Uskub, Monastir, Janina, etc.—J.-J. Caspar : *Finlande et Russie*. Schleicher, 0.50. Il faut bien espérer aussi que la Russie finira par s'apercevoir de la sottise de son entêtement à vouloir russifier soit la Finlande, soit la Pologne ; toutefois il est bon de noter que les vexations actuelles ne sont pas l'œuvre de ce tsar autocrate contre qui nous entendîmes tant vociférer, mais de la Douma, la loi anti-finlandaise du 30 juin 1910 ayant été votée par elle. — Giorgio del Vecchio : *Il fenomeno della guerra et l'idea della pace*. Bona, Turin. Les livres pacifistes devraient bien nous venir de l'autre côté des Vosges plutôt que de l'autre côté des Alpes. — Mais que répondra l'Allemagne à *la Riposte : menace prussienne* de M. Emile Hayem, Bassot, 1 fr., qui propose une alliance entre les deux soi-disant ennemis héréditaires sur la base du Rhin, commune frontière ? L'auteur, simple lieutenant de réserve au 15e chasseurs en 1911, n'en a que plus de crânerie à réclamer le *Statu quo ante 1811* : toute la rive gauche du Rhin française, bravo ! Il ne reste plus qu'à obtenir l'assentiment de l'Allemagne. — Ch.-René Leclercq : *Le Maroc, notice économique, petit guide de l'émigrant*, Gauthner. De précieuses indications ; pour 100.000 fr. on peut encore créer une grande exploitation agricole de 700 à 1.000 hectares dans la Chaouia, mais qu'on se hâte, tout augmente là-bas comme ici ! Dire, toutefois, qu'on aurait pu, en jouant du *Beati possidentes*, obtenir exactement ce que nous occupons, en dépit du bond de *la Panthère* ! et sans livraison de Congo, tant français que belge !

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Goblet d'Alviella : *Croyances, rites, institutions*, 3 vol. 8, Paris, P. Geuthner, 22, 50.— A. Loisy : *A propos d'histoire des religions*. in-18, Paris, E. Nourry, éditeur, 3.

Depuis quelques années, la plupart des savants français qui s'occupent activement d'histoire des religions ont pris l'habitude de réunir en volume leurs articles et leurs analyses critiques. L'ayant fait moi-même, dans les trois séries parues de mes *Religions, Mœurs et Légendes*, je puis affirmer à bon droit que cette « habitude » répond, à la fois à un but de propagande générale de la part des auteurs, et aussi à un intérêt de plus en plus vif du public français pour une étude des religions qui serait autre chose que simple controverse théologique ou que brutale discussion antidogmatique. Pour la première, il faudrait au public catholique une connaissance de la Bible et des textes des Pères de l'Eglise qu'il est bien loin d'avoir au même degré que le grand public des pays protestants. Et ainsi s'explique que l'étude des religions telle qu'elle se poursuit en France depuis une trentaine d'années était restée fort en dehors des préoccupations du public général. Successivement, la publication des recueils de S. Reinach (*Cultes, mythes et religions*, Leroux), mes trois séries, les

Mélanges d'histoire des religions de Hubert et Mauss (chez Alcan) ont démontré que l'œuvre accomplie intéressait bien plus de gens, chez nous, qu'on n'eût cru.

Aussi le succès des trois volumes sur les **Croyances, Rites et Institutions** de M. Goblet d'Alviella, professeur à l'université de Bruxelles, me semble-t-il assuré. Chacun d'eux porte en sous-titre l'un des termes dont ce savant a proposé l'adoption au congrès des religions d'Oxford: *hiérographie*,*hiérologie*,*hiérosophie*,où l'on reconnaît les idées : de description, de science synthétique et de philosophie des religions. En théorie, on ne peut rien objecter à cette terminologie : car elle répond en effet à une division naturelle et commode des faits. Mais si le français adopte volontiers des néologismes en langage de sport, et des mots barbares en jargon de chimie ou de médecine, il en va autrement dans le langage courant ! On connaît même des ostracismes bientôt séculaires, preuve que l'entêtement d'un savant, ou même de toute une école de savants, n'y peut rien. Ainsi ethnographie a droit de cité, mais ethnologie, proposé vers 1820, n'a pas été adopté du grand public et pour ma part j'ose bien me dire ethnographe, mais non pas ethnologue.Par contre, sociologue et sociologie sont enfin admis, après combien d'années de lutte; mais récemment on a souri de voir un professeur se dire sociographe et prétendre s'occuper spécialement de sociographie. Entre logue, graphe et sophe, il y a lutte, et l'on éprouve une grande difficulté à faire admettre aux étrangers que chez nous la terminologie scientifique doit se soumettre à une sorte de courant traditionnel sous peine de voir discréditer et la science mal désignée,et les savants qui s'y adonnent. Mode ? Bêtise ? Euphonie ? Je l'ignore. En tout cas il y a là une force d'une qualité particulière, et de deux mots il faut choisir, non le meilleur, mais celui qui plaît communément.

D'ailleurs, il n'y a plus guère que les Italiens et les Américains du Nord pour vouloir régenter la terminologie dans les sciences qui traitent des activités humaines. Sans doute, preuve de jeunesse. Plus tard, on prend son parti de l'inexactitude des mots — de tous les mots — et on s'arrange comme on peut, quitte à accumuler les réticences et les limitations, puisque en somme on n'arrive tout de même à des vérités approximatives que par éliminations successives, non pas par affirmations aprioriques.

Donc, dans son premier volume, M. Goblet d'Alviella décrit des religions ou des phénomènes religieux : moulins à prières, roues liturgiques, trinités non chrétiennes, légende de Jonas, jumeaux célestes, rites des Mormons, etc. Dans le deuxième, sont discutées des questions de méthode, de théorie et d'origines : la méthode comparative, l'ani-

misme, les origines de l'idolâtrie, la théorie évolutionniste dans la science des religions, l'anthropomorphisme, la méthode des séquences, les rites de la moisson, la nature des dieux, les religions préhistoriques, etc. Le troisième enfin comprend des études sur l'accord de la Genèse et de la géologie, les sectes néobouddhistes, le progrès dans les religions, le protestantisme libéral, la notion du divin, la franc-maçonnerie, le cardinal Newmann, la religion et la superstition de la vie, etc. Un excellent appendice, sur l'histoire de la science des religions, et un index détaillé terminent ce volume.

Mais cette publication a un autre mérite encore ; M. Goblet d'Alviella fut l'un des premiers adeptes de la « science des religions » délivrée de la théologie et de la linguistique ; dénué de tout parti-pris méthodologique, mais possédant sa méthode personnelle, aiguisée par de nombreux voyages (en Laponie, dans l'Inde, aux Etats-Unis, etc.) M. G. d'Aviella s'est toujours tenu strictement au courant des progrès de la science des religions et par suite ses trois volumes, qui représentent près de quarante années de publication, nous donnent à la fois un tableau de l'évolution de cette science, et du développement d'un esprit de savant.

§

M. Loisy aussi a réuni en un petit livre, comme lui seul sait les faire, alertes, ironiques, et pourtant précis, plusieurs articles **A propos d'histoire de religions**. On lira la préface : c'est une merveille ; l'auteur s'y excuse de s'être laissé entraîner à une polémique avec M. Salomon Reinach à propos d'Orpheus. On ne l'y reprendra plus, dit-il. Espérons que si ; nous y perdrions trop : car nul ne s'entend comme lui à faire griller pièce à pièce, idée à idée, un adversaire ou une théorie. Notre bonne méthode comparative reçoit un bon coup de boutoir en passant. Mais si, mais si, monsieur Loisy, peut faire son salut même en dehors de notre méthode, mais à moitié seulement, mais on reste au Purgatoire scientifique, très longtemps.

Mais soyons précis : dans la *Préface*, l'auteur s'excuse et se moque ; dans le premier chapitre, la théorie du tabou, ou du scrupule, de S. Reinach est mise en morceaux ; dans le second, ces morceaux sont découpés plus petits et brûlés en même temps que M. Loisy craint de voir mal enseigner et mal vulgariser l'histoire des religions. Surtout il n'admet pas qu'elle puisse, ou doive servir d'argument antidogmatique. Le troisième, sur les rapports de la magie, de la science et de la religion, est moins original ; mais les deux derniers, sur Jésus ou Christ et sur le mythe du Christ, sont des modèles de critique précise et simple.

Et puisque j'y suis, faisons amende honorable. Dans une précédente chronique, j'ai dit de M. Loisy qu'il était moderniste. Non,

M. Loisy n'est pas moderniste, il ne veut pas l'être ; et je me dépêche de retirer mon épithète inconsidérée. Car, pp. 146-149, il dit.

«... j'ai ignoré ce que c'était que le modernisme catholique jusqu'à ce que le Pape X eût pris la peine de me l'apprendre, en même temps qu'à tout l'univers... En fait ni le programme ni le parti n'ont existé... Pour bien montrer que l'Eglise ne craint rien, elle a solennellement frappé ceux qui se permettaient de craindre pour elle. On aurait pu, avec moins de façons, leur signifier qu'on n'avait pas besoin de leurs services. Celui qui écrit ces lignes s'est donc trouvé moderniste sans l'avoir voulu... les protestants m'ont accusé de modernisme parce que... et parce que... Espérons pour les inventeurs de cette plaisanterie, qu'ils voudront bien ne pas la perpétuer... Rien n'est plus moderne que la vérité... je ne me sens pas qualifié pour entreprendre la modernisation du catholicisme. »

La vérité est donc que M. Loisy n'a jamais été, et jamais ne sera, moderniste : de proclamer cette vérité, me voilà, comme lui, tout simplement moderne.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

Conservatoires et Théâtres : L'orchestre, dans l'œuvre de Liszt pour piano, et le prolongement de son influence, jugés par Mme Jane Mortier. — *La Revue de Paris :* fragments des souvenirs de M. Ernest Lavisse. — *L'Amitié de France* : récit de la mort d'Emile Pouvillon. — *Le double bouquet :* extrait d'un poème de M. Charles Grolleau. — Memento.

On célèbre admirablement le centenaire de Liszt, en évoquant l'œuvre et l'homme. Ils sont rares tous deux, par l'incomparable harmonie des qualités qu'ils rassemblent. Le génie et le cœur s'égalent dans un Liszt. C'est l'opinion unanime de ceux qui s'honorent aujourd'hui de le célébrer. Parmi ces musicologues, il est heureux de trouver le tribut d'un des meilleurs interprètes actuels de Liszt au piano. La revue **Conservatoires et Théâtres** (15 octobre) publie un fort curieux développement de cette idée que « toute l'œuvre de piano de Liszt est une orchestration condensée ». Mme Jane Mortier le démontre avec la finesse et l'autorité acquises par la connaissance d'une musique qu'elle étudie avec une amoureuse dévotion.

Liszt, au rebours de Chopin et même de Schumann, était trop évidemment né pour l'orchestre pour considérer le piano comme un instrument individuel et complet. Il y a vu la transposition impersonnelle de l'orchestre, et tout ce qu'il lui a adjoint de la quantité expressive de l'instrument. La musique de Chopin et de Schumann est conçue comme si, l'orchestre étant appelé à disparaître, le piano devait rester chargé de comporter et de rendre tous les sentiments musicaux. Pour eux, il est un centre, l'instrumen roi. Liszt, tout au contraire, ne fait du piano que l'évocateur de la magie

orchestrale. Il le dompte, le bouleverse par un ouragan de sonorités, et découvre en lui des puissances de transcriptions polyphoniques qu'on ne soupçonnait pas. C'est constamment à l'orchestre qu'on songe au delà du clavier, et les prétendues jongleries de la virtuosité de Liszt, qu'on attribua longtemps à sa puissance personnelle, exceptionnelle jusqu'à être presque monstrueuse, ne sont en réalité que des synthèses rapides et multiples de la polyphonie qu'il entendait en composant. Une œuvre unique dans la littérature du piano, comme la *Sonate à Schumann,* ne peut se comprendre pleinement que dans ce sens.

Evidemment il y avait une tendance, non pas certes à la jonglerie, mais à l'emphase et à la grandiloquence chez Liszt, et je ne crois pas manquer à mon respect pour un maître qui m'attire entre tous, en convenant de la justesse de ce reproche. Mais s'il est aisé de relever des défauts, il est autrement intéressant de chercher en quoi ils complètent les traits d'une psychologie. Je vois que l'emphase de Liszt, outre qu'elle est un caractère général du romantisme, est due surtout à son ardent désir de faire sentir tout un coloris d'orchestre par un instrument dont la palette est à peine garnie de quelques tons, délicieux d'ailleurs.

Ce qui nous semble emphatique et acrobatique au piano, nous le trouvons naturel et superbe dans l'orchestre de Liszt. Et si Berlioz avait écrit pour le piano, nous en aurions vu bien d'autres, puisque l'orchestre même ne lui suffisait pas. Je crois aussi que Liszt ne pouvait s'apercevoir de ce qui nous semble emphatique, ou trop pianistisque, ou trop enjolivé, parce qu'il était doué par la nature d'une façon inouïe dans le jeu et dans la réduction. Nulle difficulté n'existait pour lui, alors que nous nous acharnons à vaincre longuement des difficultés redoutables.

Mme Jane Mortier est trop convaincue pour ne pas convaincre ses lecteurs. Même si elle prête à Liszt un rayonnement d'influence sur la musique des plus récents compositeurs, on n'y contredirait, semble-t-il, que par des exceptions d'espèces. Ces lignes finales résument très heureusement la thèse de Mme Jane Mortier :

Héritier de Bach et de Beethoven, émule de Chopin, de Berlioz et de Schumann, inspirateur et excitateur de Wagner, précurseur de Franck, et même de Strauss et de certains modernes, divulgateur des rythmes slaves en même temps que Chopin, avant Borodine, Dvorak et Smétana, missionnaire d'art infatigable, Liszt aura été, au cœur du XIXe siècle, un des hommes les plus représentatifs, une force inouïe, une âme inoubliable. Son œuvre, qui évolua du concert à la cathédrale, sans s'arrêter au théâtre, aura été la partition de tous les drames que se sont joués, au théâtre intérieur, les plus grands poètes de son siècle, et la dramaturgie de Bayreuth n'en est que le développement et la mise au point.

Considérer cela, c'est de quoi être presque effrayé, et une seule pièce de piano de Liszt est tellement conçue pour l'orchestre qu'on ne saurait la jouer sans évoquer tout ce passé si complexe de Liszt. Rien n'est isolé; partout se retrouve et s'affirme cette grandeur fougueuse, cette polyrythmie nerveuse et souple du génie slave, cette caresse de la sonorité alternant, cette largeur du chant, du thème, du développement, cette solidité et cette clarté,

ce don des plans et des gradations qui laissent à Liszt un caractère si classique au milieu des audaces pianistiques les plus fantasques. Classique, certes, il l'était, si l'on entend par là que toute audace était chez lui l'effet extérieur d'un raisonnement préalable, et que chaque audace confirmait une expérience qu'il avait faite en lui-même. Il n'y a presque pas de désordre et il n'y a aucune négligence dans son incroyable production. Il aura été le déterminateur d'un certain ordre de symphonie. Mais on peut tout dire d'un mot sur lui : être l'homme qui a rendu possible Wagner, n'est-ce point réellement formidable?...

§

Les *Souvenirs* de M. Ernest Lavisse, que publie **La Revue de Paris** (15 octobre, 1er et 15 novembre), répandent un charme exquis. On ne saurait narrer avec plus de jolie émotion, d'un style plus discret, son enfance revue dans cette sérénité qui paie les bons travailleurs, de l'œuvre bien accomplie, au jour le jour, pendant des ans nombreux. L'anecdote se place d'elle-même où elle aura toute la saveur désirable, ce qui est le propre de l'art pour le mémorialiste.

Lisons cette page de M. Ernest Lavisse. Il y est pédagogue, naturellement ; mais par quel art délicat l'historiette est-elle insérée dans un texte qui est une critique de l'enseignement de naguère :

Plus tard, j'ai trouvé des griefs contre ces premières années d'éducation. C'était une absurdité trop grande, que de ne point contenter l'instinctive, la si naturelle curiosité qui pousse les enfants à connaître la nature.

Nous élevions en cachette des vers à soie dans nos pupitres. Nous attendions au printemps la venue des hannetons ; nous comptions au ventre des insectes les raies blanches, et nous faisions semblant de croire que chacune de ces raies marquait une année vécue. Un de mes camarades m'apprit qu'un hanneton pourvu de sept raies se trouve arrivé à l'âge de raison, et que, par conséquent, ses péchés comptent. Il confessait les hannetons en les portant à son oreille ; à ceux qu'il jugeait pervers, il infligeait pour pénitence la mort. Le vilain garçon avait fabriqué une guillotine qui fonctionnait sur la margelle du puits. Nous attendions aussi la venue des hirondelles, et c'était à qui signalerait la première ; elles étaient pour nous des oiseaux sacrés : nous nous interdisions de jouer à la balle au voisinage d'un nid juché dans un angle de la première cour. Nous nous intéressions aussi au vol des corbeaux de la cathédrale que nous voyions passer et repasser ; nous savions que, dans la plaine, des enfants armés de perches défendaient contre ces voraces les semences jetées au sillon fraîchement ouvert. — Mais pourquoi donc personne ne nous parla-t-il jamais d'un insecte ni d'un oiseau ?

Nous voyions dans nos promenades naître et mourir les fleurs, et une petite herbe verte poindre et devenir l'épi des champs de blé, car le Laonnois est un des terroirs nourriciers de France. Personne ne nous a dit les mœurs des fleurs ni des plantes.

Un enfant regarde de temps en temps au ciel. Tout petit, j'appris à connaître des constellations ; ces jours-ci, une vieille amie me rappelait que nous cherchions, il y a de cela soixante ans, « le chariot David », et même

elle me demanda s'il existait encore, et cette question me plut. Mais, au collège, la nuit est faite pour dormir : « l'emploi du temps » nocturne, c'est le sommeil réglementaire. Nous montions tout droit au réfectoire et au dortoir, et personne jamais ne nous nomma une étoile.

Le cousin Lebon « était le correspondant du jeune Lavisse », interne au collège de Laon. L'élève, devenu un personnage considérable, trace du « Cousin Lebon » ce portrait remarquable qui a la grâce d'un bon feuillet de Fontenelle :

Le cousin Lebon, très exact à remplir ses devoirs professionnels, avait pourtant l'esprit en perpétuel mouvement ; il était passionné de musique, de mathématiques et de lettres ; il apprenait le latin et l'italien ; il parlait et riait avec exubérance. Bien que je sache lui devoir beaucoup, je ne sais probablement pas tout ce que je lui dois. Il connaissait mes professeurs et s'intéressait à mon travail ; la générosité de son âme, où il y avait de la chimère, me plaisait ; mais surtout il représentait pour moi la famille absente ; il m'était vraiment paternel. Il fut nommé à Paris au moment où je commençais ma troisième année de collège ; mais, deux ans après, je le rejoignis. Le cousin continua son office auprès de moi ; je passai avec lui tous mes dimanches pendant mes années de lycée et d'école normale sans que jamais ma présence ait importuné ni lui, ni la femme excellente qu'il épousa. Et, puisque j'écris mes souvenirs, il faut bien que je lui exprime ici ma reconnaissance profonde. Il vit à présent sa quatre-vingt-quatrième année à Orléans, dans la rue des Pensées, entouré d'enfants, de petits et d'arrière-petits-enfants. Directeur honoraire des contributions indirectes, chevalier de la Légion d'honneur, il reparcourt dans sa mémoire la carrière administrative où il fut, envers et contre tous, un loyal et zélé serviteur de l'Etat. Il relit ses auteurs et vient d'achever une traduction complète de Dante, dont les cahiers reliés emplissent un casier dressé sur la table de son cabinet. Il travaille dans ce cabinet sans y allumer de feu, même dans les plus rudes hivers. Une lunette astronomique y est posée sur un trépied visant le ciel, et, sur une carte céleste apposée au mur, des épingles suivent la course des astres.

§

L'Amitié de France (volume daté de novembre 1911 à janvier 1912) consacre la majeure partie de ses pages au romancier Emile Pouvillon.

M. Armand Praviel cite, au cours d'une étude sur l'œuvre de ce bel écrivain, un récit de la mort de l'auteur des *Antibel*, emprunté à un témoin, Mme Espinasse-Mongenet :

Il était allé passer quelque temps en Savoie, à Jacob-Belle-Combette, chez M. et Mme Espinasse, des amis bien chers et très dignes de lui. Le dimanche 7 octobre 1906, il était allé à la messe, à pied, au village, comme il faisait d'ordinaire ; et, dans l'après-midi, le temps étant radieux, il avait voulu se livrer encore à la promenade, la passion de toute sa vie.

En des pages toutes frémissantes, Mme Espinasse-Mongenet, à qui l'on

doit ces beaux livres, *la Vie finissante* et *la Leçon des Jours*, a raconté ces minutes tragiques.

Il avait été décidé que nous irions, cet après-midi-là, jusque sous le Joigny,— sur ce versant, au pied de cette grosse roche découpée, que quelques-uns appellent la « Drieraz », plus haut que le bois de sapins.

... Autour de nous, il n'y avait que de belles choses heureuses. Et nos cœurs étaient heureux aussi en nous et sans pressentiment.

Toutefois, à la première montée — au delà du torrent — M. Pouvillon s'est appuyé à un arbre, un noyer, quelques minutes seulement. Il disait :

« Cette mauvaise névralgie me prend. »

Bien volontiers, nous aurions abandonné la promenade pour revenir avec lui et le soigner. Mais il ne voulait pas. Il voulait marcher encore.

... Nous descendions quand le malheur est arrivé... J'étais un peu en avant. J'avais couru le long de la pente pour m'amuser. Pierre Laprade avait couru aussi il se trouvait à quelques pas plus loin. Raymond nous avait crié, je me rappelle, par façon de plaisanterie, que, si nous allions aussi vite, on ne nous suivrait point.

J'avais répondu gaiement que nous avions couru pour courir simplement et que nous étions tout prêts à attendre, parce qu'on ne pouvait être pressés dans un si beau paysage et qu'on ne devait point y passer trop vite.

C'est alors que j'avais levé les yeux. M. Pouvillon était debout au haut de la pente — et Raymond venait derrière lui. Je me souviens de tout cela comme si c'était d'hier.

C'est donc sur une légère ondulation de la prairie et parmi des buissons d'or, que j'ai vu notre ami debout la dernière fois.

... Il paraît que, dans ce moment, M. Pouvillon avait porté ses mains à son cœur en disant qu'il ressentait la mauvaise étreinte.

Cependant il n'était pas inquiet. Il ne devait pas trop souffrir non plus, puisque comme Raymond lui demandait s'il ne voulait point s'asseoir un instant, il avait répondu qu'il préférait marcher, à cause de la rosée du soir, qui tombe de bonne heure sur les hauteurs et faisait déjà l'herbe humide.

Quelques minutes plus tard, au bas de la pente, il avait dit :

« Cela ne passe pas... Je ferais peut-être bien de m'asseoir. »

... Il a fait le geste de s'asseoir sur un petit banc de gazon...

Son front a penché tout de suite vers l'herbe.

Raymond, jeté à genoux près de lui, l'a soutenu d'une main. De l'autre, il nous appelait par un grand signe silencieux.

C'était la fin. En vain, ils s'empressèrent autour de lui :

Je n'avais trouvé dans ce moment qu'une prière :

« Mon Dieu ! ayez pitié de nous ! »

J'avais fait un signe de croix. Et nous nous regardions les uns les autres, sans parler, dans l'affreuse certitude qui s'imposait à nos esprits.

« Mon Dieu... ayez pitié de nous... »

On rapporta Émile Pouvillon sur un brancard de feuillage. A la route, on le coucha sur un char traîné par des bœufs. Une dernière fois, sous une nuit splendide, le grand artiste traversa les paysages de ce monde qu'il avait tant aimés et qu'il ne verrait jamais plus.

§

Le double bouquet, « proses et vers », date son n° 1 du 15 novembre. Mme Lucie Delarue-Mardrus et MM. André Germain, Abel Léger, Charles Grolleau en sont les premiers collaborateurs. Ce premier fascicule contient un poème en prose signé Le Sonneur, à la mémoire de Mme Renée Vivien et digne de ce beau nom, cher aux fervents de poésie.

On aimera les quatrains sûrs de cette belle pièce où M. Charles Grolleau chante une *Matinée de mai :*

Quelle paix ! ce matin de Mai n'est qu'un sourire,
Vers un bleu paradis les arbres pèlerins,
En file sur la route calme qui s'étire,
Balancent sur nos fronts leurs feuillages câlins.

Le soleil est un ange en armure de flammes
Qui monte au clair zénith d'un vol égal et sûr,
Et son regard tranquille en tombant de l'azur
Fait chanter en échos les choses et les âmes.

Le ciel s'approfondit comme un dôme enchanté,
Mère ! ce jour béni reflète votre grâce
Et vous faites l'aumône avec votre beauté
A la prière en pleurs de ce monde qui passe.

Ah ! mieux que ce printemps, dans un chaste réveil,
Nous sentons que nos cœurs, au fond de nos poitrines,
Fleurissent à l'envi de prières divines
L'Enfant que vous portez, plus beau que le soleil.

La terre est comme un chœur où l'on chante Matines ;
Sa joie est pacifique ainsi qu'une oraison.
Vos pieds blancs vont marcher sur nos vertes collines
Et votre robe d'or frôler notre gazon.

Ces fleurs ne sont ici parmi les herbes hautes,
Que pour baiser vos pas, Mère du bel Amour !
Les oiseaux n'ont de cris que pour chanter ce jour
Où nos cœurs dilatés s'allègent de leurs fautes.

O fraîches fleurs d'en bas, jeunes oiseaux et nous
Pécheurs dont les pieds nus gardent de vieilles plaies,
Prions, chantons parmi les ronces et les haies !
O pierres du chemin, recevez nos genoux.

§

MEMENTO. — *Pan* (juillet-octobre) : — « Première apparition d'Ahasvérus »,par M. Han Ryner.— Poèmes de MM.Louis Mandin, F.Mazade et G. Berudague. — « Théophile Gautier, spectateur de cirque », par M. Legrand-Chabrier. — De M. Sylvain Bonmariage : « Sur la crise du théâtre contemporain. »

Revue Indépendante (novembre) : — M. A. Mercereau : « La Littérature. » — M. Lorenzi de Bradi : « L'Art antique en Corse. »

La Phalange (20 octobre) : — « Trois essais » de G. K. Chesterton,traduits par M. V. Larbaud. — De M. A. Spire : « Sous le ciel déchiqueté d'arbres. » — « Paysages », par Mme Elsa Kœberlé. — « La Question du latin », suite à l'enquête de cette revue, réponses de MM. G. A. Tourneux, L. Bazalgette, C. Lahovary Soutzo.

Le Correspondant (10 novembbre) : — « Le Comte de Chambord, Guil-

laume Ier et Bismarck en octobre 1870 », par M. F. Laurentie, d'après des documents inédits. — « Les Vols dans les musées », par M. De Lisle.

La Nouvelle Revue (15 novembre) : — « Théophile Gautier », par M. Laurent Tailhade.

La Grande Revue (10 novembre) : — Suite des lettres inédites de Tolstoï, et de l'étude de M. J. Rivière sur « André Gide ».

Les Facettes (1er novembre) : — Poèmes de Mme C. Périn, MM. S.-C. Leconte, P. Lebesgue, M. Varlet, Z. Derême, G. Périn, H. Carpentier, H. Strentz, M. Prouille, etc.

La Revue critique (10 novembre) : « La Méthode barrésienne », par M. Pierre Constans.

Revue bleue (11 novembre) : —M. Alfred Croiset : « L'Utilité du latin. »

Les Documents du Progrès (novembre) : — « Pour les mineurs blancs », par M. J. Bergeron.

La Revue (15 novembre) : — « De la mésalliance », par le baron du Roure de Paulin. — M. G. Soulié : « Les Etats-Unis du monde. »

La Revue hebdomadaire (11 novembre) : — M. R. d'Humières : « La Duchesse de Berri en Saintonge et en Bohême (1832-1834). » — M. R. Pinon : « La Géographique humaine. »

La Renaissance contemporaine (24 novembre) : — M. Canudo : « Essai sur la musique comme religion de l'avenir. » — M. Ch. Holvecq : « La Liberté de l'art. » — Cette revue ouvre une enquête sur « la critique contemporaine ».

Les Loups (novembre) — Poésies de MM. E. Guérinon, S.-C. Leconte. V.-E. Michelet, G. Morris, A. Tudesq, Mme G. Myrsand. — Une étude de M. Christian Forgé sur M. Gaston Armelin.

La Revue de Paris (15 novembre) commence la publication de *les Dieux ont soif*, un nouveau roman de M. Anatole France. Cette première partie est admirable. — Lire l'article de M. Julien Luchaire sur « l'Institut français de Florence », l'œuvre créée, on le sait, par l'éminent professeur.

L'Œuvre (novembre) célèbre, cette fois, la glorieuse Isadora Duncan. De prestigieux dessins de M. Auguste Rodin illustrent ce numéro du « Bulletin-Programme » de la compagnie théâtrale de M. Lugné-Poe. On y lira de belles pages de MM. Jean Jullien, G. R. du Costal, F. Divoire, Paul-Boncour, F. Bernouard, de Mme Gérard d'Houville, l' « Art de la Danse » défini par Mme Isadora Duncan elle-même et de subtils « Propos avant la danse » écrits d'une plume infiniment délicate par M. Legrand-Chabrier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les Demi-fous (*le Journal*, 23 novembre.) — Sur la décadence de la peinture (*la Dépêche*, 28 novembre.) — Sappho était-elle Saphique? (*le Temps*, 2 décembre).

Le mot demi-fou est une création du Dr Grasset. Il range sous cette dénomination les individus qui, quoique généralement doués d'une certaine intelligence générale, suffisante pour faire illusion, ne peuvent pas cependant être considérés comme entièrement res-

ponsables de leurs actes. Beaucoup de crimes sont commis par des demi-fous. On s'aperçoit, aux débats, de la forme particulière de leur esprit et les jurys apparaissent fort embarrassés à leur égard. Les acquitter est un danger ; les condamner est une injustice. Le Dr Grasset propose leur internement en des asiles spéciaux. Une loi dans ce sens est en instance au parlement et le Dr Grasset est étonné qu'elle n'ait point encore été votée. Il est possible qu'elle rendît des services ; il est possible qu'elle eût des conséquences dépassant singulièrement les bienfaits qu'en attend le savant médecin-philosophe.

Elle ferait réfléchir, trop réfléchir. Qu'est-ce que la responsabilité? On s'apercevrait bientôt, à vouloir distinguer entre les cas, que ce n'est qu'un mot, une convention sociale. Aussi les actes dont profite la société ne sont jamais considérés comme émanant de l'irresponsabilité. La responsabilité semble une mesure de l'utilité. Au fond, je ne vois, pour ma part, que des actes sociaux et des actes anti-sociaux. Mais ceci menace de nous entraîner un peu loin. Demeurons sur le terrain choisi par le Dr Grasset. Voici ses paroles, telles qu'elles parurent dans le **Journal** :

Si certaines personnes hésitent encore à admettre l'existence des demi-fous, elles n'ont qu'à lire les journaux quotidiens d'information pour être convaincus. *Le Journal* contient tous les jours une histoire que l'on pourrait classer sous la rubrique «Chronique de la demi-folie».

J'insisterai peu sur les demi-fous non dangereux, qui peuvent passer pour de joyeux (ou tristes) fumistes, comme Sapène, qui lègue au roi d'Espagne, avec tous ses biens, tous ses titres nobiliaires et qualités (alors qu'il n'en a aucun), et dont le testament précède de peu un internement dans l'asile de Bracqueville pour folie des grandeurs ; — le chemineau Henri Napoléon III qui se dit le fils de l'empereur et de l'impératrice, né secrètement aux Tuileries en 1869, mais déclaré néanmoins à l'état civil avec cette désignation du père, de la mère, et du lieu de naissance ; — le pseudo-comte de Mouravief-Zamourski, qui vient de faire au consul général de Russie à Marseille un récit d'aventures si hautement fantaisistes qu'on a cru retrouver en lui le demi-fou Rosenblum (trouvé dans le bois de Vincennes, bâillonné et ligoté), dont il n'est que le disciple ou l'émule...

Mais, à côté de ces demi-fous amusants, il y a malheureusement les demi-fous dangereux.

Tels : B..., qui tua l'acteur Reguard, que le docteur Vallon a déclaré dangereux au point de vue social et qui a été acquitté, c'est-à-dire librement rendu à cette société pour laquelle il est un danger ; — Emile M..., très semblable au précédent, que le docteur Roubinovitch déclare dégénéré mental, alcoolomane et alcoolique chronique, susceptible de devenir extrêmement dangereux pour son entourage ou pour lui-même, sous l'influence du moindre excès alcoolique : après son acquittement et sa mise en liberté, le président appelle Mme M... et lui dit : « Je vous invite à prendre toutes vos précautions, la Cour considère que vous êtes en péril; cachez-vous...»

A côté de ces demi-fous dangereux, qu'on acquitte pour le grand danger

de la société, il y a les demi-fous dangereux qu'on condamne à la prison comme s'ils étaient responsables et bien portants.

Tel : le capitaine M..., ancien élève de Polytechnique, qui étrangla la baronne d'Ambricourt, sa maîtresse et sa fiancée ; les docteurs Voisin, Vallon et Claude déclarent qu'il est déséquilibré, que sa responsabilité pénale peut être considérée comme atténuée, et il est condamné à dix ans de réclusion alors qu'il est aussi malade que le meurtrier de l'acteur Regnard, et qu'Emile B..., l'expertisé du docteur Roubinovitch.

Il faut remarquer enfin que cette demi-folie, danger véritable pour la société, est compatible, jusqu'à l'heure du crime, avec une intelligence générale très suffisante qui peut en imposer au public sur la mentalité du sujet.

Rien de plus démonstratif à ce point de vue que le cas de Fouquet : fondé de pouvoir dans une trésorerie générale, il remplit très bien ses fonctions, ne commet ni erreur, ni détournement ; puis, sous l'empire d'une hallucination, il tue sa femme, son fils, son chien et son chat, vole cent vingt mille francs, prend les plus sages précautions pour n'être pas arrêté. Personne ne croirait que son état mental n'est pas normal, et si on l'avait arrêté à ce moment, il pouvait être condamné à mort. Au lieu de cela, il échappe à la police, continue à recevoir, par hallucination, les ordres de l'esprit désincarné de sa femme et, toujours par ordre, se tue, à Toulouse, sans avoir dépensé un sou des cent vingt mille francs.

N'est-ce pas là un bel exemple d'halluciné avec délire d'interprétation, pouvant mener jusqu'au crime, la vie d'une personne professionnellement et socialement correcte et insoupçonnée ?

Que conclure de ces huit « observations » de demi-fous ?

D'abord qu'il existe des demi-fous, c'est-à-dire des malades qui ne sont pas irresponsables, qui raisonnent avec une certaine logique et agissent avec une certaine conscience, que l'on ne peut pas interner comme des aliénés, que l'on ne peut pas punir comme des bien portants et contre lesquels la société n'est pas suffisamment armée avec sa législature actuelle.

On accuse souvent les médecins de vouloir énerver l'action de la société et de vouloir la désarmer vis-à-vis des malades de l'esprit. C'est le contraire qui est la vérité. Nous nous efforçons de faire comprendre que la société n'est pas suffisamment armée contre cette catégorie de criminels et de demander des modifications nécessaires à la loi pour que la société puisse mieux se défendre.

Actuellement, vis-à-vis d'un demi-fou criminel, la société peut seulement 1° l'acquitter et le rendre à la vie publique, ce qui est un danger épouvantable ; 2° l'interner dans un asile d'aliénés, ce qui est illégal et conduit, avec quelques jours de retard, à la même mise en liberté ; 3° le condamner à une peine courte, ce qui est lamentable, de l'aveu de tous, et ne répond à l'intérêt ni du malade ni de la société.

Que faut-il donc faire ?

Il faut modifier la loi : 1° il faut que les tribunaux puissent prononcer, après expertise, un verdict d'irresponsabilité, et que ce verdict implique l'internement, *ipso facto*, de l'acquitté dans un asile d'aliénés : ceci est écrit dans la loi qui est égarée entre le Palais-Bourbon et le Luxembourg ; il suffirait de la retrouver et de la voter ; 2° il faut ajouter à cette loi le verdict de responsabilité atténuée (toujours après expertise médico-légale), ver-

dict qui entraînerait « de droit » l'internement dans un « asile spécial » jusqu'à la « guérison complète de la demi-folie ».

§

M. Camille Mauclair nous donne, dans *la Dépêche*, un affligeant exposé de la décadence de la peinture. Elle s'est progressivement séparée de la pensée et actuellement elle s'avance vers le néant. L'article est remarquable. Voici sa conclusion :

...Mais ce n'est vraiment qu'après l'impressionnisme qu'est apparue cette prétention inouïe de faire des tableaux qui ne suggèrent ni idée, ni sentiment, mais soient uniquement des combinaisons de tons et de lignes d'après la nature, au titre du tapis ou du papier peint

Ce rabaissement volontaire d'un art qui s'entête à abdiquer toute prétention expressive est un phénomène d'humilité bizarre et navrante ; il explique la cohue et la surproduction. Au cours des siècles, tous ceux qui prétendirent être non des titans,mais simplement de bons artistes, ne se crurent jamais quittes d'exprimer le caractère psychologique d'un visage ou d'un intérieur, cette composition qui résulte de la nature elle-même et révèle du style dans les rapports de quelques fleurs en un vase, comme dans la présentation d'un groupe d'arbres. On ne veut plus d'expression, sous prétexte que c'est « de la littérature » ; ni de composition déterminée par une idée, sous prétexte que c'est « un sujet d'école ». La peinture devient telle qu'une de ces idoles de la vieille métaphysique, dépouillées de tous leurs attributs et vivant d'une vie purement figurée : la peinture-monade, sans fenêtre sur l'univers intellectuel et moral,la peinture sans obligation ni sanction, voilà, dans une partie de la jeunesse, à l'âge de tous les rêves et de toutes les énergies, le dernier terme d'un art où Léonard et Bellini surent, il y a quatre cents ans, dire les plus profonds secrets de la vie intérieure avec une intensité qui dépasse la poésie et le roman !

Si borné que se veuille un de ces peintres imbus des théories de l'inintelligence volontaire, il faut bien tout de même qu'il représente quelque chose ; se tenant exclusivement à « ce qu'on voit », il s'en lasse vite, outre bientôt le coloris, puis la forme, croit inventer en déformant et en arrive à détester la nature et à en détruire théoriquement la véracité. C'est pourquoi il devient « cubiste ». Toute la crise actuelle est due à cette aversion pour la pensée, qui met le peintre très au-dessous du musicien. Et s'il ne détruit ce sophisme, c'est la peinture qui en mourra.

§

On sait que M. Th. Reinach a discouru sur Sappho à la récente séance publique de l'Institut. Il a voulu « réhabiliter » la célèbre poétesse, c'est-à-dire qu'il la présenta telle qu'une belle chrétienne, avant la lettre et surtout avant l'esprit, douée de toutes les vertus, et d'abord de la chasteté. Il est allé jusqu'à en faire une sorte de Maintenon dirigeant une sorte de Saint-Cyr. Cela a paru un peu ridicule. M. François Crucy, du **Temps**, a consulté à ce sujet un helléniste de profession, M. Maurice Croiset, et un amoureux des

choses grecques, M. Anatole France. Ils ne sont point précisément de l'avis de M. Reinach :

Interrogé, M. Maurice Croiset répondait :

— Sappho n'était pas une courtisane, nous le savons. M. Théodore Reinach nous fait très bien voir qu'on n'a pu faire à Sappho réputation de courtisane qu'à la faveur d'une confusion. Les mœurs n'étaient pas les mêmes à Lesbos, au sixième siècle, et à Athènes, un siècle ou deux plus tard. A Athènes, les courtisanes, que le gynécée ne retient pas et qui peuvent fréquenter librement les réunions et les banquets, se distinguent par la culture raffinée de l'esprit et par l'élégance des manières ; mais à Lesbos une femme ayant les mêmes talents, qui dirige une école de musique, qui paraît en public, n'est pas nécessairement une courtisane. M. Théodore Reinach a raison de dire aussi que Sappho est une femme de bonne naissance, qui appartient à une famille noble et qui ne paraît pas avoir vécu en marge de la société. Il faudrait s'en tenir là. M. Théodore Reinach va plus loin ; il veut que Sappho ait été toute vertu,au sens actuel du mot; il nous la montre au milieu des femmes de Lesbos, semblable à Mme de Maintenon parmi les jeunes filles de Saint-Cyr ! Hem !... Excusez-moi, mais il nous est tout à fait impossible de faire le moindre rapprochement entre les mœurs modernes et les mœurs antiques ; ce qui est vertu à présent n'était pas alors vertu nécessairement ; et de même pour ce qui est vice.

M. Anatole France ajouta :

— Comme le dialogue de Platon est une exaltation de l'homme, la poésie sapphique est une exaltation de la femme. Mais la notion du « pur esprit », qui nous vient des Pères de l'Eglise, est aussi étrangère à Sappho qu'à Platon.

« Ceci dit, nous voyons bien nous-mêmes aujourd'hui ce qui différencie l'ode sapphique de tel ou tel mime ; par exemple de ce dialogue où Lucien fait parler Leaina et Clônarion. Les Grecs ne s'y trompaient pas. Dans Lucien, ces traits de mœurs, tout osés qu'ils soient, ont un air comique : ils font rire. Non pas l'ode sapphique. Quand ils parlent de Sappho, les anciens disent : « Le très noble poète. » L'œuvre de Sappho, comme celle de Platon, sont considérées comme des œuvres propres à développer la vertu. Seulement, seulement ! l'antiquité grecque, à laquelle le sentiment du péché est absolument étranger, n'entend pas ce mot, la vertu. comme nous l'entendons.

« Lorsque l'empereur Adrien veut glorifier le dévouement, le plus bel exemple de dévouement qu'il croit evoir être cité est l'exemple du jeune Antinoüs se sacrifiant à son maître; le culte d'Antinoüs est ainsi fondé et vous pouvez voir, au théâtre Dionysos, à Athènes, à côté du fauteuil de marbre réservé au premier rang au prêtre de Dionysos, un autre fauteuil de marbre, non moins beau, réservé au prêtre d'Antinoüs. Aucun Grec n'a jamais trouvé là sujet à plaisanter.

« Que Sappho n'ait pas été une courtisane, c'est une vérité établie ; ça n'empêche pas qu'elle ait mis beaucoup d'elle-même dans son œuvre. M. Théodore Reinach, pour honorer Sappho, rapproche de son langage le langage de Mme de Sévigné. La comparaison est osée ; et puis je craindrais que le rapprochement les désavantageât l'une et l'autre ; enfin nous ne pou-

vons pas faire semblant d'ignorer que les mœurs ni le climat ne sont les mêmes à Livry et à Lesbos. Certes il convient de rendre justice à Sappho et de l'honorer ; mais il ne faudrait pas que ce fût aux dépens du poète. Voyez : Boileau, le sage, le vertueux Boileau lui-même, ne s'y est pas mépris : traduisant l'*Ode à une amie*, il y met tout ce qu'il peut de flamme :

> Heureux qui, près de toi, pour toi seule soupire,
> Qui jouit du plaisir de t'entendre parler.
>
> . . . .
>
> Je sens, de veine en veine, une subtile flam
> Courir par tout mon corps sitôt que je te vois,
> Et dans les doux transports où s'égare mon âme,
> Je ne saurais trouver de langue ni de voix.
>
> Un nuage confus se répand sur ma vue,
> Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs,
> Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
> Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

« Non, voyez-vous, non il n'y pas moyen de s'y tromper !... En vérité, c'est Plutarque qui le dit : « Ce que cette femme chante est mêlé de feu. » Plutarque a raison. »

« Mais, me fait remarquer un homme très au courant des potins du dix-septième siècle, M. Reinach, parlant devant l'Institut, était tenu à un langage académique et ambigu. Oui, son discours est de l'ambigu académique, mais ne voyez-vous pas que la comparaison de Sappho avec Mme de Maintenon est un piège à l'ingénuité de ses auditeurs ? La réputation saphique de la veuve de Louis XIV était assez répandue. Relisez les lettres de la Palatine. On ne fonde pas une institution comme Saint-Cyr, quand n'on a pas un penchant pour la société des femmes. Elle avait au moins des tendances, de fortes tendances *féministes*. C'est peut-être là le côté séduisant de cette femme, qui n'est guère séduisante. »

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie Française : *la Brebis perdue*, pièce en 3 actes, en prose, de M. Gabriel Trarieux (20 novembre). — Athénée : *L'Amour en Cage*, comédie en 3 actes, de MM. André de Lorde, Funck-Brentano et Jean Marsele, musique de M. Emile Bonnamy (23 novembre). — Odéon : *Aux Jardins de Murcie*, pièce en 3 actes de José Féline y Codina, traduction de MM. Carlos de Batlle et Antonin Lavergne (25 novembre). — Promenade dans les couloirs de la Comédie-Française : Le petit personnel. Jean Moréas et les deux Gustave. — Memento.

On connaît *le Curé de Village*. C'est loin d'être le roman le plus vivant de Balzac. Assez terne, au contraire, sans action, tout en développements et en descriptions, presque sans dialogue. A la vérité, un récit bien plus qu'un roman, et, pour dire mon goût, un récit qui a bien des longueurs. M. Gabriel Trarieux y a pris le sujet d'une pièce, **la Brebis perdue**, que la Comédie-Française vient

de représenter avec succès. C'est à dessein que je dis que M. Gabriel Trarieux a pris dans ce roman le sujet de sa pièce, au lieu d'employer sa formule habituelle : une pièce tirée d'un roman. *La Brebis perdue* s'éloigne fort, en effet, par la forme et par le ton, du *Curé de Village*. D'abord, M. Trarieux a beaucoup modifié, dans ses trois actes, la marche de l'action et ses circonstances. Ensuite, autant le roman se traîne, comme je l'ai dit, en développements et en descriptions, nous raconte une action bien plus qu'il ne nous fait y assister, autant *la Brebis perdue* nous montre cette action dans un mouvement rapide, saisissant, ne retenant que l'essentiel, rejetant tout le superflu des digressions, réalisant, en un mot, la vie, aux lieu et place des vaines psychologies livresques. C'est un beau travail, on a plaisir à le reconnaître et à le dire. Dans *le Curé de Village*, Balzac nous raconte d'abord l'enfance de Véronique, sa jeunesse, puis son mariage avec le banquier Graslin. Il nous raconte ensuite le crime de Tascheron, tous les détails de son procès et de son exécution, mais sans rien nous révéler de ses amours avec Véronique Graslin. Ce n'est que bien des années après, et à la fin du livre, quand Véronique meurt, que nous apprenons, par ses aveux publics, que la complice inconnue de Tascheron n'était autre qu'elle-même. Et le roman s'appelle *le Curé de Village* sans qu'on sache trop pourquoi, car le personnage principal en est bien plutôt Véronique Graslin. *La Brebis perdue*, au contraire, porte bien son titre. Le rideau se lève sur le ménage Graslin, dans ses dernières années. Nous voyons Véronique belle, respectée, en apparence désenchantée, vouée tout entière à la religion et à la charité, souffrant de l'avarice et du caractère uniquement pratique de son mari, repoussant presque comme une offense l'amour de l'élégant procureur du Roi, M. de Grandville, rassurant à ce sujet les inquiétudes toutes paternelles de son vieil ami Grossetête. Et après avoir contemplé cette belle figure, pure, toute vertu et toute résignation, nous apprenons, dans une simple scène, aussi courte, rapide, que singulièrement éloquente et passionnée, l'étrange et violent amour de Véronique pour l'ouvrier Tascheron, beau garçon, rude, fruste, sauvage, qui n'est plus devant elle qu'humilité et dévouement. Ce rôle de Tascheron, qui n'a que quelques lignes au premier acte, a été fort bien joué par un jeune comédien, M. Alexandre, et Mme Bartet a joué aussi très remarquablement cette scène où la belle Véronique laisse tomber toute sa façade de vertu pour n'être plus que la femme amoureuse jusqu'à la folie. Le premier acte se termine sur l'entente de Véronique et de Tascheron. Ils fuiront ensemble. Rendez-vous est pris, dans la nuit, non loin de la cabane de Pingret qui doit fournir à Tascheron l'argent nécessaire à leur fuite. Au deuxième acte, nous connaissons le crime de Tascheron. Le père Pingret a été assassiné, et son argent volé. Tasche-

ron a été arrêté. Mais on se perd en conjectures sur sa complice, qu'il se refuse à nommer. Son procès se déroule. Nous en connaissons les détails par les amis de Véronique, qui viennent les lui raconter, tous à cent lieues de la soupçonner. Pour elle, elle est malade, d'une chute qu'elle a faite, paraît-il. Elle s'intéresse à Tascheron, mais par pure charité chrétienne, dit-elle. Elle nie la préméditation, elle loue son silence à l'égard de la complice qu'on lui prête, et elle essaie de lui obtenir la vie sauve, allant pour cela jusqu'à se promettre à M. de Granville, chargé du réquisitoire. Mais tous ses efforts restent vains. Tascheron est condamné. Son exécution n'est plus qu'une question de jours. C'est alors qu'entre en scène ce fameux curé de village, l'abbé Bonnet, qui a connu Tascheron enfant. Il le visite dans sa prison, le confesse, obtient de lui l'indication de la cachette où se trouve l'argent volé, lui assure une fin chrétienne, et, Tascheron exécuté, travaille à amener au repentir et à l'expiation Véronique Graslin, devenue veuve. (L'existence du mari eût, en effet, gêné pour le dénouement.) C'est alors que Véronique, tous ses familiers réunis devant elle, fait l'aveu de sa complicité, se révèle comme l'auteur principal du crime, Tascheron n'ayant tout fait que pour elle, dominé par elle. Après quoi, le curé Bonnet l'emmène vivre au village natal de Tascheron, près de la tombe de son amant. On peut le voir par ce simple exposé, quand on connaît *le Curé de village*, le sujet du livre, s'il est assez vivement modifié dans son exposition, est bien là tout entier, dans tout son intérêt, et M. Gabriel Trarieux en a fait, dans *la Brebis perdue*, une pièce très dramatique, où l'atmosphère balzacienne est bien conservée, et dans laquelle, il y a beaucoup de choses en moins, il n'y en a pas une de trop. J'ai dit que Mme Bartet est parfaite dans la scène où se révèlent à nous ses amours avec François Tascheron. Elle montre le même grand talent, durant tout le deuxième acte, quand elle joue la comédie de la dissimulation, interrogeant ses amis sur le procès Tascheron avec l'air de la simple curiosité, elle, la complice et la maîtresse désespérée. Je l'ai toutefois trouvée moins bien à la scène des aveux, qu'elle joue, à mon sens, de façon trop dramatique. Douleur de théâtre, comme Shakespeare fait dire à Hamlet, bien plutôt que douleur vraie. Le banquier Graslin, dans *la Brebis perdue*, ne fait qu'une apparition. C'est un simple dessin. Mais M. Trarieux y a si bien mis l'essentiel et M. Croué le joue si bien qu'on a là le personnage presque au complet. Quant à l'abbé Bonnet, — le curé de village — je gagerais fort que M. Paul Mounet, qui joue ce rôle, n'a jamais lu le portrait qu'en donne Balzac. Non seulement il n'en donne pas la réalisation physique, ce qui n'est pas sa faute, mais là où il fallait de la simplicité, de la sincérité, « une de ces voix qui vont au cœur », il ne montre que des attitudes et de la déclamation.

Maintenant, les comédiens sont si intelligents ! M. Paul Mounet a peut-être lu ce portrait et n'y a rien compris.

Je ne vois pas bien l'intérêt de la nouvelle comédie représentée à l'Athénée : **l'Amour en Cage**. Cela peut rappeler, si l'on veut, *le Petit Duc* et *les Mousquetaires au Couvent*. C'est léger, — prenez ce mot dans ses deux sens, — et plein de plaisanteries risquées. Il y a des militaires hardis, conduits par le Maréchal de Saxe, et de jolies femmes, les unes faciles, les autres farouches, en tête desquelles la comédienne Chantilly. Les costumes sont jolis, les décors très XVIII[e] siècle, et la musique s'y accorde. Quelques scènes sont de belles estampes libertines, et à la fin la vertu triomphe. Je crois bien qu'on la verrait perdre avec le même calme.

M. Antoine a donné à la dernière matinée inédite du samedi une pièce qu'il pourrait offrir le soir au grand public avec un succès certain. C'est une comédie espagnole, *Maria del Carmen*, dans l'original, et intitulée **Aux jardins de Murcie** par les traducteurs et adaptateurs, MM. Carlos de Batlle et Antonin Lavergne. L'auteur, José Feline y Codina, mort prématurément et que nous connaissons peu en France, est, paraît-il, très célèbre en Espagne, et deux pièces de lui, cette même *Maria del Carmen*, et une autre, *la Dolorès*, considérées comme deux vrais chefs-d'œuvre, sont fréquemment représentées dans les principales villes de ce pays. *Aux Jardins de Murcie* est une peinture des mœurs rurales en Espagne extrêmement vivante, en effet, dans une manière réaliste pleine d'art, et qui ne paraît pas faussée ni exagérée par la littérature. Le sujet en est, naturellement, une rivalité amoureuse entre deux jeunes gens, mais à laquelle l'auteur a su laisser le ton de la vérité, sans aucun mauvais romantisme. M. Antoine a monté cette pièce d'une façon merveilleuse, et il faut d'autant plus l'en complimenter que c'était là un spectacle d'exception, destiné à avoir au plus deux ou trois représentations. Il faut faire aussi de grands compliments aux artistes de l'Odéon qui ont joué *Aux Jardins de Murcie*, notamment MM. Joubé, Denis d'Inès, Hervé, Flateau, tous comédiens sachant varier leur jeu, leurs attitudes, trouver à chaque nouveau rôle quelque chose de nouveau, en restant toujours vrais. Leur succès à tous a été très vif. Je l'ai déjà dit et je le répète : il n'y a pas un théâtre à Paris où l'on travaille autant et de façon aussi intéressante et variée qu'à l'Odéon.

J'ai profité de cette soirée passée à la Comédie-Française pour *la Brebis perdue* pour aller faire un petit tour dans les couloirs du théâtre. Promenade un peu mélancolique, à dire le vrai. Les années passent. Tout change et disparaît. Un jour vient où il semble qu'on reste seul au milieu de ses souvenirs. Ainsi il en est pour moi à présent à la Comédie. Les vieux artistes disparaissent un à un. C'est chaque jour de nouveaux visages. Je me promène là aujourd'hui

comme un intrus, au milieu de gens qui me sont étrangers. Qu'il me semble loin le temps où tout le monde me connaissait, venait à moi, me tendait la main ! Il n'est pas jusqu'au petit personnel du théâtre qui ne se soit renouvelé presque en entier. Il y a seulement quelques années, quand je voulais passer de la salle dans le théâtre, je n'avais rien à dire, l'huissier me connaissait, la porte de communication s'ouvrait tout de suite devant moi. Aujourd'hui, il me faut parlementer comme un curieux importun. De même, dans l'intérieur du théâtre. A chaque porte, une nouvelle figure. Il n'y a plus guère, pour me reconnaître, que l'huissier de la porte de la scène, et le concierge Leclerc ! Ce bon Leclerc ! Il y a tout de même près de trente-cinq ans que nous nous connaissons ! C'est dire si je suis fait à l'humeur aimable qui le caractérise. Les autres, que je connaissais depuis aussi longtemps, sont morts, ou ont pris leur retraite. Quelle bonne collection de types c'étaient, gens de théâtre à leur façon, ayant tous, aussi bien que des sociétaires, cet air « Comédie-Française » unique au monde ! Je me rappelle le régisseur Jamaux, si doucereux, si mauvaise langue, l'huissier Picard, toute rondeur et cordialité, l'avertisseur Bénard, petit, menu, guindé et prétentieux, plein de poltronnerie, le géant Donato, qui dirigeait la figuration, vulgaire et massif, les souffleurs Gaillard père et fils, tous deux si braves gens, pas très forts, mais simples, Paul le lampiste, comique au possible par l'importance qu'il se donnait, Derelot, d'abord garçon d'accessoires, puis régisseur de la scène, type un peu braque, brutal, mais pas mauvais, et l'excellent Gustave, le garçon des loges, avec ses bonnes joues rouges et ses mains énormes. Que de fois j'ai bavardé avec l'un ou l'autre, assis sur ces mêmes banquettes où maintenant je n'ose m'asseoir seul, et comme ils me reportent loin, tous ces noms ! Au temps où M. Guilloire était secrétaire général, au temps de l'administration de M. Perrin, au temps où M. Le Bargy était un petit comédien de rien du tout, au temps de Madeleine Brohan, de Samary et de Croizette, c'est-à-dire bien près de trente-cinq années en arrière ! Il ne reste plus de ce temps que le chef d'orchestre Léon, et le concierge, cet immuable Leclerc. J'ai appris l'autre soir que Derelot a pris sa retraite et que Gustave est mort subitement il y a quelques mois. Ce pauvre Gustave ! Il restera associé pour moi au souvenir de Jean Moréas et voici pourquoi. On sait que le poète des *Stances* est mort dans une maison de santé de Saint-Mandé. On avait attaché là à sa personne un infirmier du nom de Gustave et dont il réclamait sans cesse la présence auprès de lui. Moréas avait beaucoup fréquenté la Comédie dans ses dernières années, et il connaissait fort bien Gustave, le garçon des loges. Deux ou trois jours avant sa mort, je m'étais mis en route pour aller le voir, et je voulais lui demander, — je savais

qu'on pouvait lui parler de ces choses en toute tranquillité, — s'il avait pensé au rapprochement de ces deux Gustave, à ce moment où il s'agissait pour lui de dire adieu à la vie. Le Gustave de la Comédie parcourait les couloirs des loges, avant chaque acte, en criant d'une voix chantante et traînée : « On —va—commencer—. » Le Gustave de Saint-Mandé, lui, avertisseur d'un autre genre, aurait pu dire au poète : « On —— va—finir —— ».

J'ai aussi beaucoup connu, à la Comédie-Française, le souffleur Léautaud... Mais je n'en finirais pas si je voulais me laisser aller à tous mes souvenirs.

Memento. — Théâtre d'Astrée : *Le Meilleur Alcade est le Roy*, tragi-comédie en 3 actes et 9 tableaux, de MM. Camille Le Senne et Guillot de Saix, d'après Lope de Vega. — Chatelet : *La Course aux Dollards*, pièce à grand spectacle en 4 actes et 25 tableaux, de MM. de Marsan et Timmory (10 novembre). — Le Tréteau : *L'Illustre Gaudissart*, comédie en un acte, d'après Balzac, par MM. Camille Le Senne et Guillot de Saix. *L'Heure galante*, pièce en un acte, en vers de Mlle Jeanne Marais. *Chez moi*, comédie en un acte, de M. André Lang. *Le Petit ruban bleu*, conte en un acte, en prose, de M. Albert Schwarz (24 novembre). — Théâtre Fémina : *L'Accord parfait*, comédie en 3 actes, de MM. Tristan Bernard et Michel Corday. *Mais n'te promène donc pas toute nue*, pièce en acte, de M. Georges Feydeau. *Grasse matinée*, pièce en un acte, de M. Alfred Athis (23 novembre). — Théâtre François Coppée : *Dolly*, comédie en 3 actes, de Mme Noël Francès. *Cœur français*, drame en un acte, de M. Henry Bertely (20 novembre). — Variétés : *Les Favorites*, comédie en 4 actes, de M. Alfred Capus (1er décembre). — Ambigu : *La Revue de l'Ambigu*, revue à grand spectacle, en 3 actes et 10 tableaux, de MM. Dominique Bonnaud, Numa Blès et Lucien Boyer (30 novembre). — Porte Saint-Martin : *La Flambée*, pièce en 3 actes, de M. Henry Kistemaeckers (7 décembre).

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Gaiété-Lyrique : *Ivan le Terrible*, opéra en 3 actes, paroles et musique de M. Raoul Gunsbourg, orchestration de M. Léon Jehin. — Opéra-Comique : *Les Contes d'Hoffmann*, opéra fantastique en 5 actes, poème de J. Barbier, musique de Jacques Offenbach. — Opera National : *Déjanire*, tragédie lyrique en 4 actes, poème de Louis Gallet et C. Saint-Saëns, musique de Camille Saint-Saëns. — Memento.

M. Raoul Gunsbourg, paraît-il, naquit en Roumanie ; puis s'enrôla, encore adolescent, à l'occasion de la guerre russo-turque et prit la ville de Nicopoli ; ensuite il demanda pour récompense au tzar de conclure l'alliance franco-russe, et enfin il devint directeur du casino de Monte-Carlo. Ayant pris entre temps quelques leçons du trompette d'un régiment d'infanterie moscovite, il décida sur le tard, au lieu de se borner à en représenter, de composer aussi des opéras, paroles et musique, à l'instar de Wagner. Cela nous valut *le Vieil*

Aigle et **Ivan le Terrible**, lequel vient de nous révéler la Gaieté-Lyrique. M. Raoul Gunsbourg est en art un *self-man*, et il s'en vante. Il est arrivé dans la musique en sabots, avec en poche les quarante sous de son génie qui lui suffit, ne connaissant rien du passé dont il se tamponne âprement le coquillard, méprise les exemples, détracte l'autorité et redouterait les influences pour son originalité immaculée. Dans un article prémonitoire qu'il publia dans un grand quotidien, cet autodidacte intégral avouait pourtant un collaborateur, — un peu spécial, à la vérité, — « le bon Dieu ». Entre celui-ci et M. Raoul Gunsbourg, il n'y a nul intermédiaire. C'est « uniquement de Dieu, de Dieu seul, que lui vient la musique qu'il produit », et en particulier celle d'*Ivan le Terrible* dont, d'après l'affirmation d'une lettre adressée par lui à la presse, il composa « le chant et l'accompagnement » avant d'en remettre la partition à M. Jehin aux fins d'orchestration, fastidieux labeur devant quoi son démiurge renacle. Et, au fond, on en est quelque peu surpris, car on ne voit vraiment pas pourquoi il ignorerait cela plus que le reste. L'excellent Jehovah gunsbourgeois, en effet, est autrement calé sur « l'harmonie » qu'un trompette d'infanterie et même de cavalerie. On dirait qu'il a, — je ne risquerai pas le sacrilège d'écrire « potassé », — mais deviné le traité complet de Bazin, pour accoucher, selon ses règles désuètes et falotes, d'une polyphonie de banalité primaire. En dépit de son extraction divine, la musique d'*Ivan le Terrible* ressemble à s'y méprendre à l'ouvrage indifférent et bâclé d'un Kapellmeister pressé de livrer sa commande et qui, pour son inspiration, aurait gratté et regratté tous les fonds de tiroir de feu Delmet, avec l'impérieux souci de ne donner la méningite à personne et pas même à soi. Çà et là parmi le mélos, cependant, de singuliers envols frétillants, certains halètements de pythonisse en goguette épileptique, trahissent une authenticité indélébile, inéluctable, indépistable où que ce soit ailleurs que sous la monégasque signature. Mais, en ces abandons incoërcibles, si ce n'est certes pas plus qu'autre part abscons, c'est encore bien plus comme la lune. Cette petite manifestation burlesque n'aurait pas la moindre importance si elle ne s'abritait dans un édifice appartenant à la Ville de Paris, en profitant ainsi d'une sorte de patronage officiel au bénéfice d'un impresario exotique, dont l'ambition avouée est de diriger tôt ou tard les destinées de notre Opéra National. Il semble que ni MM. Isola, ni le Conseil Municipal, qui peut-être avait voix au chapitre, ne se soient rendu compte de l'inconvenance de l'événement et surtout de son ridicule. A vrai dire, non moins que son œuvre, l'effarante candeur des professions de foi du Prétendant s'atteste d'acabit à conjurer sans doute les toujours possibles dangers de cette regrettable complaisance. Rarement réclame plus naïvement effrontée étala aussi

imperturbable inculture de fort en tunes. Longtemps chez nous, sous Pasdeloup et Lamoureux, la symphonie dut se loger au Cirque. Grâce à M. Raoul Gunsbourg, la musique aujourd'hui possède son Auguste, — et Chocolat lui-même en est baba.

P.-S. — Après la répétition générale, l'auteur d'*Ivan le Terrible* reçut la dépêche que voici :

Nous rentrons enfiévrés... et nous disons encore :
C'est beau.
C'est vrai.
C'est nouveau.
Mon cœur heureux du grand succès.

Massenet.

C'était là évidemment une communication toute privée, une expansion de reconnaissant enthousiasme nullement préparée pour une publicité indiscrète, et M. Raoul Gunsbourg n'eût probablement jamais songé à en faire un usage immodeste. Malheureusement, dans sa critique du *Matin*, M. Alfred Bruneau ayant eu la fâcheuse idée de porter un jugement sévère sur *Ivan le Terrible*, M. Gunsbourg se vit dans l'obligation d'imprimer le poulet de celui qu'il estime et qualifie « notre maître à tous ». Il s'y résolut avec la dignité que comportaient les circonstances et la qualité de l'admirateur, en ajoutant négligemment que, « lorsqu'une œuvre de M. Bruneau aurait mérité seulement un des trois compliments susdits, on pourrait causer ». M. Bruneau garda son opinion en refusant de discuter la mercuriale, et on peut présumer de sa muette intransigeance que ses opéras n'encombreront pas désormais le répertoire de Monte-Carlo. Par ailleurs, décemment, M. Raoul Gunsbourg ne devait guère douter de la sincérité des éloges décernés par M. Jules Massenet, lequel depuis quelques années, comme on sait, réserve la plupart des nouveaux fruits de sa muse féconde à l'opulente hospitalité monégasque. Chacun son goût, en somme, et tout s'explique. *Trahit sua quemque voluptas.*

§

Qu'on essaie de remettre Offenbach à la mode aux Variétés, cela se concevrait à la rigueur, mais la reprise des **Contes d'Hoffmann** à l'Opéra-Comique a toutes les allures d'une mystification. Dans cet ouvrage mort-né, qui fournit, il y a vingt-cinq ans, un four mémorable, on mesure la nullité de ce pseudo-musicien, gribouilleur de flonflons imbéciles pour les farces les plus lugubrement ineptes qui aient occupé les soirées des noceurs du Second Empire. Ce qui caractérise, on ose à peine dire « la musique » de Jacques Offenbach, c'est la grossièreté, la sécheresse grimaçante, le goujatisme inane et prétentieux d'une inexorable bêtise. Dans ses opérettes, la tare

est quelquefois dissimulée par le grotesque de l'intrigue, la charge échevelée des palabres ou de la parodie. Ecarté ce secours tutélaire, il ne reste que la Bêtise avec un B majusculissime. Dans *les Contes d'Hoffmann*, elle coule à pleins bords, morne, obstinée, pesante, implacable, mortelle, avec des mièvreries lancinantes, des subtilités, des combles, d'insoupçonnables combles, où le solo d'une irresponsable clarinette exhale, égrène sans pitié, distille toutes la niaiserie de l'âme offenbachienne. Le pis est qu'en faisant ainsi le Jacques il croyait imiter Mozart. Si invraisemblable que cela paraisse, en effet, Mozart était le dieu, le culte, le modèle proclamé d'Offenbach, celui dont il rêvait de poursuivre la voie dans *les Contes d'Hoffmann*. L'inconscience est significative, et le cas d'Offenbach semblerait volontiers d'ordre pathologique. Celui de l'Opéra Comique est assez défrisant. Alors que la productivité de notre école française amoncelle les manuscrits que tant d'impatients attendent à sa porte, pour quelles inscrutables raisons, M. Albert Carré voulut-il exhumer ce macchabée fossile ? Mystère ! On admira les décors de Jusseaume et l'adresse de la mise en scène ; on applaudit une interprétation unanimement remarquable, où Jean Périer comme toujours se distingua. Il n'en est pas moins déplorable que tout cet art, ce talent, ces efforts et ce temps aient été gaspillés, perdus, pour une aussi pitoyable entreprise.

§

Camille Saint-Saëns, étant, d'après les dictionnaires, né à Paris le 9 octobre 1835, est donc entré dans sa soixante-dix-septième année, et on n'est pas très étonné qu'il nous présente **Déjanire** comme son testament artistique. Malheureusement, ce testament n'enrichira personne et, à la façon dont il est rédigé, on éprouve qu'il eût mieux valu pour tout le monde que celui qui fut Saint-Saëns s'éteignît intestat. Cet opéra, pourtant, n'est que le retapage d'une œuvre antérieure, musique écrite pour une tragédie de Louis Gallet jouée sur les arènes de Béziers. *Déjanire* démontre, avec une cruauté superflue, que dès 1897 le compositeur n'avait plus rien à dire. Tant que M. Saint-Saëns eut du talent, son goût pour le « poète » Louis Gallet apparaissait une sorte d'énigme. On en était déconcerté et même un peu choqué. Il est curieux, ici, comme, livret et musique, cela va bien ensemble, se dénonce adéquat, isomère. Cette affabulation de la dernière aventure amoureuse d'Hercule est dénuée du plus infinitésimal intérêt. Cette kyrielle de chœurs, de dialogues, de discussions conjugales ou autres, délayés en quatre actes interminables, produit plutôt une espèce de malaise. On a la sensation que les gens qui sont sur la scène s'ennuient autant qu'ils nous embêtent, en se racontant devant nous des histoires à dormir debout, en se récitant mu-

tuellement des laïus dont nous ne souhaitons même pas saisir les mots et comprendre le sens. Et la musique ne nous indiffère pas moins profondément et totalement. On n'y rencontre pas une phrase, une incise, capable, non pas d'émouvoir, mais seulement d'éveiller un instant pour si peu que ce soit l'attention par la curiosité de ce qui va s'ensuivre. Tout se déroule terne, figé, glacé, prévu, émaillé de futilités puériles, voire, en un moment pathétique, d'un langoureux laendler à la Massenet. A l'Opéra, décors, costumes, attitudes et gestes concourent à envelopper pertinemment tout le spectacle d'une atmosphère de poncif emperruqué. A propos de cette œuvre sénile, somnifère, réactionnaire avec un ostensible entêtement, on a osé parler de Gluck. Il serait déjà suffisamment absurde à l'heure qu'il est de vouloir pasticher le Chevalier, mais on oublie que, si l'impétueux novateur vivait parmi nous aujourd'hui, sa fougue révolutionnaire dépasserait sans doute en audace à la fois Richard Strauss et Debussy. D'ailleurs, il n'y a pas une mesure, dans *Déjanire*, qui évoque l'ombre la plus lointaine, la plus pâle de l'auteur d'*Orphée*. Ce n'est même pas du Gluck en cire ou empaillé. *Déjanire* sonne lamentablement le glas du néo-classicisme au théâtre. *Requiescat in pace !*

MEMENTO. — Dans le numéro du *Mercure* du 16 novembre, page 413, ligne 17, au lieu de « Rousseau », prière de lire *Rameau*.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Exposition Pierre Laprade (Druet). — Exposition Henri-Michel Lévy (Bernheim). — Exposition Maurice Taquoy (Blot). — Exposition Pauline Adour (Georges Petit). — Exposition Jean Lefort (Georges Petit). — Le Groupe Normand (Galerie d'Art contemporain, 3, rue Tronchet). — Les poteries de Methey (Hébrard). — Georges Eekhoud : *Les Peintres animaliers belges*.

M. **Pierre Laprade** a rapporté d'Italie des toiles et des aquarelles curieuses, légères, variées, décoratives, très agréables de tonalité et bien construites. Quelquefois il insère, dans les lignes d'un paysage arborescent et floral, la fine inflexion, le joli geste d'une jeune femme en toilette d'été cueillant des roses. Le peintre a surtout recherché les architectures pittoresques, les horizons larges sur des terrasses, les coupoles, les fontaines, les murs d'église, les jardins d'une beauté noble. Pompéï lui a fourni comme un rêve à la Théophile Gautier, une statue empreinte de vie pâle et de songerie, surgissant des ruines ; il pourrait y avoir là l'esquisse d'une grande page décorative. Toutes ces visions du passé et d'un présent qui se souvient du passé sont séduisantes et harmonieuses. A ses tableaux d'Italie, M. Laprade a joint des études intéressantes du port de Marseille.

M. **Henri-Michel Lévy** n'était peut-être point placé à son rang, faute sans doute d'une exposition particulière qui permît de

bien juger un effort tranquille, patient et bien individuel; ce n'est point que la technique de ce peintre offre des surprises, elle vient du premier impressionnisme, tempérant la leçon impressionniste par une certaine placidité. En Provence, en Bretagne, en Normandie, à Paris, M. Michel Lévy a trouvé des coins de vie pittoresque qu'il a bien rendus. C'est parfois un peu trop fait, mais presque toujours le tableau, clair et dru de figuration (des Halles par exemple), est d'un aspect attachant.

M. **Maurice Taquoy** est un des jeunes artistes dont on a plaisir depuis quelques années à constater l'effort utile et la consciencieuse recherche d'une individualité très nette. Il a choisi récemment dans la vie rurale élégante, les chasses et l'élevage des bêtes de luxe de très intéressants motifs. Il accroche chez Blot toute une série d'études peintes, dont les plaines de la Brie et la forêt de Fontainebleau lui ont donné les sujets. M. Maurice Taquoy s'attache à donner de toutes choses le caractère essentiel et la silhouette; l'enveloppe et le charme le déterminent moins que les structures; aussi, peut-être moins séduisant que d'autres, il apparaît très sérieux, très vrai, très chercheur de notes exactes; à ce point de vue, des arbres de lui, très étudiés dans leur architecture et leur nature de géants dépouillés de leur parure feuillue parmi de froids ciels d'automne sont très caractéristiques, comme aussi des villages sortant comme avec peine de la plaine rase et dépouillée, comme aussi la faune sylvestre surprise en ses repos et ses ébats. C'est de la peinture sévère, mais vraie, dégageant une émotion âpre, trouvée en dehors de toute mode et par cela même très attrayante.

Mlle **Pauline Adour** ambitionne dans ses œuvres décoratives le style et la noblesse des lignes et l'harmonie discrète de la couleur. Dans ses notations de paysage, elle tend à la simplicité et presque à la gravité. Pourtant, et comme malgré les vouloirs de l'artiste, c'est une grâce légère, parfois un peu monotone, mais réelle, qui s'en dégage, force l'attention et confère à son exposition une distinction certaine. La nostalgie de quelques dunes, la mélancolie de certains coins de parc ne détruisent pas cette impression d'élégance. Parmi les œuvres décoratives une belle figure de femme méditative, un délicat *Chaperon rouge* traité dans une gamme d'émotion réaliste, et une jolie toile bien ensoleillée, avec des personnages prestes et bien vivants: *les Vendanges*, sont des plus intéressantes.

M. **Jean Lefort** a de la vie, de la couleur, une certaine puissance à donner de la vie à des foules, à des défilés, à des coins de Paris. Il est très virtuose, très varié dans le choix de ses motifs. Il semble que les toiles complexes et meublées lui offrent une occasion de notations multiples, pas très poussées mais cohérentes.

Pourquoi le jeune groupe qui nous propose à la Galerie d'art contem-

porain les preuves d'un effort jeune et curieux s'intitule-t-il **Société Normande de la peinture moderne** ? Il semble que ni M. Archipenko, né à Kiew, ni M. Alcide Le Beau, né à Lorient, ni M. Verdilhan, Gantois, ni M. Marinot, né à Troyes, pas plus que M. Lombard, né à Marseille, ni M. Metzinger, Nantais, ne sont Normands ; il y a d'ailleurs beaucoup de peintres normands qui n'ont pas été conviés à ce rendez-vous de jeune peinture volontaire et ardente ; cela prouve seulement qu'il y a à cette exposition quelques Normands d'accueil fort hospitalier et dépassant l'amour de la petite patrie jusqu'à un internationalisme intelligent. Les peintres présents ne sont pas tous des cubistes, mais il y en a, et ceux qui ne sont pas des cubistes sont des audacieux et des chercheurs de synthèse. Il y a aussi des impressionnistes en quête de neuf ; tout cela voisine fort bien en une bonne atmosphère de mouvement, de jeunesse, et aussi de paradoxe, les paradoxes à base classique n'étant pas toujours les moins imprévus.

Nous retrouvons ici M. André Mare avec un bon portrait de jeune fille vu au Salon d'automne et des reliures excellentes, simples, d'une ornementation bien pleine et bien décorative. M. Alcide Le Beau avec un *Christ Blanc* bizarre, mais avec des marines et natures mortes auxquelles on ne peut rien objecter ; les lignes sont heureuses et les gammes de coloration très agréable. C'est un bon appoint pour les jeunes avec qui il expose que les œuvres de ce chercheur consciencieux et divers. MM. Girieud, Friesz, Dufy, Marinot, Naudin, Zak sont là comme des aînés admis par le suffrage de leurs jeunes émules. M. Alfred Lombard est égal à ses meilleures productions dans une nature morte, livres, bibliothèque, bustes surprenants de brio, d'ardeur et d'une sorte d'intimité luxueuse. MM. Metzinger, Gleizes, Le Fauconnier, Léger représentent le cubisme intransigeant, avec toujours des tons harmonieux, « ces chatoiements des gris colorés essentiellement français » dont parle M. Gleizes dans un article curieux à connaître pour bien juger des tendances, sinon des réalisations du cubisme, paru dans le fascicule de novembre des *Bandeaux d'Or*. Mais en admettant, à nouveau, comme très exacte, cette assertion, et même cette autre de M. Gleizes, que « la tradition française n'apportait de valeurs que dans la composition, l'ordonnance du tableau, l'équilibre des masses et l'inscription des formes », en trouverons-nous les lignes des compositions plus lisibles, nous habituerons-nous davantage à cette excessive géométrisation des aspects du corps humain, de la forme des fruits, de l'architecture des paysages ? Sans rejeter l'apport des cubistes, laissons-leur le temps de se débarrasser des exagérations premières, ce qui nous donnera le temps de nous familiariser avec leur vision, et alors nous verrons mieux. On ne saurait éliminer sans plus d'examen une recherche

aussi raisonnée, malgré son origine, sa base de réaction et la grosse différence qu'elle met entre les productions selon le nouvel esprit et la peinture qui nous est familière. Ce qui rend certain l'intérêt de cette tentative, c'est que voici des œuvres de tout jeunes hommes, bien incomplètes peut-être, mais qui arrêtent le regard et lui plaisent par quelque point, telle cette *Sonate* de M. Duchamp, d'une composition très singulière mais de très séduisante tonalité, telle une tête de jeune femme puissamment caractérisée par M. Boussingault, telle une nature morte très juste, à beau relief de M. Lotiron. Un tableau de fleurs de M. Lhôte a de l'énergie, du relief, de la puissance, et si un tableau de nature morte, déjà vu au Salon d'Automne, de M. Pierre Dumont est plus agréable que deux natures mortes toutes récentes, gardant la même richesse de couleurs vives, mais de formes plus volontaires, plus concordantes, avec une recherche peut-être exagérée et factice de l'équilibre des masses, c'est sans doute que nous ne sommes pas encore faits à cet ordre de recherches ainsi poussées. Certains des exposants ont des dons incontestables que semble contrarier l'esprit de système, tel M. Tobeen, qui place des personnages bien campés, très stylisés, pas trop striés pourtant de lignes géométriques, sur un sol dont les lignes sont indiquées si brièvement et la couleur si uniforme qu'on ne saurait jurer que ce n'est point un tapis bosselé et onduleux; mais encore ici l'intérêt des formes humaines ferait passer sur les défauts de leur présentation.

Plus près de l'impressionnisme, M. Tirvert a de belles opulences de couleur, Mlle Bernouard de jolies finesses, M. Ribemont-Dessaignes construit bien, M. Bacqué expose un coin du Pont-Neuf, d'une aimable couleur, que son parti-pris de simplification fait ressembler au plus solitaire des quais de la plus lointaine et la plus silencieuse ville de province. M. de la Frenaye, M. Segonzac sont solides, dans des gammes de cubisme volontaire, M. Pinchon a du goût, un goût vrai de paysagiste, qui, j'ose à peine l'écrire, se réfère aux meilleurs modèles impressionnistes; citons encore M. Marchand, M. Texcier, M. de Saint-Délis, M. Picabia, et des sculpteurs, M. Archipenko et Nadelmann, chez qui le cubisme se présente très âprement, dans l'intérêt des harmonies colorées, rien qu'avec la brutalité de sa synthèse polyédriforme, d'où on pourrait induire que, tout en ayant consulté pour ses origines la deuxième manière de Rodin, le cubisme devrait en sculpture atténuer les angles, les arêtes et moins songer à la stylisation des volumes. L'ensemble de l'exposition est intéressant, les tableaux s'y voient bien; les personnes qui l'iront visiter se renseigneront mieux sur le cubisme qu'au Salon d'automne, car les œuvres de ses jeunes novateurs leur seront plus accessibles, en un endroit où ils sont complètement chez eux, sans avoir à lutter contre le voisinage d'œuvres conçues selon des habitudes qui nous sont

devenues très familières et qui écrasent les nouveaux venus de tout l'acquit d'un demi-siècle de peinture récemment admise, et qui dicte actuellement la vision de l'amateur.

§

L'Exposition de poteries de **Methey** chez Hébrard renforce l'admiration due à ce beau trouveur de décors éclatants par la présence de vases et d'assiettes où la forme humaine sous les aspects de la féerie mythologique s'harmonise à des fonds simples, verts ou bruns, destinés à la faire valoir. Les grandes nymphes sveltes qui dansent sur un fond de verdure simplifiée sont d'un bel élan, et Léda semble en une assiette crayonnée légèrement d'un trait bleu sur fond blanc, avec la simplicité et la verve de l'esquisse. Quelques grands plats appartenant à la manière plus connue de Methey sont de la plus riche ornementation et la plus personnelle. Chaque exposition de Methey marque un enrichissement de technique et un progrès dans la décoration ; c'est vraiment d'un bel artiste que le succès ne fige pas dans une formule, encore que l'adhésion des amateurs d'art y soit complète.

§

Le livre de Georges Eekhoud sur les **peintres animaliers belges** est très vivant, comme tout ce que signe cet excellent écrivain : on y trouve bien débrouillées les origines de la peinture animalière dans les pays belges ; en une page excellente sur Jordaens, Eekhoud donne à ce beau peintre de la joie un rôle d'initiateur en la matière.

Le livre est écrit avec une foi patriotique assez ardente pour que Eekhoud ne trouve point sans mérite Verboekhoven, tout en signalant le caractère de fabrique de sa production ; Joseph Stevens s'y trouve peut-être beaucoup grandi ; l'auteur ne décide point si c'est par amour ou par haine des chiens que Joseph Stevens s'est fait leur peintre ordinaire. Il offre les deux légendes entre lesquelles le choix est difficile.

Les meilleures pages du livre sont celles où revivent des artistes qu'Eekhoud a connus personnellement, Jan Stobbaerts et Alfred Verwée ; on y trouve de beaux éloges bien choisis et pour le talent de ces peintres et pour leurs motifs préférés. Il fallait d'ailleurs s'attendre à ce que le puissant peintre des Flandres que fut Verwée, dans ses belles études des pâturages des bords de l'Escaut ou des fermes qu'abritent les dunes contre le vent de la mer du Nord, trouve en Eekhoud un excellent biographe en même temps qu'un analyste subtil. Mais peut-être autant que Verboekhoven, Verlat est-il moindre qu'on nous le dit dans des pages vibrantes. Le livre est plein de

renseignements, et l'on regrette qu'il n'ait pu embrasser qu'une catégorie de peintres belges.

GUSTAVE KAHN.

LETTRES ALLEMANDES

Hanns Heinz Ewers : *Alraune, die Geschichte eines lebenden Wesens* ; Munich, George Muller, M. 4.

Alraune. — M. Hanns Heinz Ewers est un familier d'Edgar Poe et de Villiers de l'Isle-Adam. Nous lui devons de très littéraires traductions des écrivains qui lui sont chers et des études par quoi il les introduisit auprès du public allemand. Parallèlement à ces travaux d'érudition et de critique, son œuvre personnelle l'amène aux mêmes préoccupations d'art qu'il a délibérément choisies. On lui doit une série de nouvelles, *l'Epouvante*, *les Possédés*, dont nous avons eu l'occasion de parler ici même, et qui sont bien dans ces traditions d'Edgar Poe, que les spectacles du Grand Guignol ont vulgarisees en France.

Le voici qui, dans un grand roman contemporain, s'essaie à réaliser avec ampleur les visions bizarres qu'une longue familiarité avec les classiques de l' « extraordinaire » a fait naître dans son imagination. L'*Eve future* de Villiers est une géniale plaisanterie dont les bases scientifiques peuvent paraître assez fragiles. M. Hanns Heins Ewers a voulu pousser plus loin ses investigations et serrer de plus près la nature. La fable qu'il a conçue paraît presque vraisemblable, tant elle est conforme aux derniers progrès de la science. Mais ce n'est pas la réalisation d'une simple gageure qui intéresse ici au premier chef, c'est tout un monde de types vivants, de personnalités en chair et en os à qui l'auteur a su prêter une réalité d'un intérêt passionnant.

Voyons tout d'abord les types. La figure très poussée du conseiller intime Jacob ten Brinken, physiologiste de renom mondial et qui, au dernier congrès médical de Berlin, s'est vu conférer le titre d' « Excellence », tient la première place. A l'Université de Bonn ou d'ailleurs — car la ville où se passera ce drame poignant n'est pas désignée avec précision — il jouit d'une renommée considérable, tant à cause de son savoir que de sa richesse et de son honorabilité. Ses expériences de greffe animale intéressent tout le monde savant et il s'éteindrait peut-être chargé d'honneurs et de décorations, si son neveu ne lui avait ouvert des horizons qu'il ne soupçonnait pas. Ce neveu, Frank Braun, a été seul à discerner la véritable nature du glorieux morticole. Il le sait jouisseur effréné, fourbe et vicieux. Un sourire diabolique anime sa face quand, durant une soirée chez le conseiller de justice Gontram — autre fripouille respectable et respectée, — il le voit s'exciter sur deux premières communiantes, les enfants de la

maison. Tous deux, l'oncle et le neveu, sont du reste des cyniques. Mais Frank Braun l'est avec l'allure du petit arriviste de la fin du dix-neuvième siècle qui ne craint pas de dire qu'il ne poursuit aucun idéal, alors que, sous le masque figé du vieux ten Brinken, personne ne saurait deviner d'hypocrite sensualité.

Les autres, et ils sont nombreux, car ce livre fourmille de types pittoresques, ne semblent guère valoir mieux. La vieille princesse Wolkonski et sa fille Olga traînent dans des intrigues une existence désœuvrée. Le juge Manassé, véritable encyclopédie vivante, et qui ment presque autant que son ami l'avocat Gontram, raconte d'interminables histoires jusqu'à ce que, grisé du vin que payent les autres, il s'endorme sur un lit de rencontre. Le chapelain Schrœder, aux traits émaciés, qui promène sa soutane dans les milieux les plus interlopes, est l'auteur d'un grave ouvrage sur la philosophie de Plotin, mais il ne dédaigne pas d'écrire de grossières farces pour le théâtre des Marionnettes de Cologne. Personne dans toute la région du Rhin et de la Moselle ne connaît les vins aussi bien que lui. Fin gourmet, il n'y a pas de séance de dégustation un peu sérieuse à lequelle on ne le convie. Particulariste violent, il déteste les Prussiens et chaque fois qu'il parle de l'empereur c'est le premier Napoléon qu'il veut entendre. Aussi le 5 mai de chaque année, assiste-t-il, dans l'église des Minorites, à Cologne, à la messe solennelle pour les morts de la grande Armée.

En voulez-vous connaître d'autres? Voici le gros Stanislas Schacht, avec ses lunettes d'or. Etudiant en philosophie dans son seizième semestre, il loge en meublé chez la veuve du professeur de Dollinger depuis si longtemps qu'il a acquis sur celle-ci des droits de maître de la maison et qu'il s'affiche publiquement avec elle. Son ami Charles Mohnen, docteur en philosophie et en droit, change de spécialité tous les deux ans, poussé par la manie de passer des examens. Il a l'aspect d'un commis de nouveautés, et finira certainement dans la confection, où sa vocation eût dû le pousser dès son jeune âge.

Nous en passons. Mme Gontram, poitrinaire au dernier degré, dont la mort ne veut pas, et qui a fait six enfants grouillant dans la maison délabrée, a réuni tous ces singuliers convives. Ils ont tous un trait commun, ce goût invétéré pour la bohême, l'existence irrégulière et les situations fausses que l'on retrouve chez presque tous les Allemands, dès que ce ne sont pas des « philistins ».

C'est dans ce milieu que naîtra Alraune. *Alraune,* c'est le nom vulgaire de la mandragore, cette racine à laquelle s'attachent tant de vertus singulières. Une légende court dans le peuple qui augmente son prestige mystérieux. Quand jadis quelque vilain était accroché à la potence au bord de la route, dans les dernières convulsions de l'agonie il laissait tomber sur le sol quelques gouttes de sa semence. De

cette semence humaine mêlée à la terre naissait la mandragore. De là les formes bizarres qu'affecte cette racine : on dirait une poupée avec des bras et des jambes et faite d'un bois à la fois si poreux et si dur que le travail des siècles ne parvient pas à l'altérer. Ce fétiche conservé au foyer apporte à la famille argent et amour, mais aussi haines et malédictions. Parfois on baigne dans du vin ce bizarre enfant et il semble en tirer une nouvelle vigueur...

Parmi la vétusté des objets les plus disparates que les Gontram ont accrochés à leur mur,une deces racines de mandragore sommeille sous la poussière.Et justement elle se détache,tandis que le vieux professeur ten Brinken raconte à la princesse très chatouillée ses expériences de fécondation artificielle sur des lapins, des cobayes et des singes.

Alors l'évocation de la populaire légende — la semence humaine fécondant le sol — que raconte le juge Manassé, fait jaillir dans l'esprit de Frank Braun l'idée diabolique d'en réaliser la signification mystérieuse et symbolique, *de créer véritablement l'être.*

Dans la nuit qui suit cet épisode, il convaincra l'oncle Jacob de la nécessité de couronner enfin son œuvre en faisant naître artificiellement, non plus un animal hybride, mais un homme. Le professeur ten Brinken croit en Dieu. Il doit donc *tenter Dieu.* Ce que la superstition du moyen âge avait imaginé deviendrait ainsi une réalité scientifique. La légende de la mandragore ne serait plus une légende. En créant par la seule logique de sa volonté un être magique, le savant pénétrerait plus avant dans les arcanes de la nature. Mais il faut saisir la vie dans ses manifestations les plus basses. Le pendu, en rendant son dernier soupir voluptueux, fécondait la terre. C'est donc la semence d'un criminel qui, injectée dans les flancs de la plus basse prostituée, fera naître une vie nouvelle et réalisera le sens moderne de la légende.

La plaisanterie audacieuse de son neveu a profondément troublé ten Brinken. Quand il se décide à se mettre à l'œuvre, les instruments lui font défaut. Il a bien le condamné à mort qui va être exécuté prochainement, mais où trouver le terrain d'expérience? Celui qui lui souffla le mauvais désir l'aidera encore dans sa tâche. Frank Braun subit quelques mois de détention dans la forteresse d'Ehrenbreitstein quand lui parvient la requête suppliante de l'oncle. Le jeune homme pendant son service militaire s'est battu en duel, car il continue à dissiper sa folle jeunesse. Le tableau de la vie que mènent les officiers détenus dans cette forteresse prussienne est parmi les pages les plus amusantes de ce livre si plein de traits de mœurs pris sur le vif. Une culotte formidable prise au baccarat, dispose précisément le garnement à prendre le large, affaire de se changer les idées. Deux de ses compagnons ont fui la veille pour

aller passer vingt-quatre heures à Paris, où ils vont faire la fête sans permission. Les gardiens sont habitués à ces escapades. Il fera comme eux. Il file donc, au reçu de la dépêche de son oncle... en escaladant le mur. Mais comme il est logicien avant tout, il va bravement se présenter à Coblence au commandant de la place pour lui demander un congé régulier et lui emprunter de l'argent. L'autre, ahuri par son audace, lui accorde tout ce qu'il veut et voilà comment nous retrouvons et l'oncle et le neveu, en compagnie d'un assistant de clinique, fouillant les bas fonds de Berlin, en quête de leur sujet d'expérience.

Frank Braun, avec son instinct de viveur, déniche une magnifique créature, rousse, admirablement bâtie et névrosée comme il convient.

Il faudrait pouvoir suivre tous ces détails dans le récit si coloré et si lestement mené que nous donne M. Ewers. Abrégeons. L'heure de la grande expérience est venue. Un subterfuge a permis d'amener la fille Alma Raune dans la propre clinique du docteur, et la vicieuse princesse, requise à cet effet, la tient dans ses bras pendant que son Excellence le professeur ten Brinken, aidé de son assistant, porteur de la semence du condamné, tente sur elle sa monstrueuse opération !

Alraune est née. La seconde partie du roman nous dépeint son enfance, sa jeunesse, les ravages qu'elle exerce et enfin sa fin. Naturellement le produit de l'expérience a reçu le nom de la mandragore qui annonçait sa venue. Le docteur ten Brinken a adopté Alraune et lui fait donner l'éducation la plus soignée. Mais cette enfant charmante et volontaire déconcerte tous ceux qui l'approchent. Chassée du couvent, à cause de son inconduite, elle entre dans la demeure somptueuse que le savant occupe au bord du Rhin et s'y installe en maîtresse. C'est un être hybride et singulier, délicieuse poupée sans âme, créée pour faire souffrir et pour causer la mort. Vêtue en Mademoiselle de Maupin, elle triomphe dans un bal masqué aux côtés du jeune Wolf Gontram, qui s'est déguisé en Roselinde. Un relent de vice s'insinue partout où elle passe. Le gamin dont elle a embrassé les lèvres jusqu'au sang est sa première victime. Elle s'amuse à exciter par ses attitudes provocantes le vieillard dont elle croit être la fille. Ten Brinken, gâteux et ruiné par de folles entreprises, menacé de voir dévoiler toutes ses turpitudes, se tue après avoir baisé la jambe de la petite.

C'est alors la tragédie terrible entre Alraune et Frank Braun revenu de lointains voyages pour débrouiller la succession difficile de son oncle. Le premier frôlement les jettent aux bras l'un de l'autre et les scènes se succèdent alors, dans un vieux parc du dix-huitième siècle, parmi les vasques et les marbres, de froide débauche et de

sadisme exaspéré. Frank Braun, l'homme fort et l'esprit fort, dont la destinée ne tient plus qu'à cet être à qui une plaisanterie de jeunesse avait jadis donné la vie, va succomber sous les lèvres du vampire, quand, dans un accès de somnambulisme, Alraune tombe d'un toit et s'anéantit.

Ce bref résumé n'a pu donner qu'une idée imparfaite de ce livre touffu et magistralement mené, dont l'intérêt, malgré certaines longueurs et une trop grande recherche de détails, ne se ralentit pas jusqu'au bout. Ecrit dans une langue sobre où nous blâmerons seulement l'abus des inversions au commencement des phrases, il constitue certainement une des tentatives les plus curieuses et les mieux venues qui nous ait été données depuis vingt ans dans le domaine du roman à hypothèse scientifique.

HENRI ALBERT.

LETTRES RUSSES

Léon Tolstoï : *Le Mort Vivant.*

Le *Théâtre Artistique* de Moscou a eu la primeur, d'accord avec la comtesse Alexandre Tolstoy, légataire universelle de son père, du **Mort Vivant**, drame posthume de Léo Tolstoy. Le *Théâtre Impérial Alexandre* de Saint-Pétersbourg donna la première du drame cinq jours plus tard avec, dans les principaux rôles, les meilleurs artistes, Savina (la Sarah Bernhardt russe), Dalmatoff (notre Silvain), etc. Les journaux, remplis depuis un mois de notices, échos, annonces concernant cette représentation et la publication du *Mort Vivant*, ne se lassent pas d'en parler après les premières sensationnelles de Moscou et de Saint-Pétersbourg. La pièce va être jouée dans les cinématographes.

Je dis : événement artistique et littéraire, car le jour de la première à Moscou, la célèbre maison d'édition de Moscou, une des plus grandes de Russie, a jeté sur le marché trois éditions du *Mort Vivant* à 5 roubles, à 1 rouble et à 10 kopecks (13 francs, 2 fr. 70 et 27 centimes), cette dernière au nombre de 80 mille exemplaires. Le jour même *le Mort Vivant* tomba, de par la volonté des légataires universels de Tolstoy, dans le domaine public, et tout le monde a le droit de reproduire le drame en librairie et sur la scène. Et on le reproduit et on le joue dans tout l'Empire des Tzars.

§

Qu'est-ce que c'est que *le Mort Vivant*, qui s'appelait tout d'abord *le Cadavre*, et que les éditeurs préfèrent intituler *Cadavre Vivant* ou *Mort Vivant* afin de donner, par le titre même, une idée précise du sujet du drame ?

L'histoire de l'œuvre est connue dans tous ses détails.

Un des amis de Tolstoï, M. Davydoff, président de Tribunal, lui raconta un jour les péripéties d'un procès dramatique qu'il venait de présider. Un homme, pour rendre libre sa femme malheureuse avec lui et aimée d'un autre, plus digne d'elle que lui, simule le suicide. Devenue veuve, la femme peut épouser l'homme qui l'aime et qu'elle aime sans les difficultés ni la procédure dégradante dont est accompagné le divorce en Russie. Tout va bien jusqu'au moment où, victimes d'un maître chanteur, les trois personnages sont dénoncés. La femme devient bigame et le premier et le second mari sont déclarés ses complices ; le second mariage doit être dissous et déclaré nul, et les coupables sont punis des travaux forcés ou de la déportation en Sibérie, selon les circonstances et l'humeur des juges.

C'est cette situation monstrueuse, faite aux victimes d'une loi inique, qui frappa l'esprit et le cœur de Tolstoy. Il décida de la prendre comme sujet d'un drame. Et il se mit à l'écrire après avoir assisté à la première représentation de *l'Oncle Jean* (Diadia Vania) de Tchekhoff, dont l'allure lente, l'ennui et les tons gris lui déplaisaient fort ; il formula même un jour son opinion sur l'art dramatique de Tchekhoff et de Gorky, en général, d'une façon catégorique et tranchante : « le théâtre, ce n'est pas leur affaire ».

§

Tolstoy fit une esquisse de la pièce. Il y revint à plusieurs reprises, comme le prouve la multiplicité des manuscrits copiés et recopiés et corrigés. Mais, malgré les corrections multiples, la pièce ne fut pas achevée et resta à l'état d'esquisse, mais cependant assez développée pour qu'on ne la considère pas comme une simple ébauche. Le sujet y est traité à coups de pinceau larges, à la manière profonde de Tolstoy ; il y ouvre des horizons étendus embrassant dans le microcosme du drame d'une famille les questions essentielles de la vie, d'un côté, et toutes les couches de la société contemporaine, de l'autre, depuis la haute aristocratie, jusqu'aux bouges sordides de Moscou.

§

A la lecture, le drame vous saisit dès les premières lignes.

Théodor Protassoff (Fédia), noble, époux d'une femme charmante, Lise, et père d'un enfant, délaisse son foyer et passe son temps à boire et à perdre le reste de sa fortune et de celle de sa femme. Cette dernière, croyante et douce, l'aime toujours et lui pardonne après chacune de ses escapades. Un jour, comprenant qu'il ne peut plus revenir à sa femme, qu'il fait son malheur, il est décidé à rompre et à la rendre libre.

Lise fait encore une dernière et suprême tentative pour faire revenir son mari en s'adressant pour cela à l'ami de la maison, à Karé-

nine, l'honnête et correct Karénine, qui est le camarade et l'ami dévoué de Fédia, mais qui, elle le sait, l'aime elle, Lise, depuis son enfance et n'a jamais cessé de l'aimer.

Karénine, conscient de la situation et du rôle que la femme aimée lui impose, s'en acquitte consciencieusement. Il déniche Fédia dans un bouge avec les tziganes et fait un suprême effort pour le décider à rentrer au bercail. Effort inutile, Fédia est bien décidé à rompre définitivement et à jamais avec son passé de vie régulière. Il reste avec les tziganes, surtout avec la jeune tzigane Macha qui chante ses romances « à faire fondre l'âme » et qui l'aime jusqu'au sacrifice de tout son être.

Or, ici se place le drame intime, l'élément psychologique original de l'œuvre, qui lui donne précisement le cachet toltstoyen, sans lequel le fait-divers judiciaire ne s'élèverait point au-dessus de la fable du fameux roman de Tchernychevsky, par exemple, « Que faire ? » où Lopoukhoff, pour rendre sa femme libre et lui permettre d'épouser Kirsanoff, qu'elle aime, simule aussi un suicide, part pour l'Amérique et est très content du bonheur dont jouissent sa femme et Korsanoff. Dans *le Mort Vivant*, ce n'est pas la même chose. Fédia est aussi honnête et noble, malgré sa déchéance, que Lopoukoff, mais il manque de caractère, il est sentimental et un peu neurasthénique. Il aimait sa femme et elle l'aimait, elle aussi.

Mais l'âme tendre et fine de Fédia, dans les moments les plus intimes de leur vie commune, de leurs amours, ne trouvait pas dans celle de Lise l'écho profond, la « saveur aiguë », la vibration suprême à l'unisson que connaissent deux cœurs, deux corps lorsqu'ils se donnent l'un à l'autre...

C'est que Lise, sans le savoir peut-être, aimait Karénine, son ami d'enfance, le fiancé de cœur, le prédestiné qu'elle n'a pas épousé par hasard... C'est le flair du mâle, la sensibilité raffinée de l'esthète, l'instinct de l'amour qui soufflèrent, qui suggérèrent à Fédia la vérité cachée dans les replis de la femme, dans les arcanes de la nature... Il en succomba, il en fut la victime, et il décida de payer l'erreur de son sort, de son mariage, de toute sa vie. Il ne trouva pas d'autre issue : s'en aller et laisser Lise libre.

Mais comment s'en aller pour la rendre libre ? Lise et sa famille, Karénine et la sienne, ne reconnaissent pas d'autres formes de vie que celles prescrites par la loi et les mœurs, les us et coutumes de leur monde. Pas de situation irrégulière, pas d'amour libre ! Le divorce ! Mais Fédia n'est pas capable de s'engager dans le maquis de la procédure du divorce orthodoxe : tous ces faux témoins de l'adultère de l'un des conjoints, toute cette boue du monde spécial de cette sorte de procès lui répugnent, et il refuse de l'aborder. Mais les circonstances et la famille le pressent. C'est Macha, la tzigane Macha

qui lui suggère l'idée de la fausse mort. Et il disparaît, comme suicidé. Lise épouse Karénine. Tout le monde est content.

Mais un bas policier, maître-chanteur à ses moments perdus, dénonce un jour Fédia, et la catastrophe vient jeter le désarroi dans la nouvelle famille Karénine. La loi saisit dans ses griffes — en la personne des fonctionnaires et magistrats — les nouveaux époux et ne les lâchera plus. Scènes dans le cabinet du juge d'instruction, rencontre de Fédia avec les Karénine, le procès en bigamie et adultère, et la fin tragique — élégante et heureuse — le suicide, cette fois réel, de Fédia, tout cela, bien qu'écrit en scènes non achevées, exprimé en langue simple et claire et arrangé, bien qu'en ébauches, de main de maître, et rapide, émouvant et vraiment dramatique. Il faut surtout rendre grâce à Tolstoy pour être resté à la fin artiste et non philosophe. Les dépositions de Fédia, ses explications, ses répliques sont celles d'un tolstoyen, mais son allure, son attitude et son geste final portent l'empreinte de la vérité, de la vie, de l'art supérieur.

Les salles de théâtres à Moscou et à Saint-Pétersbourg sont combles, malgré les prix élevés des places.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES POLONAISES

Jan Lorentowicz : *Nowa Francja Literacka. Portrety i Wrazenia* (*la Nouvelle France littéraire. Portraits et impressions*), Edition Wl. Okret, en dépôt chez MM. Gebethner i Wolff. — Adolf Dygasinski : *Gody zycia* (*la Joie de vivre*), M. Arct. — Memento. —

M. Jan Lorentowicz n'est pas un inconnu pour les anciens lecteurs du *Mercure*. C'est ici même qu'il inaugura — il y a une douzaine d'années — la chronique des lettres polonaises dont la rédaction, me fut confiée après lui. De son long séjour à Paris, où il avait laissé de nombreux amis, M. Lorentowicz emporta une connaissance approfondie du mouvement littéraire français et les éléments essentiels de sa culture intellectuelle. Depuis six ans il assume la responsabilité de la direction littéraire d'un grand quotidien, *la Nouvelle Gazette* de Varsovie. Toujours à l'affût de la vie intellectuelle en Europe en général, et en France tout particulièrement, il fait une large part dans son journal aux produits modernes de l'esprit français. Il compte aujourd'hui en Pologne parmi les critiques littéraires et dramatiques les plus réputés et les plus influents.

Depuis de longues années, M. Lorentowicz s'efforce de familiariser le public polonais avec le mouvement littéraire français. Dans une série d'essais et d'articles qui ont paru dans différentes revues et dans son propre journal, il étudia les œuvres les plus marquantes et les personnalités les plus en vue dont s'honore la littérature fran-

çaise contemporaine. Il vient de réunir ces feuilles éparses dans un fort volume de 600 pages environ, sous le titre **la Nouvelle France littéraire**, et il s'efforce de payer ainsi son tribut au génie français, dont il est un des plus fervents disciples.

Quelles sont les données générales d'esthétique sur lesquelles M. Lorentowicz base ses opinions et ses jugements ? Il nous l'explique lui-même dans la préface. « L'œuvre d'art — y lisons-nous — est avant tout le reflet d'une personnalité ; avant que l'art ne soit créé, il faut que l'artiste soit là. » Donc ce qui l'intéresse le plus, c'est la personnalité artistique. Il s'en suit évidemment que la forme la plus appropriée à une étude critique sera celle du « portrait littéraire ». Il s'agit pour le critique de composer, avec les éléments dispersés dans l'œuvre, un portrait en soulignant les traits qui le distinguent de tous les autres, de construire, en un mot, la personnalité telle qu'elle se reflète dans les ouvrages.

M. Lorentowicz considère dans l'activité d'un artiste trois « moments » essentiels et distincts. D'abord celui « où l'émotion domine aux dépens de la forme qui cloche encore », ensuite le deuxième qu'il considère comme le principal, où l'émotion s'unit à l'idée pour créer un tout harmonieux — reflet fidèle d'une personnalité mûre; et enfin, le troisième, lorsque « le métier, la manière, l'artifice dominent ». En passant des réflexions générales au cas particulier, l'auteur souligne la difficulté de trouver un « répondant » polonais au raffinement subtil d'un original français. Il montre que l'affinité franco-polonaise, tant invoquée, n'est qu'un leurre. « Au contraire, il est facile de voir qu'il existe entre l'âme française et polonaise une divergence ineffaçable, aussi bien dans la compréhension de la vie que dans la façon de traiter les problèmes philosophiques et sentimentaux. » La race polonaise serait aussi incapable de produire un Rabelais que la race française de comprendre « la tragédie sentimentale du grand romantisme polonais ».

Ainsi la méthode critique de M. Lorentowicz consiste dans la construction d'une personnalité artistique avec les éléments épars de son œuvre. C'est donc une méthode inductive par excellence. Mais quelles sont les bases générales dont le critique se sert pour découvrir ces « éléments épars » ? Les seules données esthétiques ne peuvent lui être fournies que par sa propre sensibilité. La critique de M. Lorentowicz est donc foncièrement impressionniste.

Pour moi, qui vois dans l'art une des fonctions essentielles de l'organisme social (évidemment je n'emploie pas ici le mot « organisme » en son sens strict) je ne puis partager les opinions de M. Lorentowicz. En considérant l'art et l'activité artistique comme une chose à part, comme un *Ding an sich* — suivant le terme célèbre de la philosophie allemande, — le critique rétrécit considérablement

le problème, il limite volontairement le domaine de son œuvre. Ne prenant pour juge que sa propre sensibilité, ne s'appuyant que sur des données esthétiques générales et forcément peu précises, il peut — tout au plus — caractériser un courant, construire — tant bien que mal — l'image d'une personnalité, il ne pourra jamais *expliquer* les origines d'un mouvement littéraire et artistique, les affinités secrètes qui lient, les différences profondes qui séparent certains artistes et certaines époques. Le développement prodigieux des sciences sociales a posé devant la critique littéraire et artistique des problèmes nouveaux et fort complexes. L'avènement du réalisme en art s'explique non seulement par l'action vigoureuse d'individualités telles que Zola, Flaubert, Goncourt, Millet ou Courbet, mais aussi — et surtout — par les puissants courants économiques et sociaux, auxquels nous devons le *Manifeste Communiste* de Marx et Engels. Et il serait oiseux de tenter l'analyse de la peinture impressionniste d'un Monet ou d'un Sisley, sans prendre en considération les recherches scientifiques d'un Chevreul.

Ne tenant aucun compte de données d'ordre social, M. Lorentowicz réussit tout de même à brosser quelques portraits très intéressants, grâce à son don spécial d'analyse perspicace et profonde. Je ne peux m'empêcher de citer quelques définitions lapidaires par lesquelles il caractérise certaines personnalités. « Il existe en France un homme, — dit-il à propos de Léon Bloy, — dont on ne sait de quelle époque il vient : peut-être eût-il lutté avec Godefroy de Bouillon sous les murs de Jérusalem, peut-être eût-il conduit avec Colomb un équipage à la découverte du Nouveau-Monde, peut-être eût-il porté encore avec Paul *la bonne nouvelle* à travers le monde, et peut-être aussi eût-il contemplé le visage du Seigneur lui-même au Golgotha. Il s'appelle Léon Bloy... Il crée des phrases étonnantes, des phrases qui ressemblent plutôt aux gestes qu'à la parole, telle est leur force individuelle. » Le masque que Maurice Barrès aurait mis sur son visage d'artiste, M. Lorentowicz le caractérise comme une sorte de « dandysme littéraire ». L'art de Jules Renard, il le considère comme un recueil de « maximes, où l'analyse et l'observation psychologique se condensent non pas en pensée, exprimée philosophiquement, mais en dessin des mouvements et des actes ». Les qualités essentielles de l'art de Marcel Schwob auront leur source d'abord en l'amour de la science que cet écrivain a hérité de son oncle et le goût littéraire dont il a hérité de son père. « Ces deux dons se sont unis à la phénoménale capacité d'assimilation de race et ont créé un artiste délicat et éminemment intelligent. »

Les portraits de Bloy, de Barrès, de Huysmans, de Gide, de Rachilde et certains autres comptent parmi les meilleurs. Par contre, la méthode impressionniste de M. Lorentowicz ne suffit plus pour expli-

quer, pour construire l'effigie de la personnalité complexe, du cerveau puissant et curieux, de l'écrivain admirable qu'est Remy de Gourmont.

Envers les maîtres de la prose française contemporaine —(il nous promet aussi une étude sur la poésie, ce dont nous lui savons gré) — M. Lorentowicz accomplit avec succès la tâche, que M. Sygietynski a entreprise en son temps pour le roman réaliste français, M. Przesmycki et le poète Antoni Lange pour le symbolisme. Devant le public polonais il dévoile la beauté éclatante du génie français. Il fait par là une œuvre utile aux deux pays. Son livre est mieux qu'un travail littéraire, c'est peut-être, malgré lui, une action. L'analyse minutieuse des livres, une bibliographie exacte des œuvres originales et de leurs traductions polonaises complètent heureusement son ouvrage.

Qu'il me soit permis d'adresser à la fin un seul reproche à l'auteur. M. Lorentowicz manque d'enthousiasme. Il n'a pas su — il n'a pas voulu, peut-être ? — souffler dans son livre cette chaleur communicative qui donne plus d'éclat aux couleurs et qui fait des portraits — quelque vrais qu'ils puissent être — des images vivantes. Son analyse minutieuse s'adresse directement à notre raison, elle n'émeut pas nos cœurs.

Et n'est-ce pas le véritable but d'un critique littéraire impressionniste — artiste lui-même — de faire vibrer l'âme du lecteur à l'unisson de sa propre émotion ?

§

La librairie de M. Arct a eu la bonne idée de publier une édition nouvelle de **la Joie de vivre**, du regretté écrivain Adolf Dygasinski. Cet auteur, mort il y a quelques années, fut le chantre ému de la vie humble et du paysage polonais. Les bêtes surtout ont trouvé en lui leur portraitiste fidèle et aimant. Son histoire d'un chien *As*, son conte *le Loup, les chiens et les hommes* comptent parmi les ouvrages les plus beaux que le monde animal ait jamais inspirés à l'homme. Toute sa force aimante, toute son émotion devant les aspects variés du monde, son intuition de la vie animale, son génie d'écrivain probe et de styliste admirable, Dygasinski les a condensés dans sa *Joie de vivre*. Ce livre est plus qu'un ouvrage littéraire ; c'est un hymne sublime à l'Eternel Printemps et à la Beauté de la Nature.

Les compositions de l'artiste délicat qu'est M. Gawinski donnent un peu d'éclat à la parure du livre.

Memento. — Volumes reçus : Jerzy Orwicz : *Nad Arnem* (trois tableaux dramatiques en vers tirés de la vie de Jules Slowacki à Florence), Gebethner Wolff. — Waclaw Wolski : *Arcana*, St. Sadowski.

MICHEL MUTERMILCH.

LA CURIOSITÉ

Vente du Sultan Abd-Ul-Hamid II : perles, diamants, émeraudes. — Collection Penha-Longa : médaillons, bustes, statuettes, par Joseph Chinard. — Succession de Mme Chaillou : deux tableaux, par Boucher. — Collection Dreux : peintures, objets d'art, meubles, tapisseries.

Pressé par les exigences de la mise en pages, c'est à peine si, dans mon dernier article, j'ai pu dire quelques mots de la **vente Abd-ul-Hamid**. J'y reviens aujourd'hui parce cette vente donne lieu à des réflexions nécessaires.

Elle fut, vous n'en doutez pas, sensationnelle. A l'exposition privée, à l'exposition particulière, comme à l'exposition publique, il y eut foule, cohue, débordement de monde. Ce fut une telle ruée qu'un important service d'ordre put à peine la contenir. Même affluence les trois premiers jours de la vente, les 27, 28 et 29 novembre.

Chacun voulait voir, regarder, se pâmer avec conviction ou par contagion. Comment ne pas tomber en pâmoison devant cet étalage de diamants, de perles et d'émeraudes ? Il y en avait de toutes les grosseurs. Des perles formaient des chapelets et des colliers ; des émeraudes composaient des parures magnifiques ; des diamants s'arrangeaient en colliers, en diadèmes, en bracelets, en bagues, en broches, en devants de corsage, en épingles de cravate, en garnitures de chemise ; ils ornaient des montres, des chaînes, des châtelaines, des boîtes, des tabatières, des porte-cigarettes, des porte-allumettes ; ils pavaient des zarfs, ces supports de petites tasses orientales. Il en brillait partout, sur des réveils, sur des lorgnettes, sur des encriers, sur des porte-plumes, sur des miroirs, sur des cannes, sur des face-à-main, sans compter les isolés qui tremblaient au bout de tiges flexibles. Et tous les badauds d'écarquiller les yeux, de sourire béatement, de s'extasier devant ces cailloux de toutes les tailles ! Nos mondaines, nos bourgeoises ambitieuses, les grandes grues de Paris et d'ailleurs, les bouchères enrichies en rêveront longtemps, tandis que les privilégiées d'entre elles se partageront les dépouilles du Sultan Abd-ul-Hamid.

Trésor féerique que je suis enchanté d'avoir vu, mais piètre trésor en somme ! Car, quelle impression en demeure ? Quel souvenir en garde-t-on ? On a vu des pierres ; on a admiré leur éclat, leurs feux. Mais c'est en vain que vous avez cherché une monture où de l'art apparaisse. Ces lorgnettes, ces réveils, ces porte-cigarettes, ces montres, ces épingles de cravates, ces cannes, ces zarfs, tout cela est de la camelote au point de vue art ; tout cela indique que ce vieux fou d'Abd-ul-Hamid avait des goûts de fille galante et une culture de commis-voyageur.

Le hasard a voulu que, le lendemain de ma visite chez Georges Petit, où M. Robert Linzeler, aidé de Me Paquin, avait fait un habile

étalage des bijoux du sultan, j'allasse au Louvre. Et j'avoue que j'éprouvai plus de joies esthétiques à regarder les bijoux étrusques ou grecs. Là du moins, je retrouvai de la beauté issue du travail humain. Je goûtai d'autant plus ces petits personnages, ces fleurs, ces feuilles, ces fruits, ces ornements ingénieux que des mains, aujourd'hui poussière, surent repousser, graver, ciseler, buriner, il y a des siècles et des siècles, sur des bracelets, sur des colliers, sur des diadèmes qui, au point de vue matière, ne représentent peut-être pas beaucoup de valeur, mais qui sont inestimables au point de vue art et nous donnent des plaisirs profonds et durables. Au moins, ces trésors anciens ont une âme. Le trésor d'Abd-ul-Hamid n'en avait point, et c'est pourquoi il ne laissera qu'une impression froide et fugitive.

Donc, voici ce trésor dispersé aux quatre vents. Les vacations successives attirèrent une grande affluence de spectateurs, mais la lutte des enchères se passa surtout entre marchands agissant en leur nom et, le plus souvent, au nom de clients dont ils étaient les commissionnaires.

Quoi qu'il en soit, c'est un marchand, M. Lindenbaum, qui, l'emportant sur M. Borowski et M. Margossian, se rendit acquéreur pour la petite somme de 920.100 fr. du n° 1 du catalogue, le fameux collier de trois rangs de 154 perles. Il paraît que ce chiffre est le plus gros prix qui ait jamais été obtenu en vente publique en France et à l'étranger. Jusqu'à présent, le record appartenait au collier de la princesse Mathilde que, précisément, M. Lindenbaum paya 855.000 fr. en 1904. M. Roseneau, en concurrence avec Mme Franck et MM. Romeuf, Linzeler, et Margossian, offrit 623.500 fr. du n° 9 du catalogue, un chapelet de 99 perles. Le n° 8, un chapelet de 98 perles, estimé 175.000 fr., fut payé 277.100 fr. par M. Hertz. Le n° 6, un chapelet de 108 perles et 10 émeraudes, atteignit l'enchère de 207.000 fr. et revint à MM. Bassot, Rosenthal et Grunberg. L'expert, M. Robert Linzeler, demandait 275.000 fr. du n° 17, une parure composée d'un collier et d'une broche en émeraudes et brillants. Pour en devenir lui-même adjudicataire contre Mme Ben Simon et MM. Kellener et Romeuf, il dut en offrir 346.000 fr. M. Jefferson Kohn, un amateur anglais, fit monter à 125.000 fr. le n° 43, une broche formée d'une grosse émeraude entourée de brillants. Un collier en brillants, n° 19, revint à M. Eknayan pour 102.600 fr., et le n° 18 à M. Romeuf pour 55.000 francs.

Les prix des zarfs furent divers. Le n° 194, 3 zarfs émaillés vert et rouge avec brillants, trouva amateur à 40.100 fr. M. Linzeler donna 19.000 fr. du n° 202.

Les broches et les bracelets atteignirent des prix élevés. Une broche devant de corsage, pavée de brillants et de roses, fit 38.200 fr. et 35.100 fr. un bracelet formé d'une rosace portant au centre une rose

triangulaire. L'ensemble de la vente Abd-ul-Hamid produisit plus de six millions. Je note que M. Lair-Dubreuil présida aux dix vacations avec une autorité qui ne se démentit point.

C'est encore à la Galerie Georges Petit qu'on nous montra la curieuse collection des œuvres de Joseph Chinard que le **Comte de Penha-Longa** eut la patience de réunir.

Chinard a été un oublié jusqu'à ces dernières années. On commence à s'apercevoir qu'il fut un sculpteur de grand talent, sinon de génie. Il est à remarquer qu'il ne ressemble en rien aux sculpteurs du XVIIIe siècle. Son œuvre prouve qu'il vécut surtout au contact des sculpteurs grecs et romains. Il passa d'ailleurs, à plusieurs reprises, de longues années en Italie, se laissant volontiers influencer par la statuaire antique, qui est le légitime orgueil des Musées du Vatican et du Capitole.

Chinard a pris aux anciens la pureté de sa ligne et la sûreté de sa maîtrise. On peut dire qu'il est le sculpteur du premier Empire, non pas seulement parce que son ciseau ou son ébauchoir nous a conservé les principales figures du monde impérial, mais encore et surtout parce que son art a inspiré tout le style Empire dans ce qu'il a de noble et de séduisant.

Des médaillons, des bustes, des statuettes, des groupes symboliques composaient la collection du Comte Penha-Longa. M. Schœller acquit pour 76.000 fr., sur estimation de 75.000, le buste en marbre blanc de l'impératrice Joséphine et pour 42.100 fr., sur demande de 30.000 fr., le buste en terre cuite de Mme Récamier. Le buste en marbre blanc de la marquise de Joncourt fit 20.000 fr., et 49.100 fr. celui de Mme Charpentier. Un buste original en plâtre, représentant, paraît-il à tort, Mme de Verninac, revint à M. Paulme pour 22.000 fr. M. Henry Bérenger, directeur de *l'Action*, offrit 6.500 fr. d'un petit buste en bronze, de Mme Récamier, et M. Lapauze acquit pour le Petit Palais, moyennant 3.800 fr., une statuette en plâtre, qui n'est autre que le portrait de Joseph Chinard drapé à l'antique.

Les médaillons furent également fort disputés. M. Stettiner paya 6.100 fr. les deux médaillons en terre cuite du général Bonaparte et de l'Impératrice Joséphine et 1.100 fr., celui de Bara. M. Lapauze acquit encore pour le Petit Palais le portrait présumé de Robespierre et celui d'un homme âgé en costume Louis XVI. La collection Chinard, dispersée par M. Lair-Dubreuil avec le concours de MM. Paulme et Lasquin, donna un total de 313.460 francs.

Le même jour, et également à la galerie Georges Petit, Me Lair-Dubrueil, assisté de MM. G. Petit et Matthey, adjugea à M. Stettiner, pour 138.000 fr., *Retour de chasse de Diane*, par François Boucher. *Les Confidences pastorales* revinrent à M. Fassy pour 100.000 fr. Ces deux tableaux, qui à l'origine étaient évidemment des dessus de

portes, dépendaient de la succession de Mme **Chaillou**. Leur état de conservation est parfait et exquise leur fraîcheur.

Avec la **collection de feu M. Dreux**, dispersée à la Galerie Georges Petit les 5 et 6 décembre par Me Baudoin, avec le concours des experts Mannheim, Georges Petit, Boussod et Valadon, nous revenons aux ventes normales, c'est-à-dire que la collection Dreux comportait des objets divers et tous d'une rare qualité.

Les tableaux formaient un bel ensemble de l'école romantique. Tous atteignirent des prix élevés. *Souvenir des bords du lac de Garde*, par Corot, monta à 76.000 fr., sur estimation de 60.000 fr.; *les Bords de l'Oise*, par Daubigny, à 50.000 fr.; *Paysage*, par Jules Dupré, à 49.000 fr.; *le Sentier*, par Théodore Rousseau, à 45.000 fr. Cette dernière œuvre est une des plus parfaites et des plus subtiles qu'ait peintes Théodore Rousseau.

Dans les objets variés, M. Loyer paya 20.500 fr. une petite baigneuse en marbre blanc qui serait de l'atelier de Falconet.

Une tapisserie des Gobelins du XVIIIe siècle, d'une belle fraîcheur de coloris et représentant Renaud et Armide, fut adjugée 71.000 fr. à M. Beeche, sur estimation de 50.000 francs.

Le total de la vente Dreux s'éleva à 829.769 francs.

La saison d'hiver des grandes ventes se terminera sans doute avec la dispersion de la collection Haro. Pour le printemps prochain on annonce déjà plusieurs ventes sensationnelles, dont celle de la collection de M. Jacques Doucet.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Vicomte de Brachet : *Le Conventionnel J.-B. Le Carpentier (1769-1829)*; Perrin. 5 »

Lucien-Alphonse Daudet : *L'Impératrice Eugénie*; Fayard. 3 50

Armand Dayot : *Le Moyen-Age*; Flammarion. » »

René Fage : *Dans les Sentiers de l'Histoire*; Picard. 3 50

Lucien Febvre ; *Philippe II et la Franche-Comté*; Champion. 15 »

Ed. Gachot : *Marie-Louise intime*; Taillandier. » »

A. Savine : *A la Cour du Roi Joseph*; Michaud. 1 50

H. Thedenat : *Journal d'un prêtre lorrain pendant la Révolution, 1791-1799*; Hachette. » »

Pierre de Vaissière : *De quelques Assassins*; Emile-Paul. » »

Littérature

Marius Boisson : *Anthologie des Baisers, II*; Daragon. » »

Ernest Bovet : *Lyrisme. Epopée Drame*: Colin. 3 50

Dr Cancalon : *L'Esprit positif et scientifique de Montaigne*; Pelletan. » 75

Alfred Capus : *La Vie, l'Amour, l'Argent*, pensées sélectionnées et precédées d'une introd. par A. Alexandre; Sansot. 1 »

Raphaël Cor : *Essais sur la Sensibilité contemporaine*; Falque. 3 »

Em. Faguet, A. Albalat, E. Glorget et Léo Larguier : *La Poésie Française*; Libr. des Annales. » »

Henri Ghéon : *Nos Directions*; Nouv. Revue Française. 3 50

Homère : *L'Iliade*, ill. de C. Gontier, intr. et notes par T. de Wyzewa; Laurens. » »

Philéas Lebesgue, A. M. Gossez, Henri Strentz : *Essai d'expansion d'une esthétique;* Le Havre, La Province. » »

J.-M. Lentillon : *La Poésie à travers les Ages;* France littér. et polit. » »

Jean de Lingendes : *Stances,* notice de J. Madeleine ; Sansot. 2 »

Gérard de Nerval : *Correspondance 1830-1855,* introd. et notes par Jules Marsan ; Mercure de France. 3 50

Mme W. Nicati : *Femme et Poète. Elisabeth Browning;* Perrin. 3 50

Georges Pelletier : *Anthologie des prosateurs français contemporains,* II ; Delagrave. 3 50

Rabelais : *Gargantua. Pantagruel,* ill. de Louis Morin ; Laurens. 2 50

Charles Régismanset : *Nouvelles contradictions ;* Sansot. 1 »

Stendhal : *Œuvres choisies,* extr. et notice de M. Roustan; Delagrave. 3 50

Jean Variot : *L'Œuvre d'Elémir Bourges;* « Mercure de France ». 1 »

Musique

Théophile Gauthier : *La Musique ;* Fasquelle. 3 50

Ch. Pigot : *Georges Bizet et son œuvre ;* Delagrave. » »

Maurice Ravel, Alex. Georges, Alex. Olénine ; *Sept Chansons populaires ;* Moscou, P. Jurgenson. » »

Paul Vidal : *Chansons Ecossaises,* poésies de Burns ; Moscou, P. Jurgenson. » »

Philosophie

Emerson : *Essais choisis,* trad. par Henriette Mirabaud-Thorens ; Alcan. 2 50

Louis-Germain-Lévy : *Maïmonide ;* Alcan. 5 »

C. Wagner : *Ce qu'il faudra toujours ;* Colin. 3 50

Poésie

Pierre Alin : *Au Rythme de la Vie ;* Grasset. 2 50

Pierre Brissaud : *Vieilles chansons pour les cœurs sensibles,* éd. ornée de 32 images ; Plon. » »

Alice Clerc ; *Dans le Jardin de notre Amour ;* Falque. 3 50

P. Costel : *Vingt sonnets ;* Messein. » »

Marie Dauguet : *L'Essor victorieux ;* Sansot. 3 50

Léon Dierx : *Œuvres complètes. I. Poèmes et Poésies. Les Lèvres closes ;* Lemerre. 6 »

Guy du Fresnay : *Empreintes ;* Bauche. » »

Raymond Limbosch : *Le Bois d'Oliviers ;* Anvers, Ed. Joris. » »

Jean Marichal : *Le Verger d'Amour ;* Tassel. 2 »

Gabriel Nigond : *Les Contes de la Limousine,* ill. de F. Maillaud ; Ollendorff. 5 »

Robert Redslob : *Fantômes d'Alsace ;* Fischbacher. » »

Duchesse de Rohan : *Souffles d'Océan ;* Calmann-Lévy. 3 50

Roux-Servine : *La Pierre Ecrite ;* Carbonnel. » »

Frédéric Saisset : *Paysages de l'âme ;* Jouve. » »

Albert Samain : *Au Jardin de l'Infante,* in-8 raisin sur papier vélin à la forme ; « Mercure de France » 12 »

Antoine Villermin : *La Jeunesse du Cœur ;* Grasset. 3 50

Oscar Wilde : *Poèmes en Prose ;* trad. nouvelle de Georges-Bazile ; Figuière. » »

Publications d'art

Gustave Pessard : *Statuomanie parisienne ;* Daragon. 2 »

F. Viborel : *Les Peintres du Midi ;* Revue du Midi. » »

Questions coloniales

A. de Pouvourville : *L'Annam sanglant ;* Michaud. » »

Questions militaires

J. Colin : *Les Transformations de la Guerre ;* Flammarion. 3 50

Commandant Mordacq : *Politique et stratégie dans une Démocratie ;* Plon. » »

Questions religieuses

A. L. M. Nicolas ; *La Science de Dieu ;* Geuthner. » »

Seyyèd Ali Mohammed, dit le Bab : *Le Béyan persan ;* trad. du persan, par A. L. M. Nicolas : Geuthner, I. » »

Jean Tauler : *Œuvres complètes ;* trad. littérale par E. P. Noël ; III et IV ; Tralin, 2 vol. » »

Roman

J. Ageorges : *Contes du Moulin Brûlé ;* Librairie universelle. 2 »

Honoré de Balzac : *Eugénie Grandet ;* ill. de Bigot-Valentin ; Flammarion. » »

Binet-Valmer : *Notre pauvre amour ;* Ollendorff. 3 50

Paul Bourget : *L'Envers du Décor ;* Plon. 3 50

Alexis Callies : *La route de l'Est ;* Figuière. 3 50

Louis Chaffurin : *L'Amie étrangère ;* Ollendorff. 3 50

Capitaine Danrit : *Au-dessus du Continent Noir ;* ill. de G. Lutric ; Flammarion. » »

Charles Foley : *Le Petit Décaméron ;* Tallandier. 3 50

Henriot ; *Paris en l'An 3000 ;* Laurens. 2 50

Abel Hermant : *Les Renards ;* Michaud. 3 50

Paul Heuzé : *La Relique ;* Hirsch. 3 50

Louis Lefebvre : *Le seul Amour ;* Calmann-Lévy. 3 50

Charles Legras : *La Grande Attente ;* Juven. 3 50

Jules Leroux : *Une Fille de rien ;* Figuière. 3 50

Adhémar de Montgon : *Une Neurasthénique ;* Daragon. 3 50

Charles Pettit : *L'Anneau de Jade ;* Calmann-Lévy. 3 50

Maurice Renard : *Le Péril Bleu ;* Louis Michaud. 3 50

Romain Rolland : *Jean-Christophe. La Fin du Voyage. Le Buisson Ardent ;* Ollendorff. 3 50

René de Saint-Chéron : *La Bague d'Opale ;* Plon. 3 50

Jean Schlumberger : *L'Inquiète Paternité ;* Nouv. Revue Française. 3 50

Sèverin-Mars : *Le Marchand de Désespoirs ;* Michaud. 3 50

E. Toucas-Massillon : *Saturnin ;* Vanier. 3 50

H.-G. Wells : *L'Histoire de M. Polly ;* trad. par H.-D. Davray et B. Kozakiewicz ; « Mercure de France ». 3 50

Sciences

E. Bosc : *Régime de l'Intellectuel ;* Daragon. 1 25

D. Mornet : *Les Sciences de la Nature en France au XVIII[e] siècle ;* Colin. 3 50

Sociologie

Pierre Baudin : *L'Empire Allemand et l'Empereur ;* Flammarion. 3 50

C. Bouglé : *La Sociologie de Proudhon ;* Colin. 3 50

M. Drouilly : *Les Problèmes sociaux du temps présent ;* Paulin. » »

Lewis Gaffié : *La Crise constitutionnelle Anglaise ;* Falque. 2 50

J. Maxwell : *Psychologie sociale contemporaine ;* Alcan. 6 »

Henri Poincaré : *Les Sciences et les Humanités ;* Fayard. 1 »

Théâtre

Etienne Bellot : *Vindex,* drame en vers ; Figuière. 3 50

Paul Claudel : *Théâtre. Première série III. La Jeune fille Violaine ; L'Echange ;* « Mercure de France ». 3 50

Georges Eliac : *Un après-midi chez Julie de Lespinasse ;* Emile-Paul. » »

Lemercier de Neuville ; *Souvenirs d'un Montreur de Marionnettes ;* Bauche.

Joseph Moliérac : *Dans la Lune,* fantaisie comique en deux actes, en vers ; Grasset 3 50

Edgar Tant : *Lisapherne et Félicien,* drame en 2 actes ; Falisolle, « l'Oasis » ; » »

Voyages

H. de Mathuissieulx : *La Tripolitaine d'hier et de demain ;* Hachette. 4 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Jules Bois. — Une demeure de Watteau : la maison de Charles Lebrun, premier peintre du roi Louis le Grand. — Les derniers lits de Napoléon. — Prix littéraires. — Jean-Jacques Rousseau élève de Jussieu. — L'inscription

aux Indépendants pour 1912. — Presse d'information. — A Monte-Carlo. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Jules Bois.

Cher ami,

Comme il est convenu, je vous envoie l'article en réponse à celui de M. José Théry que vous avez publié dans votre numéro du 1er décembre.

Bien cordialement à vous,

JULES BOIS.

L'article de M. Jules Bois nous étant parvenu trop tard pour paraître dans la présente livraison, nous le publierons dans notre numéro du 1er janvier.

§

Une demeure de Watteau : la maison de Charles Lebrun, premier peintre du roi Louis le Grand.

Mon cher Vallette,

La communication si intéressante que M. Emile Bernard a faite, dans le dernier numéro du *Mercure de France*, sur la maison sise no 49 rue du Cardinal-Lemoine, maison que fit édifier Charles Lebrun, premier peintre du roi Louis le Grand, doit se compléter encore du souvenir — très cher aux amis des arts — que le grand Antoine Watteau laissa dans cette demeure.

Caylus, auquel il faut avoir recours chaque fois qu'on veut parler de Watteau, nous assure qu'il était de l'humeur du peintre de *l'Enseigne* et de *l'Embarquement* de ne séjourner jamais longtemps dans le même endroit. L'inquiétude d'une santé débile, les tourments d'un caractère sensible aux plus petits et légers froissements, obligeaient sans cesse Watteau « à errer de différents côtés ».

De chez Mettayez, sur la paroisse des Saints-Pères, aux Porcherons, de chez Audran au Luxembourg, chez Crozat, chez Sirois, le marchand beau-père de Gersaint établi *aux Armes de France* sur le quai Neuf, Watteau ne cessa, depuis sa première arrivée de Valenciennes, de promener un peu partout dans Paris sa mélancolie et sa langueur.

L'inconstance de la pensée, les affres premières de la phtisie affligeaient déjà l'artiste dans le temps qu'il était chez Sirois ; et c'est pour éprouver un changement à tous les tracas physiques et imaginaires qui commençaient de l'accabler que Watteau laissa le logement de Sirois pour accepter d'aller demeurer chez Nicolas Vleughels « dans la maison du neveu de M. Lebrun, sur les fossés de la Doctrine Chrétienne » (ou Fossés-Saint-Victor).

Nicolas Vleughels, le peintre de *Campaspe* et le futur successeur de Pœrson à la direction de l'Ecole de Rome, au cours d'un billet souvent cité, adressé vers la même époque à la Rosalba, écrivait alors : « Un excellent homme, M. Watteau, duquel vous avez peut-être entendu parler, désire ardemment vous connaître. » Et le fils de Philippe Vleughels d'Anvers d'ajouter : « Il est mon ami, *nous demeurons ensemble.* »

Ce billet fut envoyé par Nicolas à la Vénitienne le 20 septembre 1719. Or, si nous en croyons *l'Almanach royal*, Antoine Watteau et Nicolas Vleughels habitaient en commun, depuis 1718, sur les Fossés-Saint-Victor.

« La maison existe encore, écrit M. Paul Alfassa, dans un excellent travail sur *l'Enseigne de Gersaint:* c'est le n° 49 de la rue du Cardinal-Lemoine », la maison même que M. Emile Bernard propose de transformer en musée Charles Lebrun.

Virgile Josz, dans son *Watteau* si pittoresque et si vivant, nous assure de cette vieille et vénérable maison, à la façade aujourd'hui moitié recouverte de lierre (1), qu'elle « est grande. Deux hauts étages sous le comble à la Mansard lui donnent, dit-il, une belle allure que l'avant-corps achève avec son tympan armorié, sa baie sculptée qui s'ouvre sur le gradin d'un perron dont les marches se continuent curieusement à l'intérieur. Le « neveu et héritier du fameux peintre » devait se bien trouver en cette maison de repos, dans cette solitude et ce calme qui surprennent, à mi-côte entre les Gobelins et la fange des faubourgs ».

Aux Gobelins, proche la manufacture si bienveillamment protégée naguère de Lebrun, habitait le neveu de François Julienne, Jean de Julienne, bourgeois de Paris et ami de Watteau. Il y a tout lieu de penser que le peintre des *Fêtes galantes* gravit plus d'une fois — durant qu'il était l'hôte de Vleughels — la pente de cette rue des Fossés-Saint-Victor, gagna par la voie la plus directe (celle de la rue Mouffetard) le quartier des Gobelins. Peut-être est-ce en passant de la sorte, si souvent, devant Saint-Médard, que le maître fut amené un moment à peindre, dans l'église de ce nom, une *Sainte-Geneviève* gardant les moutons, déjà signalée par Paul Mantz ?

Watteau ne quitta le domicile où Nicolas Vleughels l'avait accueilli si cordialement qu'à l'automne de 1719, époque à laquelle le peintre laissa Paris pour Londres.

Il est ainsi démontré que Watteau qui, selon Mariette, « changeait de domicile à chaque instant », s'attarda de préférence et, par exception assez longtemps, dans ce logis des Fossés-Saint-Victor, y travailla, y médita, s'y prépara, dans le silence et le labeur, à entreprendre ce voyage d'Angleterre qui fut si fatal à sa santé.

Le souvenir de cette présence n'est pas fait pour diminuer la portée de la proposition de M. Emile Bernard ; il y ajoute, bien au contraire. Tous les amis des arts, et particulièrement de l'art français ancien, demanderont que l'hôtel intérieur situé 49 rue du Cardinal-Lemoine soit défendu, réparé, conservé, et cela non seulement parce que cet hôtel eut l'honneur d'abriter Charles Lebrun lui-même, mais encore parce qu'il offrit, pendant quelque temps du moins, un asile à Antoine Watteau.

Veuillez croire, mon cher Vallette, à l'expression de mes meilleurs sentiments cordiaux.

EDMOND PILON.

§

Les derniers lits de Napoléon. — M. Frédéric Masson est sans pitié et la famille Murat n'aura pas à se féliciter d'avoir réveillé l'historien, qui ne dormait que d'un œil.

Le *Mercure* a rapporté la controverse estivale sur le lit mortuaire de Sainte-Hélène, que pensait posséder la Princesse Ney-Murat, tandis que la

(1) Pour contempler cette façade dans son ensemble, il est nécessaire de pénétrer dans la cour intérieure du n° 49.

Malmaison recevait un lit semblable, rapporté par le général Bertrand, qui le traitait aussi comme la relique suprême de Napoléon. En fin de discussion, il n'y avait pas de doute que les deux lits venaient de Sainte-Hélène, rapportés par le général Bertrand et le valet de chambre Marchand, — personne n'ayant suspecté les affirmations catégoriques de la princesse Murat que ce morceau capital de sa collection napoléonienne lui était échu d'héritage de madame Lætitia, par Caroline, reine de Naples, aïeule des Murat.

Mais quelqu'un troubla cette fière assurance. Et c'est l'académicien historien, qui publie un document définitif, dans *les Modes*, le plus élégant magazine pour les dames transformé en chaire d'histoire napoléonienne :

Nos lecteurs ont lu, dans le dernier numéro des *Modes*, l'historique de la contestation formée par S. A. la princesse Murat, née Ney, au sujet d'un lit que l'on dit avoir appartenu à l'empereur Napoléon, avoir été emporté par lui à Sainte-Hélène et lui avoir servi dans sa dernière maladie ; ce lit, provenant certainement de la succession du grand-maréchal Bertrand, a été vendu à l'Hôtel des Ventes et acheté par Mr et Mrs Tuck, qui en ont fait don au musée de la Malmaison.

S. A. la princesse Murat a protesté, par une lettre adressée, le 13 juillet dernier, à M. le directeur du *Temps*, contre la prétention que ce lit fût le lit mortuaire de l'Empereur. Elle l'a fait en ces termes :

« Ainsi que nous l'avons fait jadis dans de semblables circonstances, nous tenons à affirmer que le lit n'est pas celui sur lequel l'Empereur est mort. Celui-ci nous appartient. Il figure au premier rang des souvenirs de famille... »

Après avoir énoncé quelle avait été, à sa connaissance, la destinée des objets provenant de la succession de l'Empereur, la princesse ajoutait :

« Nous nous bornerons à prouver que celui (le lit) que nous possédons nous vient de notre grand'mère, en héritage direct de Madame-mère ; l'inventaire de sa succession est parmi nos papiers.

« Les lots furent composés chacun de tabatières, miniatures, armes, décorations, livres et uniformes, et tirés au sort.

« Le numéro 2 échut à la reine Caroline, il comprenait : « le lit de fer sur lequel l'empereur Napoléon était mort à Sainte-Hélène », le lavabo avec ses accessoires, le chapeau et l'uniforme des chasseurs de la Garde, une des tabatières trouvées sur la table de Louis XVIII, le 20 mars 1815, etc. »

« A juste titre, elle pouvait se croire favorisée par le sort. Marchand lui écrivait le 26 décembre 1836 : « Votre Majesté doit être heureuse du lot qui lui est tombé en « partage ; il est, à mon avis, sinon le plus riche, le plus précieux comme souve- « nir. »

Notre collaborateur, M. Frédéric Masson, s'est rendu acquéreur, voici une quinzaine d'années, des papiers de M. de Mercey, lequel, après avoir rempli les fonctions d'administrateur du Domaine impérial à Naples, puis de secrétaire particulier de la reine Caroline, fut son chargé d'affaires à Paris, et ne cessa d'entretenir avec tous les membres de la famille Murat la correspondance la plus intime.

Mme la comtesse de Lipona (c'était le nom qu'avait adopté la reine Caroline comme anagramme du nom de Napoli et sous lequel elle était connue) avait expressément désigné M. de Mercey pour la représenter lors de la formation des lots et de leur tirage au sort.

L'Empereur, comme on sait, avait, par son testament, chargé ses compagnons, le général Bertrand, le comte de Montholon, l'abbé Vignali, Marchand, Saint-Denis et Noverraz, de conserver les objets lui ayant appartenu, et de les remettre à son fils quand il aurait vingt ans. Après la mort du duc de Reichstadt, la mère de l'Empereur réclama ces objets, qu'elle considérait comme devant lui revenir. Elle éprouva certaines résistances, pour des causes diverses. Seuls Marchand et Saint-Denis remirent fidèlement au général Arrighi, duc de Padoue, son mandataire, les dépôts qu'ils avaient reçus. Le duc de Padoue en resta détenteur jusqu'à la mort de Madame, et ce fut chez lui que les mandataires des héritiers de celle-ci, le baron de Stoelting, mandataire du roi Jérôme, prince de Montfort, M. de Mercey, mandataire de la reine Caroline, comtesse de Lipona, M. Prenet, mandataire de la comtesse Camerata, procédèrent au tirage au sort : le duc de Padoue représentait personnellement les rois Joseph et Louis, et le prince de Canino. La composition

de chaque lot fut constatée sur une feuille séparée, signée de tous les mandataires, et servant de décharge.

La feuille contenant l'énumération des objets composant le lot numéro 2, échu à Mme la comtesse de Lipona, sœur de l'Empereur, s'est retrouvée dans les papiers de M. de Mercey. Elle porte au pied la décharge autographe de la comtesse de Lipona : il est difficile d'en constater l'authenticité ; mais pour prévenir toute discussion nous en mettons ce fac-similé sous les yeux de nos lecteurs ; *le lit de l'Empereur n'y figure point*.

Et les lectrices des *Modes*, au lieu d'une pose de somptueux manteaux ou de chapeaux gratte-ciel, eurent, ce jour-là, le terrible *fac-simile* à signatures authentiques qui départage désormais les partisans de l'une ou l'autre couchette napoléonienne ; il n'est plus de lit d'origine historique certaine que celui provenant du général Bertrand et donné à la Malmaison par M. Edward Tuck...

Prix littéraires.

Le prix Goncourt a été attribué à M. Alphonse de Chateaubriant, pour son roman *M. des Lourdines*.

Le prix de *la Vie heureuse* a été donné à M ouis de Robert, auteur du *Roman d'un Malade*.

§

Jean-Jacques Rousseau élève de Jussieu. — La renommée de Bernard de Jussieu avait été déjà consacrée par la faveur du roi lorsque Rousseau, désireux de poursuivre à Paris ses études d'histoire naturelle, fit demander par un ami à l'excellent « démonstrateur de botanique » quelle méthode de classification il devait adopter. « Aucune, — avait répondu le savant —; qu'il étudie les plantes dans l'ordre où la nature les lui offrira ; qu'il les classe d'après les rapports que ses observations lui feront découvrir entre elles... Il est impossible,— avait ajouté Jussieu,— qu'un homme d'autant d'esprit s'occupe de botanique et qu'il ne nous apprenne pas quelques chose. »

Ces dernières paroles, flatteuses pour l'amour-propre du philosophe, avaient toute la force d'un encouragement. Jean-Jacques n'y demeura pas insensible. Dès qu'il jugea sa préparation suffisante, il se mit à suivre assidûment les leçons que Jussieu professait plusieurs fois par semaine au Jardin du Roi. On le vit même prendre une part active aux herborisations que celui-ci dirigeait chaque année, durant la belle saison, aux alentours de Paris. Dans ses *Mémoires secrets* publiés en 1777, Louis Petit de Bachaumont relate ainsi une de ses promenades scientifiques :

26 juillet 1770. — Jeudi dernier, Jean-Jacques Rousseau a herborisé dans la campagne avec M. de Jussieu, démonstrateur de botanique. La présence de cet élève célèbre a rendu le concours très nombreux. On a été fort content de l'aisance qu'il a mise dans cette société. Il a été très parlant, très communicatif, très honnête ; il a développé des connaissances profondes dans cet art. Il a fait beaucoup de questions au démonstrateur, qui les a résolues avec la sagacité digne de lui ; et à son tour Rousseau a étonné M. de Jussieu par la finesse et la précision de ses réponses.

Tant de mérite et d'application devaient trouver leur récompence. Si l'auteur du *Contrat social* n'« apprit » rien aux naturalistes de son temps, il sut cependant mériter leur estime et s'assurer leur gratitude. Du vivant

de Jean-Jacques, les botanistes de Paris se montrèrent les artisans les plus zélés de sa fortune littéraire; à sa mort, leur délégation forma les premiers rangs du cortège funèbre qui accompagna la dépouille du philosophe au Panthéon.

§

L'inscription aux Indépendants pour 1912. — Le Comité de la Société des Artistes Indépendants a décidé, en raison de l'affluence d'adhésions qui lui sont parvenues, de fixer au *31 décembre 1911* le dernier délai d'inscription pour l'Exposition de 1912.

Les adhésions sont reçues au siège social : 18,rue Mazarine.

§

Presse d'information.

La catastrophe, d'après un savant angevin, serait due à l'inconsistance du sol (*Petit Parisien*, 27 novembre).

Les fondations du pont sont intactes; le pilier s'est rompu par le milieu *le Journal*,27 novembre).

§

A Monte-Carlo. —La première série de représentations de Comédies a eu le plus vif succès. Le public a tout particulièrement applaudi M. Matrat, dans *Boubouroche* et le *Voyage de M. Perrichon*. Toutes les pièces de cette première quinzaine ont d'ailleurs été fort bien jouées par l'excellente troupe de Monte-Carlo.

Avec décembre s'est ouverte la série des grandes soirées, dont l'intérêt va en progressant.

§

Publications du « Mercure de France ».

L'HISTOIRE DE M. POLLY, roman, par H.-G. Wells. Traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18,3.50.

THÉATRE. Première Série. III. *La Jeune Fille Violaine. L'Échange*, par Paul Claudel. Vol. in-18, 3.50.

CORRESPONDANCE DE GÉRARD DE NERVAL (1830-1835). Avec une Introduction et des Notes par Jules Marsan. Vol. in-18, 3.50.

AU JARDIN DE L'INFANTE, par Albert Samain. Frontispice d'Aug.-H. Thomas. Tirage en deux couleurs à 550 ex. numérotés, savoir : 50 ex. japon impérial, à 40 fr., 500 ex. sur papier vélin à la forme, à 12 fr. — L'exemplaire vélin, relié plein veau raciné, tête dorée, fers spéciaux : 25 francs.

L'ŒUVRE D'ÉLÉMIR BOURGES, par Jean Variot. Vol. in-18. 1 fr.

§

Le Sottisier universel.

Quand renoncera-t-on à malmener les citoyens paisibles et à utiliser les gardiens de la paix là où leur concours est si précieux : contre les malfaiteurs ? — HENRY GASTON, *l'Intransigeant*, 29 novembre.

Du reste, diviser le nombre des contribuables par la somme totale des impositions pour faire ressortir la quote-part de chacun n'est qu'un procédé trop simple

pour apprécier les charges du pays. — ALBERT MÉTIN. *Rapport sur l'Indo-Chine*, p. 63.

M. Truchon... a pris récemment... un hall bleu... tenant plutôt du requin. Harponné et ramené à la côte, M. Truchon en a distribué à ceux qui en désiraient. — *Chasseur Français*, décembre.

Elle était nu-tête, les cheveux dénoués, qu'elle essayait en vain de rattraper, de ressaisir d'un geste de torsade fébrile. — GASTON LEROUX : *Balaoo ; le Matin*, 4 décembre.

L'Occident n'a plus connu de ces pompes souveraines depuis le Camp du Drap d'Or, où se rencontrèrent François Ier et Charles-Quint. — RENÉ PUAUX, *le Temps*, 3 décembre.

Une arquebuse du temps des Croisades n'éveille en nous que les images fantastiques du lointain des temps, des vieilles luttes entre les races du nord et du midi. — J.-M. GUYAU : *Œuvres choisies*, p. 28.

MERCVRE.

TABLE DES SOMMAIRES
(1911)

—

XCIII — **N° 344 — 16 OCTOBRE**

XCIV — **N° 345. — 1er NOVEMBRE**

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(1911)

(1) Les titres des poésies sont imprimés en italique.— Les Lettres **R.Q.** sont l'abréviation de *Revue de la Quinzaine.*

REVUE DE LA QUINZAINE

TABLE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages Bibliophilie, Sciences occultes Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merk.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Gustave Kahn.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.